

Marthe MacGoohoogly se dirigea d'un pas décidé vers la porte de sa cuisine, serrant dans sa main rougie une coupure de journal. Dehors, dans le bout de terrain couvert de mauvaises herbes desséchées qui lui servait de jardin de derrière, elle s'arrêta et jeta à la ronde un regard furibond comme le fait, à la saison de la monte, un taureau reproducteur attendant l'arrivée de rivaux. Satisfaite — ou déçue — qu'il n'y ait pas de rivales en vue, elle courut jusqu'à la clôture démolie qui marquait les limites du jardin.

Appuyant sa volumineuse poitrine sur un poteau vermoulu, elle ferma les yeux : « Hé, Maud ! » hurla-t-elle à travers les jardins attenants au sien, et sa voix fut répercutée par le mur de l'usine proche. « Hé, Maud, où êtes-vous ? » Fermant la bouche et ouvrant les yeux, elle attendit.

De la deuxième maison toute proche, on entendit le bruit d'une assiette qui tombe et se brise en morceaux et l'on vit s'ouvrir la porte de la cuisine. Une petite femme décharnée sortit tout agitée, essuyant ses mains sur son tablier chiffonné.

« Eh bien, grogna-t-elle d'un air sévère, que désirez-vous ? »

« Maud, vous avez vu ? » répondit Marthe, d'une voix criarde, en brandissant le morceau de journal.

« Comment saurais-je si je l'ai vu ou non ? grommela Maud. Peut-être bien que oui, peut-être bien que non. Qu'est-ce que c'est au juste ? Encore un scandale sexuel ? »

Marthe MacGoohoogly fouilla dans la poche de son tablier et en retira de grosses lunettes à monture en corne, abondamment constellées de petites pierres. Elle en essuya soigneusement les verres sur le bas de sa robe avant de les mettre, tapota ses cheveux pour les recoiffer, puis elle se moucha bruyamment sur le revers de sa manche et s'écria : « Cela vient du Dominion, c'est mon neveu qui me l'a envoyé ! » « Dominion ? Quel est ce magasin ? Font-ils des soldes en ce moment ? » demanda Maud, montrant, pour la première fois, un semblant d'intérêt.

Marthe renifla de colère et de dégoût. « Allons ! cria-t-elle, exaspérée. Vous ne savez donc RIEN ? Dominion, le Canada. Le Dominion du Canada. C'est mon neveu qui me l'a envoyé. Attendez, j'arrive. » Se décollant de la clôture et fourrant ses lunettes dans sa poche, elle gagna rapidement le fond du jardin et s'engagea dans la ruelle qui longeait les deux maisons. Quant à Maud, elle soupira, résignée, et se dirigea lentement à sa rencontre.

« Regardez ça, hurla Marthe lorsqu'elles se rencontrèrent devant la maison vide qui séparait leurs demeures. Regardez les bêtises qu'on écrit maintenant. L'âme, ça n'existe pas. Quand on est mort, on est MORT, exactement comme ceci —

pouf ! » Le sang lui monta au visage et elle brandit le journal sous le long nez de la pauvre Maud : « Comment admettent-ils cela, je ne le saurai jamais. Vous mourez, c'est comme de souffler une chandelle et puis, fini, il n'y a rien après. Mon pauvre mari, que Dieu ait son âme, disait toujours avant de mourir que ce serait pour lui un réel soulagement de savoir qu'il ne reverrait pas ses anciens associés. »

Maud O'Haggis attendait patiemment que la commère s'arrête. Finalement, elle profita de l'occasion pour demander : « Mais qu'est-ce que c'est que cet article qui vous a tellement bouleversée ? »

Sans un mot, Marthe MacGoohoogly lui passa le fragment déchiré de journal. Puis, retrouvant soudain la voix : « Non, vous lisez à l'envers. » Maud retourna le papier et recommença la lecture de tout l'article, ses lèvres formant les mots à mesure qu'elle les lisait : « Eh bien, s'exclama-t-elle, eh bien... »

Marthe souriait, satisfaite de son triomphe. « Eh bien, dit-elle, ce n'est pas souvent que de pareilles bêtises arrivent à se faire imprimer. Qu'en pensez-vous ? »

Maud tourna et retourna la page, se remit à lire du mauvais côté, puis : « Oh ! j'ai une idée : Hélène Hensbaum va nous le dire ; elle connaît ce genre de choses. Elle lit des livres. »

« Je ne supporte pas cette femme, répliqua Marthe. Savez-vous ce qu'elle me disait l'autre jour ? Que des betteraves vous poussent dans le ventre, madame ! Voilà ce qu'elle me disait, vous imaginez cela ? Quel culot, cette femme ! »

« Mais Hélène Hensbaum est renseignée, elle s'y connaît, et si nous désirons aller au fond de

ces CHOSES — elle agita violemment la malheureuse feuille de papier — nous devons jouer son jeu et la flatter. Venez, allons la voir ! »

Marthe tendit le doigt vers la rue et dit : « La voilà, tiens ! elle étend son linge, je dois dire que c'est une sacrée garce. Elle a un tas de nouveaux panties, elle doit avoir trouvé une occasion. Moi, les bonnes culottes à l'ancienne, ça me va ! » Elle souleva sa robe pour montrer : « Ça vous tient plus chaud quand il n'y a pas d'homme dans les environs, hein ? » Elle eut un rire espiègle et les deux femmes allèrent trouver Hélène Hensbaum et sa lessive.

Elles allaient entrer dans son jardin quand une porte claqua et, dans le jardin contigu, apparut une fille vêtue d'un minishort des plus excitants. Fasciné, le regard des deux femmes s'éleva lentement de la blouse transparente au visage maquillé. « Mince alors, murmura Maud O'Haggis, il y a encore de la vie dans notre vieux quartier. » Elles roulaient de gros yeux quand la fille passa d'une démarche onduleuse, ses hauts talons en proportion inverse de sa moralité.

« On se sent vieille, non ? » dit Marthe MacGoo-hoogly. Sans un mot de plus, les deux femmes entrèrent dans le jardin de Mme Hensbaum, laquelle lorgnait également la fille.

« Bonjour ! cria Marthe. Je vois que vous avez un beau spectacle à côté de chez vous. » Elle eut un rire guttural. Helen Hensbaum se renfrogna. « Ach, Herr ! s'exclama-t-elle, mourir dans le ventre de sa mère, voilà ce qui aurait dû lui arriver ! » Avec un soupir, elle leva les bras pour étendre son linge, et montrer qu'elle portait réellement un panty.

« Madame Hensbaum, commença Maud, nous

savons que vous avez beaucoup lu et que vous savez beaucoup de choses ; voilà pourquoi nous sommes venues demander votre avis. » Hélène Hensbaum répondit en souriant : « Eh bien donc, mesdames, entrez, je vais vous faire une tasse de thé, la matinée est froide aujourd'hui. Cela nous fera du bien à toutes de nous reposer un peu. » Elle se retourna et, montrant le chemin, fit entrer les deux femmes dans sa maison qui était bien entretenue et qu'on appelait « Petite Allemagne » parce qu'elle était coquette et bien rangée.

Bientôt l'eau se mit à bouillir et Mme Hensbaum servit le thé fumant. Puis, tout en faisant circuler des biscuits sucrés, elle demanda : « Maintenant, que puis-je pour vous ? »

Faisant un geste en direction de Marthe, Maud répondit : « Elle a reçu un article bizarre du Canada. Je ne sais pas ce qu'il faut en penser. Elle va vous expliquer. »

Marthe se redressa sur son siège et dit : « Tenez, regardez ça. C'est mon neveu qui me l'a envoyé. Il avait eu des ennuis à propos d'une femme mariée et il a décampé pour aller dans un endroit appelé Montréal, dans le Dominion. Il m'écrit de temps en temps. Il m'a envoyé ceci dans sa lettre. Je ne crois pas à des balivernes pareilles. » Elle tendit le morceau de papier, chiffonné encore davantage par suite du mauvais traitement qu'il avait reçu.

Hélène Hensbaum saisit délicatement le lambeau qui restait et le déplia sur une feuille de papier propre. « Ach so ! glapit-elle tout excitée au point d'en oublier son anglais qui normalement était excellent. Est-ce bon, non ? »

« Voulez-vous nous le lire à haute voix, et nous dire ce que vous en pensez ? » demanda Maud.

Mme Hensbaum s'éclaircit la voix, but une gorgée de thé et commença : « Du Montréal Star, je vois. Lundi 31 mai 1971. Hum ! INTÉRESSANT ! Oui, j'ai été dans cette ville. » Une courte pause et elle lut tout haut :

« *Il s'est vu quitter son corps. Un cardiaque décrit la sensation de la mort.* Canadian Press. Toronto. Un homme de Toronto qui a eu, l'an dernier, une crise cardiaque, déclare qu'il s'est vu quitter son corps et a éprouvé une étrange sensation de tranquillité durant la période critique où son cœur s'arrêtait.

B. Leslie Sharpe, âgé de 68 ans, affirme que quand son cœur cessa de battre, il fut capable de s'observer "face à face".

Mr Sharpe décrit ce qu'il a éprouvé, dans le dernier numéro du *Canadian Medical Association Journal* où son récit fait partie d'un rapport dont les auteurs sont le Dr R.L. MacMillan et le Dr K.W.G. Brown, codirecteurs du Service de Cardiothérapie à l'Hôpital Général de Toronto.

Dans ce rapport, les médecins laissent envisager qu'il pourrait s'agir d'un phénomène de transmigration de l'âme.

Mr Sharpe avait été transporté à l'hôpital après que son médecin de famille eut diagnostiqué une crise cardiaque. Mr Sharpe déclare se rappeler avoir regardé sa montre le lendemain matin, alors qu'il était sur son lit, immobilisé par les fils d'une machine cardiographique et par les cathéters intraveineux.

« Juste à ce moment-là, je poussai un très profond soupir. Ma tête s'affaissa sur la droite. Je pensai : pourquoi ma tête se laisse-t-elle aller ? Je ne l'ai pas bougée. Je dois être sur le point de m'endormir.

« Puis, je me vois en train de regarder mon propre corps depuis la ceinture et je le vois face à face comme dans un miroir dans lequel j'apparaissais, moi, dans le coin inférieur gauche. Presque immédiatement, je me vois quittant mon corps, d'où je sors par la tête et les épaules. Je ne voyais pas mes membres inférieurs.

« Le corps qui me quittait n'avait pas exactement une forme vaporeuse ; pourtant il a paru se détendre légèrement dès qu'il fut libéré de moi.

« Soudain, je suis assis sur un objet très petit, se déplaçant à grande vitesse en direction d'un ciel terne, bleu-gris, à un angle de 45°.

« En dessous de moi, à ma gauche, je voyais une substance d'une blancheur immaculée, semblable à un nuage, qui se déplaçait, elle aussi, dans une direction qui allait couper ma course.

« Cette substance était de forme parfaitement rectangulaire, mais pleine de trous comme une éponge.

« La sensation que j'éprouvai ensuite fut celle de flotter dans une brillante lumière jaune pâle — une sensation très agréable.

« Je continuai à planer, jouissant de la sensation la plus belle, la plus sereine.

« Puis, il y eut dans mon côté gauche des coups de marteau. Ces coups ne me faisaient pas vraiment mal, mais ils me heurtaient si violemment que j'avais de la peine à garder mon équilibre. Je me mis à compter les coups et, à six, je dis à haute voix : « N. de D., qu'est-ce que vous me faites ? » et j'ouvris les yeux. »

Le narrateur ajoute qu'il reconnut autour de son lit docteurs et infirmières. On lui dit qu'il avait subi un arrêt du cœur avec défibrillation et

qu'on lui avait fait des électrochocs pour remettre son cœur en mouvement normal.

« Les médecins assurèrent qu'il était inhabituel pour un malade de se rappeler ce qui s'était passé lors de l'attaque cardiaque. Habituellement, une période d'amnésie de plusieurs heures précédait et suivait une crise. »

« Eh bien ! s'écria Hélène Hensbaum en terminant sa lecture et en s'asseyant pour observer les deux femmes qui lui faisaient face. C'est vraiment TRÈS intéressant ! »

Marthe MacGoohoogly minauda de plaisir et de fatuité à l'idée qu'elle avait montré à « l'étrangère » quelque chose qu'elle ne connaissait pas. « Eh bien, dit-elle en souriant, n'est-ce pas le genre de sottise qu'on voit dans la réalité ? »

Hélène Hensbaum sourit à son tour, mais d'un sourire railleur, lorsqu'elle demanda : « Alors, vous pensez que c'est de la fiction, n'est-ce pas ? Vous pensez que c'est — comment appelez-vous cela ? — de la blague ? *Non*, mesdames, c'est la vérité. Je vais vous montrer ! » Elle bondit sur ses pieds et conduisit les deux femmes dans une autre pièce. Là, dans une très belle bibliothèque des livres étaient rangés. Plus de livres que Marthe n'en avait jamais vu auparavant dans une maison.

Hélène Hensbaum choisit certains ouvrages. « Regardez, s'écria-t-elle en feuilletant rapidement les pages d'un livre comme quelqu'un qui a affaire à de vieux et chers amis. Voyez : tout cela et bien davantage encore est imprimé ici. La Vérité : la Vérité qui nous a été apportée par un homme qui a été puni et persécuté pour avoir dit la Vérité. Et maintenant, parce qu'un imbécile de journaliste écrit un article, les gens peuvent croire que C'EST vrai. »

Marthe MacGoohoogly regarda, curieuse, les titres : « Le troisième œil », « Lama médecin »¹. Qu'est-ce que c'est que cela ? murmura-t-elle avant de parcourir les autres titres. Puis, se retournant, elle s'exclama : « Vous ne croyez pas à ces balivernes, n'est-ce pas ? On se paie ma tête ici, c'est du ROMAN ! »

Hélène Hensbaum éclata de rire bruyamment. « Du roman ? dit-elle, finalement suffoquée, du roman ? J'ai étudié ces livres et je *sais* qu'ils sont véridiques. Depuis que j'ai lu « Vous — Pour toujours », je sais moi aussi faire le voyage astral. »

Marthe parut déconcertée : Pauvre femme, pensa-t-elle, elle mêle l'allemand à son anglais. Voyage astral ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Une nouvelle ligne aérienne ou quelque chose d'analogue ? Maud était là debout, bouche ouverte ; tout cela était BIEN au-dessus d'elle ! Tout ce qu'ELLE désirait lire, c'était le supplément du dimanche avec la relation de tous les derniers crimes sexuels.

« Ce voyage astral, astril, eh bien qu'est-ce que c'est ? demanda Marthe. Y a-t-il VRAIMENT quelque chose de vrai là-dedans ? Mon vieux mari qui est mort et trépassé, Dieu ait son âme ! pourrait-il revenir près de moi et me dire où il a caché son argent avant de mourir ? »

« Oui, vous dis-je, OUI, cela POURRAIT se faire s'il avait une vraie raison de le faire. Si c'était pour le bien d'autres personnes — oui ! »

« Aïe aïe aïe ! s'écria Marthe, effarée. Maintenant je vais avoir peur d'aller dormir ce soir, au cas où il reviendrait pour me hanter — et ferait de nouveau des siennes. » Elle secoua tristement

1. Éditions J'ai lu, n^{os} 1829 et 2017.

la tête en grommelant : « Il a toujours été fort au lit !

Hélène Hensbaum versa encore une tasse de thé. Marthe MacGoohoogly feuilletait les livres : « Dites, madame Hensbaum, ne voudriez-vous pas m'en prêter un ? »

« Non, répondit en souriant Mme Hensbaum, je ne prête jamais mes livres, parce qu'un auteur doit vivre de la misérable somme qu'on appelle « droits d'auteur », sept pour cent je crois. Si je PRÊTE des livres, je prive un écrivain de ce qui est son gagne-pain. » Elle réfléchit, puis : « Je vais vous dire une chose, je vais en ACHETER une série et vous l'offrir en cadeau ; alors vous pourrez lire par vous-même la Vérité. Est-ce assez chic ? »

Marthe secoua la tête d'un air dubitatif. « Eh bien, je ne sais pas, reprit-elle, je ne SAIS vraiment pas. Je n'aime pas l'idée que lorsque nous avons mis de côté un corps, que nous avons fait sa toilette et refermé la boîte, que nous l'avons déposé dans la terre, je n'aime pas l'idée qu'il risque de revenir comme un spectre et qu'il me fasse mourir de peur. »

Maud se sentait laissée à l'écart ; elle pensa qu'il était temps pour elle de placer son mot. « Oui, dit-elle d'un ton hésitant, quand nous l'envoyons dans la cheminée du four crématoire, dans un nuage de fumée grasse, eh bien, cela devrait être la fin. »

« Mais regarde, interrompit Marthe dont le regard croisa celui de Maud, si, comme vous le dites, il y a vie après la mort, POURQUOI N'Y A-T-IL PAS DE PREUVES ? Ils sont partis, c'est la dernière chose que nous apprenons à leur sujet. Partis. Si vraiment ils VIVAIENT ENCORE, ils se mettraient en rapport avec nous ! »

Mme Hensbaum resta un moment silencieuse, puis elle se dirigea vers un petit secrétaire. « Regardez, dit-elle quand elle revint vers les deux femmes. Elle tenait une photographie. C'est une photographie de mon frère jumeau. Il est prisonnier des Russes, en Sibérie. Nous savons qu'il est vivant parce que la Croix-Rouge suisse nous l'a dit. Toutefois, nous ne pouvons pas recevoir de message de lui. Je suis sa jumelle et je SAIS qu'il est vivant. » Marthe s'assit et regarda la photographie, tournant et retournant le cadre dans ses mains.

« Ma mère est en Allemagne, en Allemagne de l'Est. Elle aussi est vivante, mais nous ne pouvons pas communiquer. Pourtant ces deux personnes sont encore sur cette terre, encore avec nous ! Bon, supposons que vous ayez un ami, disons en Australie, et que vous désiriez lui téléphoner. Même si vous connaissez son numéro, vous devez tenir compte du décalage horaire, vous devez utiliser un téléphone, c'est-à-dire un appareil mécanique et électrique. Et même ainsi, il se peut que vous ne puissiez pas parler à votre ami. Peut-être n'est-il pas à l'autre bout du fil pour son travail ou pour ses loisirs. Pourtant, c'est exactement de l'autre côté de ce monde. Pensez alors aux difficultés de téléphoner de l'autre côté de CETTE vie ! »

Marthe se mit à rire. « Oh ! Madame Hensbaum, vous êtes un numéro ! s'écria-t-elle en gloussant. Un téléphone, pour communiquer avec l'autre côté de la vie ! »

« Eh ! ça me rappelle quelque chose, s'exclama Maud au comble de la surexcitation. Oui, certainement. Mon fils s'occupe d'électronique à la B.B.C. et il nous racontait qu'il y avait un vieux

type qui avait inventé un téléphone de ce genre qui fonctionnait. C'était avec des micro-fréquences ou quelque chose de ce genre. On étouffa l'affaire. L'Église était intervenue là-dedans, je suppose. »

Mme Hensbaum approuva en souriant. « Oui, c'est absolument vrai. Cet écrivain dont je vous ai parlé est bien renseigné à ce sujet. La mise au point de cet appareil a été arrêtée par suite de manque d'argent pour le perfectionner, je crois. Mais, quoi qu'il en soit, des messages PARVIEN- NENT RÉELLEMENT de l'au-delà. La mort n'existe pas. »

« Eh bien, prouvez-le ! » s'écria Marthe rudement.

« Je ne peux pas vous le prouver comme cela, répondit avec douceur Mme Hensbaum, mais réfléchissez-y. Prenons un bloc de glace et admettons qu'il représente le corps. La glace fond — tout comme le corps se décompose — et alors, nous avons de l'eau qui représente l'âme quittant le corps. »

« Quelle sottise ! s'exclama Marthe. L'eau, nous pouvons la voir, mais montrez-moi l'âme ! »

« Vous m'avez interrompue, continua Mme Hensbaum. L'eau va s'évaporer en une vapeur invisible. VOILA ce qui représente l'étape de vie après la mort. »

Maud s'impatientait parce que la conversation la négligeait. Après plusieurs minutes d'hésitation, elle dit : « Supposons, madame Hensbaum, que nous désirions entrer en rapport avec nos chers défunts ; et si nous allions assister à une séance qui nous met en relation avec les esprits ? »

« Oh non, ma chère ! répondit en riant Marthe qui restait jalousement sur ses positions, si vous

désirez des esprits, allez au cabaret et commandez du scotch. La vieille Mme Knickerhacker est censée être un bon médecin et elle AIME vraiment aussi l'autre genre de spiritueux. Avez-vous jamais assisté à une séance, Madame Hensbaum ? »

Hélène Hensbaum hocha la tête : « Non, mesdames, répondit-elle, je ne vais pas à ces séances. Jen'y crois pas. Beaucoup de ceux qui s'y rendent vraiment sont de bonne foi, mais c'est généralement un jeu de dupes. » Elle jeta un regard sur l'horloge et sauta sur ses pieds. « Mein lieber Gott ! (Bon Dieu) s'écria-t-elle, le lunch de mon mari, je devrais déjà l'avoir préparé. » Puis, recouvrant son sang-froid, elle reprit plus calmement : « Si cela vous intéresse, revenez cet après-midi, à trois heures ; nous en parlerons davantage ; mais maintenant, mon ménage, je dois m'en occuper ! »

Marthe et Maud se levèrent et se dirigèrent vers la porte. « Oui, dit Marthe, parlant pour elles deux, nous reviendrons à trois heures. » Elles traversèrent le jardin et arrivèrent dans la ruelle. « Eh bien, je ne sais pas, dit Marthe, je ne sais vraiment pas. Mais retrouvons-nous ici à trois heures moins dix. Au revoir ! » et elle se dirigea vers la porte de sa demeure tandis que Maud continuait jusqu'à sa maison.

Dans la maison Hensbaum, Mme Hensbaum se déchaînait dans un acharnement d'efficacité germanique contrôlée, grommelant à part soi d'étranges paroles, faisant jaillir de ses mains assiettes et couverts qui allaient infailliblement trouver leur place sur la table : tout cela réalisé avec l'adresse d'une jongleuse grassement payée d'un music-hall berlinois. Au moment où claqua

la grille de l'entrée et où, marchant à pas comptés, son mari arriva à la porte, tout était prêt, le déjeuner était servi.

Le soleil avait dépassé son zénith et il descendait vers l'ouest quand Maud sortit de chez elle et prit avec insouciance la rue qui conduisait à la maison de son amie. Elle faisait vraiment sensation dans une toilette en imprimé fleuri qui venait d'un magasin de soldes près de *Wapping Steps*. « Ohé, Marthe ! » cria-t-elle lorsqu'elle atteignit la porte du jardin.

Marthe ouvrit la porte et, d'ahurissement, battit des paupières en voyant Maud. « Zut alors, s'écria-t-elle d'un ton ébloui, œufs brouillés et coucher de soleil, dis ? »

Maud répondit, agacée : « Vos jupes sont trop étroites, Marthe. On voit la marque de vos jarretelles et de votre culotte. A qui allez-VOUS parler, en fin de compte ? »

A la vérité, Marthe VALAIT vraiment le coup d'œil ! Son deux-pièces gris perle et sa veste étaient étroits d'une manière presque indécente. Un étudiant en anatomie n'aurait eu aucune difficulté à situer les diverses « limites » de son corps. Ses talons étaient si hauts qu'elle devait se dandiner et cette hauteur absolument anormale la forçait à remuer le derrière de droite à gauche ou de haut en bas.

Les deux femmes paradèrent ensemble dans la rue et entrèrent dans le jardin des Hensbaum. Mme Hensbaum ouvrit au premier coup frappé à sa porte et les fit entrer. « Sapristi, madame Hensbaum, dit Maud, un peu surprise en pénétrant dans le salon. Vous avez travaillé en librairie ? »

« Non, madame O'Haggis », répondit l'Allemande

en souriant, je pensais que vous vous intéressiez aux sciences psychiques, et c'est pourquoi j'ai acheté une série de ces livres de Rampa pour les offrir à chacune de vous. »

« Pristi ! murmura Marthe en feuilletant un de ces livres. Il a l'air étrange, ce vieux type, n'est-ce pas ? A-t-il vraiment un chat qui lui sort de la tête ? »

Mme Hensbaum se mit à rire franchement, au point que son visage tourna au violet. « Ach non, s'écria-t-elle. Les éditeurs prennent de grandes libertés avec les couvertures des livres ; l'auteur n'a rien à dire du tout dans cette affaire. Attendez — je vais vous montrer — et elle monta les escaliers en courant pour revenir un peu essoufflée, montrant une petite photographie : « VOICI l'auteur. Je lui ai écrit, il m'a répondu et m'a envoyé ceci : j'y tiens beaucoup. »

« Mais, madame Hensbaum, dit Marthe non sans une certaine exaspération, vous n'avez aucune PREUVE. Tout cela, c'est du ROMAN. »

« Madame MacGoohoogly, répliqua Hélène Hensbaum, vous vous trompez tout à fait. La preuve existe, mais c'est une preuve qui doit être expérimentée, être vécue. Mon frère est aux mains des Russes. J'ai dit à une amie, Rhoda Carr, que nous nous étions rencontrés dans l'astral et qu'il m'avait appris qu'il était dans une prison appelée Dniepropetrovsk, que c'était un vaste complexe pénitencier en Sibérie. Je n'en avais personnellement jamais entendu parler. Rhoda Carr ne dit rien sur le moment mais, quelques semaines plus tard, elle m'écrivit pour me confirmer la chose. Elle est en relation avec une sorte d'organisation et fut, de la sorte, à même de faire des enquêtes grâce à l'intermédiaire

d'amis travaillant secrètement en Russie. Mais, chose très intéressante, elle me dit que bien des gens lui avaient donné des renseignements de ce type au sujet de leurs proches séjournant en Russie et tous, disait-elle, par des moyens occultes. »

Maud était assise, bouche bée; elle se leva et déclara: « Ma mère est allée une fois à une séance. Tout ce qu'on lui avait dit se révéla exact. Mais pourquoi dites-vous que ces séances ne sont pas une bonne chose, Mme Hensbaum ? »

« Non, je n'ai pas dit que TOUTES ces séances n'étaient pas bonnes; j'ai dit que je n'y croyais pas. De l'autre côté de la Mort, il y a des entités malfaisantes qui sont capables de lire les pensées des gens et qui abusent de leur crédulité. Elles lisent leurs pensées, puis donnent des messages, en faisant semblant que ces communications proviennent de quelque Guide Indien ou de quelque Cher Disparu. La plupart des messages sont stupides, dépourvus de sens, mais parfois, par accident, QUELQUE CHOSE parvient qui est passablement exact. »

« Elles doivent pas mal rougir quand elles lisent MES pensées, ricana Marthe. Je n'ai jamais été une oie blanche ». »

Mme Hensbaum sourit et continua: « Les gens sont très mal informés au sujet de ceux qui sont trépassés. Dans l'autre Monde, ceux-ci ont du travail, ils ne sont NULLEMENT en train de flâner, attendant — soupirant après — l'occasion de répondre à des questions stupides. ILS ONT LEUR TÂCHE À ACCOMPLIR. Accueillez-vous avec plaisir, madame O'Haggis, un stupide appel téléphonique alors que vous êtes extrêmement occupée et pressée par le temps? Et vous, madame Mac-Goohoogly, feriez-vous bon accueil à un démar-

cheur embêtant qui viendrait sonner à votre porte alors que vous êtes déjà en retard pour le Bingo ? »

« Oui, elle a raison, vous savez, murmura Marthe. Mais vous avez parlé de Guides Indiens. J'en ai entendu parler. POURQUOI doivent-ils être indiens ? »

« Madame MacGoohoogly, ne faites pas attention à de pareilles histoires ! répondit Hélène Hensbaum. Les gens s'imaginent qu'il y a des Guides Indiens, des Guides Tibétains, etc. Réfléchissez simplement : ici, dans cette vie, on peut regarder les Indiens, les Tibétains ou les Chinois comme de pauvres indigènes de couleur sous-développés et ne valant pas qu'on s'y arrête un instant. Comment alors pourrions-nous les considérer soudain comme des génies psychiques dès qu'ils arrivent de l'Autre Côté ? Non, beaucoup de personnes parmi les plus ignorantes « adoptent » un Guide Indien parce que c'est plus mystérieux. En fait, le SEUL guide de chacun, c'est... son Sur-moi. »

« Ah ! ce que vous dites nous dépasse, madame Hensbaum. Nous avons perdu le fil de vos paroles. »

Madame Hensbaum se mit à rire et répliqua : « Vous devriez peut-être lire d'abord. Commencez par "Le Troisième Œil" (The Third Eye). »

« Nous pourrions revenir vous parler ? » demanda Maud O'Haggis.

« Oui, bien sûr, je vous en prie, car cela me fera plaisir, répondit, accueillante, Mme Hensbaum. Pourquoi ne pas nous retrouver, à la même heure, dans une semaine ? »

Et c'est ainsi que quelques minutes plus tard, les deux femmes se retrouvaient dans la rue,

marchant tranquillement et portant, l'une et l'autre, un paquet de livres, cadeau d'Hélène Hensbaum. « J'aurais voulu qu'elle nous en dise un peu plus sur ce qui arrive quand nous mourons », remarqua Maud d'un ton de regret.

« Ah ! vous le saurez assez tôt, il suffit de vous regarder », répondit Marthe.

Les lampes restèrent longtemps allumées dans les maisons MacGoohoogly et O'Haggis. Tard dans la nuit, un rayon de lumière brillait encore à travers le store rouge de la chambre à coucher de Marthe. De temps en temps, un souffle de vent écartait furtivement les lourdes draperies vertes du salon des O'Haggis, révélant la présence de Maud enfoncée dans un fauteuil profond, un livre étroitement serré dans les mains.

Un dernier autobus passa en ronflant, ramenant chez eux les nettoyeurs de bureaux de l'équipe de nuit. Au loin, un train passa dans un grand vacarme de ferraille, les lourds wagons de marchandises oscillant et cliquetant sur les rails d'une gare de manœuvre et de triage. Il y eut ensuite le gémissement d'une sirène. Police ou ambulance, peu importait pour Maud profondément plongée dans son livre. L'horloge de l'Hôtel de Ville fit entendre son carillon indiquant que l'aube était proche. Finalement, la lumière s'éteignit dans la chambre à coucher de Marthe. Bientôt également, les lumières s'éteignirent au rez-de-chaussée dans le salon de Maud.

Le tapage d'un laitier matinal troubla cette paisible atmosphère. Bientôt parurent les éboueurs avec leurs camions roulant au milieu du fracas métallique des poubelles. Des autobus évoluèrent dans la rue pour embarquer les ouvriers matinaux et les transporter bâillants à leur travail.

Une myriade de cheminées laissaient échapper de la fumée. Des portes s'ouvraient et claquaient : les gens partaient, entamant leur course contre la montre pour attraper leur train.

Le store rouge de la chambre à coucher de Marthe fut remonté avec une telle violence que la houppe de la cordelière dansa une gigue. Les yeux embrumés de sommeil de Marthe jetèrent un regard déconcerté sur un monde indifférent. Ses cheveux bouclés en bigoudis serrés lui donnaient un air farouche et hirsute, tandis que sa vaste chemise de nuit en flanelle accentuait sa forte taille et ses avantages plus que volumineux.

Plus tard, chez les O'Haggis, la porte s'ouvrit lentement et un bras se tendit au-dehors pour atteindre la bouteille de lait déposée sur le pas de la porte. Longtemps après, la porte s'ouvrait de nouveau et Maud apparaissait vêtue d'un peignoir rayé. L'air fatigué, elle secoua deux paillasons, bâilla violemment, puis se retira de nouveau dans la solitude de sa demeure.

Un chat solitaire émergea de quelque passage obscur, scruta prudemment les alentours avant de s'aventurer posément sur la chaussée. Au milieu de la rue, il s'arrêta, s'assit et fit sa toilette, face, oreilles, pattes et queue, avant de se remettre en marche en quête de son déjeuner vers quelque obscur recoin.

« Timon ! Timon ! » C'était une voix stridente, terrifiée, dont l'intensité exaspérait les nerfs. « Timon, RÉVEILLE-TOI, ton père est mourant. » Lentement, le jeune garçon émergea des profondeurs d'une totale inconscience. Lentement, il lutta à travers les brouillards du sommeil, cherchant à ouvrir ses paupières lourdes comme du plomb. « Timon, tu DOIS te lever. TON PÈRE EST MOURANT ! » Une main lui empoigna les cheveux et le secoua violemment. Timon ouvrit les yeux. Soudain, il se rendit compte du bruit qu'il percevait, un bruit étrange, rauque, « comme un yak qui s'étrangle », pensa-t-il. Curieux, il s'assit et regarda autour de lui, cherchant à percer la pénombre de la petite pièce.

Sur un rebord, était posé un plat en marbre où une motte de beurre flottait dans son huile. Grossièrement enfoncé dans le beurre non fondu, un informe ruban d'étoffe rugueuse faisait office de mèche. La flamme grésillait, vacillait et baissait, jetant sur les murs des ombres tremblotantes. Un courant d'air faisait momentanément plonger la mèche qui crachotait, et la flamme devenait plus chétive encore. Puis, imprégnée de gras par suite

de son immersion partielle, elle se ravivait, envoyant à travers la chambre ses doigts fumeux de suie.

« TIMON ! ton père est mourant, tu dois te dépêcher d'aller chercher le lama ! » criait sa mère, désespérée. Lentement, encore abruti de sommeil, Timon se mit sur pied à contrecœur et s'enroula dans son unique vêtement. Le grincement s'accélérait, ralentissait, puis reprenait son rythme monotone et effrayant. Timon s'approcha du ballot en désordre à côté duquel se blottissait sa mère. Baissant les yeux, il se sentit glacé d'effroi à la vue du visage de son père rendu plus spectral encore par la lueur tremblotante de la bougie. Bleu, il était bleu, jetant autour de lui un regard dur, froid. Bleu sous l'annonce de la crise cardiaque. Tendus sous les signes de la rigor mortis alors qu'il vivait encore.

« Timon ! dit sa mère, tu dois aller chercher le lama ou bien ton père mourra sans que personne soit là pour le guider. Dépêche-toi, DÉPÊCHE-TOI ! » Se retournant brusquement, Timon se précipita vers la porte. A l'extérieur les étoiles brillaient, froides et implacables dans l'obscurité qui précède l'aube, à l'heure où l'Homme est le plus sensible à l'échec et à l'hésitation.

Refroidi par les bancs de brume qui estompaient la crête de la montagne, un vent aigre tourbillonnait, roulant la pierraille et soulevant des nuages de fine poussière.

Le petit garçon, à peine âgé de dix ans, s'arrêta et frissonna, essayant de percer les ténèbres médiocrement atténuées par la pâle lueur des étoiles. Pas de lune ce jour-là, c'était le mauvais moment du mois. Les montagnes se dressaient dures et noires, ourlées d'une bande violette qui

montrait où commençait le ciel. De l'endroit où une vague tache pourprée s'étalait jusqu'à la rivière qui luisait à peine dans la vallée, un minuscule îlot de lumière jaune vacillante brillait d'une intensité particulière dans la nuit d'encre. Le garçon se mit vivement en route, courut, sauta, bondit par-dessus les rocs effondrés, désireux d'atteindre au plus vite le sanctuaire où brillait la lumière.

Des silex acérés blessaient ses pieds sans chaussures. Des galets ronds — vestiges peut-être de quelque ancien fond marin — glissaient traîtreusement sous ses pas. De gros cailloux se dressaient, dangereux, et meurtrissaient l'enfant qui, aiguillonné par la peur, les effleurait dans sa course.

Au loin, la faible lueur entrevue lui faisait signe. Son père mourant avait besoin du secours d'un lama qui guiderait les pas chancelants de son âme. Il accéléra sa course. Dans l'air raréfié de la montagne, sa respiration devint un halètement rauque. Bientôt, il eut mal, ressentant les affres du point de côté qui abat ceux à qui la course impose des efforts exagérés. La douleur s'intensifia, inhumaine. Haut-le-cœur et sanglots rendirent plus pénibles encore ses efforts pour inspirer. Il fut forcé de ralentir sa course qui devint un trot rapide et ensuite, pendant quelques instants, une marche irrégulière.

La lumière lui faisait signe, fanal d'espérance sur un océan de désespoir. Qu'allait-il advenir d'eux désormais ? se demandait-il. Comment vivraient-ils ? Comment mangeraient-ils ? Qui veillerait sur eux ? Son cœur battait à tout rompre comme prêt à éclater dans sa poitrine qui se soulevait douloureusement. La transpiration

ruisselait sur sa peau et devenait glacée au contact de l'air vif. Son unique vêtement était en loques, décoloré, et ne le protégeait guère contre les éléments. Ils étaient pauvres, désespérément pauvres, et sans doute allaient-ils le devenir davantage avec la mort du père, le soutien familial.

La lumière continuait à lui faire signe, annonciatrice d'un havre dans un océan de terreur. Elle clignotait, décroissait, puis se ranimait de nouveau, comme pour rappeler à l'enfant que si la vie de son père vacillait, elle recommencerait à briller une fois passé les confins de ce monde impitoyable. Avec un sursaut d'énergie, l'enfant se remit à courir comme un forcené, serrant les coudes sur ses flancs, bondissant la bouche grande ouverte, bandant ses muscles pour gagner les secondes qui fuyaient.

La lumière grandit, comme un soleil prêt à le réchauffer. A côté, la Rivière Heureuse coulait en se moquant tout bas des petites pierres qu'elle avait entraînées depuis les hauteurs montagneuses où elle avait pris naissance, et son mince ruban luisait, blême, à la pâle clarté des étoiles. Désormais, le garçon distinguait vaguement devant lui la masse sombre d'une petite lamaserie perchée entre la rivière et le flanc de la montagne.

Comme il regardait la lumière et la rivière, il eut un instant d'inattention et sa cheville se déroba sous lui. Il fut projeté violemment à terre, s'écorchant les mains, les genoux et le visage. Sanglotant de douleur et de rage, il se remit péniblement sur pied et reprit sa marche boitillante.

Soudain, juste en face de lui, une silhouette apparut. « Qui est dehors, sous nos murs ? demanda

la voix caverneuse d'un vieillard. Qu'est-ce qui t'amène à cette heure matinale ? » A travers ses paupières gonflées de larmes, Timon aperçut, devant lui, un vieux moine courbé par le poids des ans. « Oh ! tu es blessé — entre, et je veillerai sur toi », dit encore la voix. Le vieillard se tourna lentement et introduisit le garçon dans la lamaserie. Timon battit des paupières devant la lumière soudaine d'une petite lampe à beurre dont la brillance l'aveuglait après l'obscurité de l'extérieur.

L'atmosphère était lourde du parfum de l'encens. Timon resta un moment interdit, puis débita son message. « Mon père est mourant et ma mère m'a envoyé pour qu'on vienne à son aide afin qu'il puisse être guidé dans son voyage. Il est mourant. » Le pauvre garçon s'affaissa sur le sol, couvrant de ses mains ses yeux pleins de larmes. Le vieux moine sortit à pas traînants. Bientôt, on l'entendit en conversation chuchotée dans une autre pièce. Timon s'était assis par terre, pleurant et s'apitoyant sur son sort dans un accès de frayeur.

Soudain, il se ressaisit. Une voix réconfortante lui disait : « Mon fils, mon fils ! Ah ! c'est le jeune Timon, oui. Je te connais, mon garçon. » Timon se prosterna avec respect puis se releva lentement, s'essuyant les yeux avec le coin de sa tunique et barbouillant ainsi son visage mouillé de larmes en y étalant la poussière humide de la route. « Raconte-moi, mon garçon », demanda le lama, car c'était lui que Timon reconnaissait maintenant. Timon s'exécuta et quand il eut fini, le lama lui dit : « Viens, nous irons ensemble. Je vais te prêter un poney. Bois d'abord ce thé et mange ce tsampa, car tu dois être affamé et la route est longue et fatigante. »

Le vieux moine s'avança, apportant la nourriture, et Timon s'assit pour manger tandis que le lama alla veiller aux préparatifs. On entendit le bruit de chevaux. Le lama revint: « Ah ! Tu as fini. Bien, maintenant, partons ! »

Sur la crête lointaine de la montagne qui ceint la Plaine de Lhassa, les premiers rayons dorés de l'aube annonçaient la naissance d'un jour nouveau. Soudain, un trait de lumière brilla à travers un col de la haute montagne et toucha, l'espace d'un instant, la maison des parents de Timon, tout à l'extrémité de la route. « Même le jour meurt, mon garçon, dit le lama, mais en quelques heures il renaît et c'est un jour nouveau. Ainsi en est-il de tout ce qui vit. »

Trois poneys attendaient en piaffant devant la porte; ils étaient sous la garde très relative d'un acolyte à peine plus âgé que Timon. « Il nous faut monter ces choses-là, chuchota-t-il à Timon. Mets les mains sur ses yeux s'il ne veut pas s'arrêter. » Et il ajouta, mélancolique: « Si cela ne l'arrête pas, sauve qui peut ! »

D'un mouvement leste, le lama enfourcha sa monture. Le jeune serviteur aida Timon à faire de même puis, d'un bond désespéré, il sauta sur son poney et s'éloigna à la suite des deux autres qui déjà se fondaient dans l'obscurité qui noyait encore le pays.

Le bord supérieur du disque solaire apparut au-dessus du sommet oriental et des rayons de lumière dorée zébrèrent les cimes des montagnes. L'humidité gelée par l'air froid réfléchit une myriade de couleurs provenant des prismes de glace. Des ombres géantes se mirent à barrer le paysage accidenté quand les voiles de la nuit s'écartèrent devant l'approche impitoyable du

jour. Les trois voyageurs solitaires, simples grains de boue dans l'immensité de cette terre stérile, chevauchaient à travers une étendue parsemée de cailloux, évitant les blocs de rocher et les fondrières d'autant plus facilement qu'il faisait de plus en plus clair.

Bientôt, ils distinguèrent, debout à côté d'une maison désolée, une femme qui, la main en abat-jour devant ses yeux, scrutait le sentier, espérant le secours si lent à venir. Les voyageurs avançaient, se frayant un chemin difficile au milieu des débris rocheux. « Je ne sais pas comment tu as pu t'en tirer si bien, mon garçon, dit le lama à Timon, cela a dû être terrible. » Mais le pauvre Timon était trop effrayé et trop las pour répondre. Il oscillait à chaque pas et somnolait sur le dos du poney. Ils gardèrent le silence jusqu'à la maison.

Devant la porte, la femme se tordait les mains et baissait la tête en un geste de désarroi et de respect mêlés. Le lama sauta à terre et s'approcha. Son serviteur se laissa glisser à bas de son poney et se précipita pour aider Timon, mais trop tard : le jeune garçon culbuta dès que le poney s'arrêta.

« Saint lama, dit la femme d'une voix bouleversée, mon mari va mourir. Je l'ai gardé conscient mais je craignais que vous n'arriviez trop tard. Oh ! Qu'allons-nous faire ? »

« Conduis-moi auprès de lui, ordonna le lama. Elle le précéda dans la maison tout obscure. Un tissu huilé bouchait les ouvertures pratiquées dans les murs car, dans cette région du pays, il n'y avait pas de vitres. On les remplaçait par des étoffes huilées rapportées de l'Inde lointaine. Ainsi, dans la cabane régnait une clarté insolite

et flottait une odeur particulière : celle de l'huile qui se dessèche et de la suie dégagée par la lampe à beurre qui ne cessait de charbonner.

Le sol était en terre battue et les murs formés de grosses pierres assemblées avec soin et dont les joints étaient bouchés au moyen de fumier de yak. Au milieu de la pièce, couvait un petit feu dont le combustible était aussi du fumier de yak. La fumée du feu stagnait dans la pièce ; une partie seulement s'échappait par l'orifice percé dans le toit à cet effet.

Le long du mur faisant face à l'entrée, il y avait sur le sol un ballot qu'à première vue on aurait pu prendre pour un tas de chiffons qu'on aurait empilés là, mais on se rendait compte de son erreur en entendant les sons qui s'élevaient de ce ballot. Des sons grinçants et rauques qui rappelaient les râles de l'agonie. Le lama se dirigea vers le mourant, un homme d'un certain âge, mince, marqué par les épreuves de la vie, qui avait vécu conformément à toutes les croyances de ses ancêtres, sans avoir une idée personnelle sur les choses.

Il gisait là, sanglotant, haletant, le visage bleui par le manque d'oxygène, luttant pour garder un reste de conscience ; car, d'après sa croyance et d'après la croyance traditionnelle, son passage dans l'autre monde serait plus aisé grâce à la présence d'un lama expérimenté.

Il leva les yeux et une lueur fugace de plaisir passa sur son visage blême : il avait reconnu le lama.

Celui-ci se laissa tomber à côté du mourant et posa les mains sur ses tempes en prononçant des paroles apaisantes. Derrière lui, le jeune acolyte se hâta de déposer des encensoirs et de prélever

un peu d'encens dans un paquet. Il retira de sa poche une mèche de briquet, une pierre à feu et un fer puis, approchant habilement une étincelle de la mèche, souffla pour enflammer la mèche de façon à pouvoir allumer l'encens dès qu'il le faudrait.

Pas question pour lui d'employer le système, plus facile mais irrévérencieux, qui consistait à approcher l'encens de la lampe à beurre : c'eût été un manque de respect pour le rituel. Il allumerait l'encens selon la tradition, cet ardent jeune homme qui nourrissait la haute ambition de devenir lui-même prêtre.

Le lama, assis dans la position du lotus auprès du moribond, fit un signe de tête à l'acolyte qui alluma alors le premier bâton d'encens. La flamme ne toucha que l'extrémité du bâton et, lorsque ce bâton fut porté au rouge, il souffla la flamme, laissant l'encens se consumer. Le lama déplaça légèrement ses mains pour les poser sur la tête de l'homme en disant : « Ô Esprit qui es sur le point de quitter cette boîte de chair, nous allumons le premier bâton d'encens pour attirer ton attention, pour te guider à travers les périls que ton imagination désorientée suscitera devant toi. »

Un étrange apaisement se lut sur le visage du mourant recouvert d'une fine couche de transpiration, la sueur de la mort qui approche. Le lama saisit fermement la tête du moribond et fit un léger signe à son acolyte. De nouveau, celui-ci se pencha en avant, alluma le second bâton d'encens, et souffla la flamme, laissant le deuxième bâton brûler lentement.

« Ô Esprit, qui es sur le point de partir pour la Réalité Supérieure, la Vraie Vie qui existe

au-delà de celle-ci, le moment de la délivrance est arrivé. Prépare-toi à garder ta conscience fermement fixée sur moi pendant que tu quittes ton corps présent, car j'ai beaucoup à te dire. Fais attention. » Le lama fit de nouveau un mouvement en avant et plaça ses doigts entrecroisés sur le sommet de la tête de l'homme. La respiration stertoreuse du mourant devint irrégulière. Sa poitrine se soulevait et retombait. Soudain, il fit entendre un hoquet court, aigu, semblable à une toux, et son corps se cambra vers le haut au point de n'être plus soutenu que par l'arrière de la tête et les talons. Pendant un temps qui parut interminable, il resta ainsi, arc rigide de chair et d'os. Soudain, il eut une secousse, se jeta vers le haut, si bien qu'il était peut-être à un pouce, peut-être deux du sol, pour s'écrouler comme un sac de blé à demi rempli qu'on lance négligemment dans un coin. Un dernier souffle d'air s'échappa des poumons, le corps se contracta, puis s'immobilisa. A l'intérieur, on entendit le gargouillement des liquides, le grondement des organes et le tassement des articulations.

Le lama fit de nouveau signe à l'acolyte qui approcha immédiatement la flamme du troisième bâton d'encens. « Esprit libéré du corps souffrant, fais attention avant de partir pour ton voyage ; fais attention, car par suite de tes connaissances erronées, de tes imaginations erronées, tu as tendu des pièges qui peuvent entraver ce voyage, ton voyage. Fais attention : je vais t'indiquer les démarches à suivre et le chemin qu'il faut emprunter. Fais attention ! »

Dehors, le vent du matin se levait tandis que la faible chaleur du soleil effleurant la crête de la montagne commençait à dissiper le froid de la

longue nuit. Dès les premiers rayons de cette cha- leur pourtant médiocre, des courants d'air se levèrent du sol glacé et provoquèrent de petits tourbillons de poussière qui tournoyaient et crépitaient contre les étoffes huilées des ouvertures de la pièce. Le bruit sourd des rafales de vent parvenait à la femme qui, veillant dans l'encadrement de la porte, s'effrayait, croyant entendre les Démons qui essayaient d'atteindre son mari étendu mort devant elle.

La malheureuse pensait à la gravité de l'événement qui venait de se produire. Quelques instants auparavant, elle était mariée à un vivant, à un homme qui, pendant des années, avait pourvu à ses besoins, lui avait apporté soutien et sécurité. Et, désormais, il gisait mort devant elle, dans leur chambre, sur le sol de terre battue. Qu'allait-elle devenir ? Elle n'avait que son fils, un fils trop jeune pour travailler et gagner de quoi vivre. Et elle souffrait d'une maladie qui atteint parfois les femmes auxquelles personne ne prête assistance au moment de l'accouchement. Elle avait traîné une existence pénible depuis la naissance de son fils.

Le lama s'agenouilla près du mort, lui ferma les yeux et posa de petits cailloux sur les paupières pour les empêcher de se soulever. Il plaça un bandeau sous le menton du défunt qu'il noua au sommet du crâne afin de maintenir la mâchoire, qui s'affaissait, serrée, et la bouche fermée. Puis, au signal qu'il donna, un quatrième bâton d'encens fut allumé et soigneusement placé dans son support. Maintenant quatre bâtons d'encens se consumaient et la fumée qu'ils dégageaient s'élevait vers le haut, toute droite, dans la pièce mal aérée en quatre

colonnes épaisses, comme dessinées à la craie gris bleuté.

Le lama parla de nouveau : « Ô Esprit, tu as quitté le corps qui est devant nous ; le quatrième bâton d'encens a été allumé pour attirer ton attention et te retenir ici pendant que je te parle, pendant que je t'explique ce que tu vas trouver. Ô Esprit, tu es sur le point de t'en aller, tiens compte de mes paroles afin que ta migration soit parfaite. »

Le lama jeta sur le cadavre un regard triste. Étant initié, il pouvait voir l'aura du corps humain, ce halo étrangement coloré — multicolore — qui tournoyait et serpentait autour d'un être vivant. Or, en regardant le cadavre, il voyait que cette émanation était presque éteinte. Au lieu des couleurs nombreuses, celles de l'arc-en-ciel et bien d'autres, il n'y avait plus qu'un tourbillonnement gris-bleu virant au noir. S'élevant du corps, ce gris bleuté montait jusqu'à environ deux pieds au-dessus de la dépouille mortelle. Là, une prodigieuse activité avait lieu. On eût dit un essaim de lucioles volant à toute vitesse, des lucioles qui auraient été entraînées comme des soldats et qui cherchaient à retrouver les places qu'on leur avait préalablement assignées. Ces petites particules lumineuses se déplaçaient, tourbillonnaient, s'entremêlaient, et voilà que, sous les yeux du lama, devant son troisième œil, apparut une réplique du cadavre qui avait l'apparence d'un jeune homme. Imprécise, elle flottait nue à deux pieds environ au-dessus du corps. Elle s'élevait et retombait faiblement de deux ou trois pouces à la fois, peut-être, s'élevait de nouveau pour regagner sa position initiale, et à chaque mouvement les détails devenaient plus nets, le

corps d'abord transparent s'étoffait et devenait plus substantiel.

Le lama s'assit et attendit. La lueur gris bleuté du corps s'effaçait tandis que la lumière multicolore du second corps, qui flottait au-dessus du premier, devenait plus forte, plus vive. Enfin le corps « fantôme » se gonfla, eut une secousse et se renversa tête en l'air et pieds en bas. Le lien très mince qui subsistait entre la chair morte et l'esprit vivant se rompit. Désormais l'esprit était une entité complète, vivant en totale indépendance du corps qu'il avait habité. Immédiatement, la pièce fut envahie par l'odeur de mort, l'odeur étrange, pimentée, désagréable, d'un corps qui commence à s'altérer.

Le jeune acolyte était assis derrière les bâtons d'encens qui se consumaient ; il se leva avec précaution et se dirigea vers la porte ouverte. S'inclinant devant la jeune veuve et son fils Timon, il les poussa doucement hors de la pièce dont il ferma la porte. Puis il se plaça le dos à la porte et attendit un moment avant de chuchoter à part lui : « Fi, quelle peste ! » Il se dirigea sans bruit vers l'étoffe huilée qui obturait une fenêtre et en desserra un coin pour faire entrer de l'air frais. Un nuage de sable chassé par le vent s'engouffra dans la chambre et le fit cracher et tousser.

« Referme cette fenêtre ! » dit le lama d'une voix contenue. Avançant, les yeux à demi clos, l'acolyte tâtonna en aveugle pour saisir l'étoffe qui claquait au vent. Enfin il parvint à coincer le tissu dans le châssis de la fenêtre. Bien, j'ai au moins eu une bouffée d'air frais, cela vaut mieux que cette puanteur ! pensa-t-il à part lui avant

de reprendre sa place derrière les quatre bâtons d'encens fumants.

Le corps gisait inerte sur le sol. Il s'en dégageait le gargouillement de liquides interrompus dans leur course et trouvant leurs propres niveaux. On entendait aussi gronder et gémir les organes qui cessaient peu à peu de vivre, car un corps ne meurt pas instantanément, mais par étapes, organe par organe. Les centres supérieurs du cerveau qui meurent d'abord pour entraîner dans une suite ordonnée l'arrêt des autres organes qui, n'étant plus dirigés par le cerveau, cessent de fonctionner, cessent de produire les sécrétions ou de transmettre la substance dont ne peut être privé ce mécanisme compliqué qu'on appelle un corps.

Lorsque la force vitale se retire, elle quitte les limites du corps et se rassemble au-dehors, constituant une masse amorphe juste au-dessus du corps. Elle plane sous l'effet de l'attraction magnétique tant qu'un flux de particules de vie habite la dépouille. Peu à peu, les organes de plus en plus nombreux perdant leur force de vie, la forme mince qui flotte au-dessus du corps de chair finit par lui ressembler. Quand la ressemblance est complète, l'attraction magnétique cesse et le « corps spirituel » commence, flottant, son voyage dans l'au-delà.

Désormais, l'esprit, détaché du corps mort, flottait. Il était lui-même bouleversé et terrifié. Naître à la vie sur Terre avait été pour lui une expérience traumatisante. Cela signifiait mourir à une autre forme d'existence. Mourir sur Terre signifiait que le corps-esprit renaissait dans l'autre monde, dans le monde spirituel. Maintenant, la forme planait, plus haut, plus bas, et

attendait les instructions du lama initié, dont toute la vie était vouée à aider ceux qui quittaient cette Terre.

Le lama observait la dépouille et son aura, recourant à ses sens télépathiques pour estimer les aptitudes de l'esprit libéré et s'assurer que le troisième œil du mort était réellement à même de voir sa forme. Enfin, le lama rompit le silence pour livrer son enseignement. « Esprit libéré, dit-il, écoute mes pensées afin que ton voyage soit facilité. Prends garde aux instructions que je vais te donner afin d'aplanir les obstacles qui se dressent sur ton chemin, car des millions ont suivi ce chemin avant toi et des millions le suivront après toi. »

L'entité flottante qui, peu de temps auparavant, était sur Terre un homme passablement alerte, remua. Une teinte verdâtre se répandait sur tout son être. Une faible ondulation le parcourut d'un bout à l'autre puis il retomba dans son inertie. On avait la sensation, mal définie cependant, que cette entité était sur le point de s'éveiller du coma résultant du passage de la mort sur Terre à la naissance sur le plan de l'esprit.

Le lama étudiait, évaluait. Enfin, il reprit, s'adressant par télépathie à l'esprit. « Ô Esprit récemment libéré des liens de la chair, écoute-moi. Un cinquième bâton d'encens est allumé pour attirer ton attention vagabonde et la guider. » Le jeune acolyte s'était désintéressé de la scène et se demandait comment filer de là pour aller jouer. Il faisait un temps idéal pour lancer des cerfs-volants. D'autres garçons étaient dehors — pourquoi pas lui ? Pourquoi devait-il... Rappelé à la réalité, il alluma en hâte le cin-

quième bâton d'encens, soufflant la flamme avec une telle énergie que le bâton incandescent brusquement se renflamma.

La fumée s'élevait, tressant des doigts ténus autour de l'esprit qui ondulait doucement au-dessus du corps mort. Le jeune acolyte replongea dans sa rêverie. Lancer un cerf-volant donnait à réfléchir. Une corde attachée un peu plus en arrière aurait comme effet de donner à l'air un angle d'attaque plus grand et, de ce fait, contribuerait à accélérer l'ascension de la légère carcasse de papier. Ses réflexions furent de nouveau interrompues par les paroles du lama.

« Ô Esprit libéré, psalmodiait-il, ton âme doit devenir active. Tu t'es trop longtemps flétri sous le poids des superstitions des ignorants. Je t'apporte le savoir. Le sixième bâton d'encens est allumé pour t'apporter la connaissance, car tu dois te connaître toi-même avant d'entreprendre ton voyage. »

Cherchant le bâton d'encens qu'il venait de laisser tomber, l'acolyte gratta frénétiquement le sol en terre battue, et murmura une exclamation qu'on n'enseigne pas dans la lamaserie lorsque ses doigts rencontrèrent l'amadou qui se consumait lentement et juste un peu plus loin le bâton. Il y mit le feu en toute hâte et l'enfonça dans le brûle-parfum.

Le lama avait posé sur lui un regard désapprobateur tout en continuant ses recommandations à l'Esprit. « Du berceau jusqu'à la tombe, ta vie a été entravée par la superstition et de sottes frayeurs. Sache que beaucoup de tes croyances ne sont pas fondées. Sache que les démons que tu redoutes sont nés de ta propre invention. Le septième bâton d'encens est allumé pour te

retenir ici afin que tu puisses être instruit et préparé comme il convient pour le voyage que tu vas entreprendre. » L'acolyte était prêt, l'encens fut allumé et placé pour se consumer lentement ; le lama reprit ses exhortations.

« Nous ne sommes que des marionnettes de l'Un qui est Très Haut ; nous avons été mis sur Terre pour qu'il puisse expérimenter les choses de la Terre. Nous ne ressentons que faiblement notre droit d'aïnesse, nos associations éternelles, et du fait que nous les éprouvons si obscurément, nous avons peur et nous rationalisons. » Le lama cessa de parler et observa la forme nuageuse qui planait silencieuse devant lui. Il l'observait et constatait son réveil graduel, son retour à la conscience. Il comprenait sa panique, son incertitude ; il pressentait, dans une certaine mesure, le choc terrible qu'éprouvait cet être arraché à son entourage et aux choses qui lui étaient familières. Il pressentait et il comprenait.

La forme spirituelle plongeait et oscillait. Le lama poursuivit : « Dis ce que tu penses. Je recevrai ces pensées si tu surmontes la stupeur du choc. PENSE que tu es capable de me parler. » La forme spirituelle palpita et vacilla ; des rides ondulèrent sur toute sa longueur. Puis, pareil au premier pépiement d'un oiseau qui vient d'éclore, le gémissement d'une âme effrayée se fit entendre.

« Je suis perdu dans le désert, disait-il. J'ai peur des démons qui me cernent. Je redoute ceux qui voudraient m'entraîner dans les régions inférieures pour me brûler ou me geler à jamais. » Le lama émit un léger rire de compassion. « Esprit, qui t'effraies pour rien, écoute-moi bien. Écarte tes craintes superflues et écoute-moi. Accorde-

moi ton attention pour que je puisse te guider et te soulager. »

« Je t'entends, saint lama, fut la réplique de la forme spirituelle, et je vais prêter attention à tes paroles. »

Le lama fit un signe au jeune acolyte qui saisit un bâton d'encens. « Oh ! esprit effrayé, psalmodia le lama, le huitième bâton d'encens est allumé pour que tu puisses être guidé. » L'acolyte se hâta d'approcher de l'encens la mèche du briquet et, satisfait du résultat, l'enfonça solidement dans l'encensoir, où il ne restait plus qu'une place vide à remplir.

« Sur Terre, dit le lama, l'homme est une créature absurde, encline à croire ce qui n'est pas, de préférence à ce qui est réellement. L'homme est fortement porté à la superstition et aux croyances mensongères. Toi, Esprit, tu crains que des démons ne s'emparent de toi. Pourtant, les démons n'existent pas en dehors de tes pensées. Ils disparaîtront en fumée, comme sous l'effet d'un grand vent, si tu reconnais ce qui est la vérité. Autour de toi, il y a des esprits élémentaires, des formes indifférentes qui se contentent de refléter ta terreur comme un étang d'eau calme reflète tes traits si tu t'y penches. Ces esprits élémentaires ne sont pas dangereux, ce ne sont que des créations du moment, semblables aux pensées d'un homme ivre. N'aie aucune crainte, il n'y a là rien qui puisse te causer du mal. »

La forme spirituelle geignit d'effroi et dit, télépathiquement : « Mais je VOIS des démons, je VOIS des monstres qui produisent des sons inarticulés en tendant dans ma direction leurs mains griffues. Ils vont me dévorer. Je vois les traits de

ceux à qui j'ai fait du tort dans la vie et qui maintenant viennent réclamer mon châtement. »

Le lama éleva les mains en signe de bénédiction et dit : « Esprit, écoute attentivement ce que je te dis. Fixe des yeux le pire de tes tortionnaires imaginaires. Regarde-le avec sévérité et ordonne-lui de s'en aller. Imagine-toi qu'il disparaît comme une bouffée de fumée. Il disparaîtra, car il n'existe que dans ton imagination enfiévrée. Pense MAINTENANT. Obéis. »

La forme spirituelle se souleva et vacilla. Ses couleurs flamboyèrent selon toute la gamme du spectre et alors, s'éleva le cri télépathique du triomphe : « Ils sont partis ! » Elle se dilata et se contracta, exactement comme un homme de la Terre essoufflé après avoir fourni un violent effort.

« Il n'y a rien à craindre sauf la crainte, dit le lama. Si tu n'as pas peur, alors RIEN ne peut te faire du mal. Maintenant, je vais te dire ce qui t'attend et alors, tu entreprendras l'étape suivante de ton voyage vers la Lumière. » La forme spirituelle étincelant de couleurs vives manifestait de la confiance et montrait que toute peur l'avait quittée. Maintenant, elle attendait, seraine.

« Maintenant, il est temps pour toi, dit le lama, de continuer ton voyage. Quand je te libérerai, tu ressentiras une forte envie de flotter. N'y résiste pas. Les courants de la vie te porteront à travers des nuages tourbillonnants de brouillard. D'horribles figures te scruteront à travers l'obscurité mais ne les crains pas — sur ton ordre, elles disparaîtront. Garde tes pensées pures, ta mine calme. Tu arriveras bientôt sur une agréable pelouse verte où tu ressentiras la joie de vivre.

D'aimables auxiliaires viendront au-devant de toi et te feront bon accueil. Ne crains rien. Réponds-leur, car là, tu ne pourras pas rencontrer ceux qui voudraient te nuire. »

La forme spirituelle se balançait doucement en méditant sur ces remarques. Le lama reprit : « Ces auxiliaires t'escorteront jusqu'à la Salle des Souvenirs, le lieu qui rassemble toutes les connaissances, le lieu où sont consignées toutes les actions, bonnes ou mauvaises, que n'importe lequel d'entre nous a commises. Tu entreras dans la Salle des Souvenirs, et toi seul verras ta vie telle que tu l'as vécue et telle qu'elle aurait dû être. Toi, et toi seul, jugeras du succès ou non de tes efforts. Il n'existe pas d'autre jugement, pas d'autre enfer que celui que ta conscience coupable créera pour toi. Il n'existe ni damnation éternelle, ni supplices. Si tu as échoué dans la vie, alors toi, et toi seul, peux décider de retourner plus tard sur Terre pour y faire un nouvel essai. »

Le lama se tut et fit signe à l'acolyte qui prit le dernier bâton d'encens. « Ô Esprit qui es instruit maintenant, dit-il, poursuis ta route. Voyage en paix. Voyage en sachant que tu n'as rien à craindre, sauf la crainte. » Lentement, la forme spirituelle s'éleva, fit une courte pause pour jeter un dernier regard dans la pièce ; puis, elle s'échappa par le plafond et disparut. Le lama et son acolyte se levèrent, rassemblèrent leur matériel et quittèrent la cabane.

Plus tard, alors que le soleil atteignait son zénith, un homme vêtu de haillons entra dans la pièce désertée. Il en ressortit, portant sur son dos une forme enveloppée dans un linceul : la dépouille mortelle du père de Timon. Il avança péniblement sur le sentier pierreux et porta le

cadavre à l'endroit où les membres du défunt seraient écartelés et fracturés afin que les vautours se nourrissent de cette dépouille. Ainsi, lorsque les temps seraient accomplis, les restes du corps transformés retourneraient à la Terre Mère.

« Ho ! ho ! ho ! » Dans la chambre retentissaient de grands éclats de rire. Un jeune homme mince se tenait accroupi le menton sur les genoux. Il riait franchement. « Hé, Juss ! dit-il, reprenant son sérieux. As-tu lu CECI ? » M. Justin Towne couvrit soigneusement l'orgue portatif et se leva.

« Lu quoi ? » demanda-t-il, maussade.

M. Denis Dollywogga, avec un large sourire, agita un livre au-dessus de sa tête. « Ça, s'écria-t-il. Ce type pense que nous tous, homos, sommes des malades ! Il pense que nous avons des troubles glandulaires, il pense que nous sommes tous un mélange d'homme et de femme. Ho ! ho ! ho ! »

Justin traversa la chambre et prit le livre que son ami lui tendait. L'ouvrage s'ouvrit de lui-même à la page 99 ; on l'avait ouvert trop violemment à cet endroit au cours d'un accès d'hilarité : la reliure avait craqué. Dennis jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de son ami et indiqua un passage : « Là, ça commence LA ! Juss, ce type doit être un fameux rétrograde. » Il s'étendit mollement sur un canapé. Justin astiqua les verres de ses lunettes qu'il replaça sur son nez ; puis, il se mit à lire : « Dans le tohu-bohu des arrivées de

l'astral à ce monde que nous appelons Terre, des confusions se produisent. Naître est une épreuve traumatisante qui fait appel à un mécanisme délicat qui peut facilement être perturbé. Prenons l'exemple d'un bébé sur le point de venir au monde. Pendant la grossesse, sa mère a négligé son alimentation et a eu une mauvaise hygiène de vie. L'enfant n'a donc pas reçu ce que nous pourrions appeler un apport chimique équilibré. Par manque d'un élément chimique, le développement de certaines glandes a pu être arrêté. Disons que le nouveau-né allait être une fille, il naît, en fait, garçon, un garçon doté des tendances d'une fille.

« Les parents, se rendant compte qu'ils ont un malheureux mollasson, pourraient attribuer son tempérament à l'excès de faiblesse dont ils font preuve à son égard. Ils essayent de lui enfoncer dans la tête un peu de bon sens d'une manière ou d'une autre pour le rendre plus viril ; c'est peine perdue. Si les glandes sont différentes de ce qu'elles devraient être, le garçon reste une fille dans un corps de garçon.

« A la puberté, le garçon peut ne pas se développer de façon satisfaisante ou encore il le peut en effet, selon toutes les apparences extérieures. A l'école, il fait partie des poules mouillées ; le malheureux n'y peut rien.

« Quand il atteint l'âge d'homme, il s'aperçoit qu'il est incapable de "faire les choses qui viennent naturellement" ; au lieu de cela, il court après des garçons. Il le fait naturellement parce que tous ses désirs sont ceux d'une femme. Sa psyché est de nature féminine mais, par un malheureux concours de circonstances, son corps est masculin.

« Il devient alors ce qu'on appelle familièrement une "tapette", il a des tendances homosexuelles. Plus la psyché est féminine, plus forts sont les penchants homosexuels.

« Si une femme a une psyché masculine, elle ne s'intéressera pas aux hommes mais aux femmes, parce que sa psyché, qui est plus proche du Sur-Moi que son corps physique, transmet des messages déroutants au Sur-Moi et celui-ci renvoie une sorte de commandement : "Mets-toi à l'œuvre, montre-nous ce que tu sais faire !" La pauvre malheureuse psyché masculine éprouve de la répulsion à l'idée de "montrer ce qu'elle sait faire" avec un homme. Tout l'intérêt de la femme se concentre donc sur une femme et l'on a ainsi le spectacle d'une femme qui fait l'amour à une femme. Ces relations sont dites lesbiennes du nom d'une île grecque où c'était "la chose qu'on faisait".

« Il est absolument vain de condamner les homosexuels ; ceux-ci ne sont pas des scélérats. On devrait plutôt les classer parmi les malades atteints de troubles glandulaires et si la médecine avait l'intelligence voulue, elle s'efforcerait de remédier à ce mal.

D'après mes expériences récentes, je suis de plus en plus convaincu que les médecins occidentaux sont un tas d'idiots pouilleux dont le seul désir est de gagner de l'argent rapidement. Mes propres expériences ont été déplorables. Toutefois là n'est pas mon propos, je veux parler des homosexuels.

« Un médecin à l'écoute de ses patients homosexuels pourra prescrire des extraits glandulaires qui amélioreront beaucoup leur état et leur rendront la vie supportable. Malheureusement,

la génération actuelle de médecins paraît se préoccuper uniquement de gagner de l'argent, aussi faudra-t-il chercher longtemps avant de trouver un bon docteur. Les homosexuels sont des gens très malheureux parce qu'ils sont en pleine confusion; ils ignorent ce qui leur est arrivé, ils savent que les gens se moquent d'eux mais ils ne peuvent pas empêcher ce qui est l'impulsion la plus forte que connaît l'être humain, à savoir l'instinct de reproduction.

« Les psychanalystes ne sont pas d'un grand secours, parce qu'il leur faut des années pour accomplir ce que la moyenne des gens feraient en quelques jours. Il suffirait d'expliquer clairement aux homosexuels qu'ils souffrent d'un déséquilibre glandulaire et, alors, ils sauraient généralement s'adapter à cette situation. De toute façon, on est en train de revoir les lois pour éviter que les homosexuels ne soient exposés à de cruelles persécutions et à l'emprisonnement.

« Il existe des moyens de venir en aide à ces gens. Il faut leur témoigner une véritable compréhension: une personne beaucoup plus âgée que l'intéressé(e), éprouvant une profonde sympathie pour le (la) malade, lui expliquera avec précision ce qui est arrivé. Les homosexuels peuvent avoir recours soit à des médicaments qui refoulent l'impulsion sexuelle, soit à des injections d'hormones, de testostérone par exemple, qui aideront le corps à s'adapter sexuellement.

« L'important, c'est de ne jamais, jamais condamner un homosexuel: ce n'est pas sa faute, il est puni pour une faute de la Nature. Peut-être sa mère s'était mal alimentée, peut-être y avait-il une incompatibilité d'ordre chimique entre la mère et son enfant. Quoi qu'il en soit, de quelque

point de vue que l'on se place, les homosexuels ne peuvent être guéris que par une vraie compréhension, une sympathie véritable et, si possible, le recours judicieux à des médicaments. »

« Qu'est-ce que c'est que ce livre ? » demanda Justin lorsqu'il eut terminé sa lecture. Le refermant, il lut sur la couverture : « Lobsang Rampa. *Pour entretenir la flamme* ». « Il DEVRAIT entretenir la flamme s'il nous attaque », remarqua-t-il aigrement.

« Qu'en penses-tu, Juss ? s'enquit Dennis avec hésitation. Penses-tu que cela puisse signifier quelque chose ou bien s'agit-il encore d'un type qui prêche la haine contre nous ? Qu'en penses-tu, dis, Juss ? »

Justin se lissa soigneusement la lèvre supérieure là où la moustache ne voulait pas pousser et répondit en haussant quelque peu le ton : « Eh bien, ce type me semble être une sorte de moine défroqué. En tout cas, il ne sait probablement pas la différence entre un homme et une femme. »

Ils s'assirent tous deux sur le canapé, parcourant les pages du livre. « Nombre d'autres choses qu'il écrit font preuve de jugement, pourtant », réfléchissait Justin Towne. « Comment se fait-il, alors, qu'à notre sujet il se trompe à ce point ? » interrompit Dennis Dollywogga. Soudain, une idée le réjouit ; il rayonnait comme le soleil qui vient de se lever : « Pourquoi ne lui écris-tu pas, TOI, Juss, pour lui dire qu'il se trompe ? Attends une minute ; y a-t-il une adresse dans ce livre ? Non ? Alors je suppose qu'il faut lui envoyer la lettre aux bons soins de l'éditeur. On fait ça, Juss ? »

Et c'est ainsi que l'écrivain Rampa reçut une lettre d'un monsieur qui déclarait que l'auteur

Rampa ne savait pas le premier mot à propos des homosexuels. L'auteur Rampa apprécia comme il se doit les affreuses déclarations concernant sa santé mentale, ses perceptions, etc., et il adressa une invitation à son correspondant. « J'admets ne pas savoir grand-chose à propos de N'IMPORTE QUELLE activité sexuelle, écrivait-il, mais je maintiens l'exactitude de mes remarques. Toutefois, vous me faites part de VOTRE opinion sur l'homosexualité et si mon éditeur a bon cœur et les nerfs suffisamment solides, il me permettra d'insérer votre lettre ou votre article dans mon treizième livre. »

Deux têtes s'approchèrent l'une de l'autre. Deux paires d'yeux parcoururent en même temps la lettre qui venait d'arriver. « Ça alors, souffla, surpris, Dennis Dollywogga, le vieux type nous renvoie la balle. Qu'allons-nous faire MAINTENANT ? »

Justin Towne respira un bon coup. « FAIRE ? questionna-t-il d'une voix mal assurée. Voyons, TU vas rédiger une réponse, voilà ce que tu vas faire. C'est toi qui as eu cette idée. » Il y eut un moment de silence. Puis, tous deux s'en allèrent à leur travail, qui était en fait une séance de cogitation sur le temps dû au patron.

Les aiguilles de l'horloge avançaient lentement sur le cadran. Ce fut enfin le moment de cesser le travail et de retourner à « la piaule ». « Juss, marmonna Dennis en mâchant la dernière partie de son hamburger, Juss, tu es le cerveau de notre organisation et j'en suis les muscles ! Et si tu écrivais, TOI, quelque chose ? Moi, j'y ai pensé toute la journée et je n'ai pas gratté une ligne. »

Justin s'assit devant la machine à écrire et tapa une réponse. Dennis la lut soigneusement.

« Ma-gni-fique ! s'écria-t-il. Regarde-moi cela ! » Ils plièrent les nombreuses pages de la lettre et Dennis sortit pour la poster. Les services postaux du Canada n'ont jamais battu le record de vitesse vu les grèves, les occupations de locaux, les ralentissements du travail, le manque de zèle. Mais avant que des moisissures se forment sur le papier, dans la boîte aux lettres de l'écrivain Rampa, on entendit tomber un paquet en même temps que les soixante-neuf lettres qui lui étaient envoyées ce jour-là. En dépouillant ce courrier, l'auteur arriva à ce paquet particulier. Il fendit l'enveloppe, en retira les pages et se mit à lire. « Hum, hum », dit-il enfin — si du moins « Hum, hum » peut être interprété comme une parole. « Eh bien ! je vais tout éditer, lettre et article ; les gens auront toute l'affaire du producteur au consommateur directement. »

Dans la soirée, l'écrivain Rampa relut la lettre et l'article. Se tournant vers Mlle Cléopâtre, la Siamoise, il remarqua : « Eh bien, Cléo, à mon avis, ceci confirme ABSOLUMENT ce que j'ai précédemment écrit. Qu'en penses-tu, TOI ? » Mais Mlle Cléopâtre avait tout autre chose en tête, manger, par exemple... Voici les textes que l'écrivain Rampa inséra dans son livre...

« Cher Docteur Rampa,

J'ai enfreint une règle que je m'étais imposée en livrant dans cette enveloppe un travail non terminé. Il s'agit d'un premier jet, d'un texte écrit spontanément... Ma pensée ne s'y trouve pas exprimée parfaitement mais, j'ai quelque raison de le croire, il importe que je vous la communique ainsi. Si vous souffrez de mon orthographe et de mon mauvais emploi de la grammaire

anglaise, libre à vous de jeter avec dégoût cette lettre. (Je ne vous le reprocherais pas et je ne serais pas fâché.)

« Mon texte ne dit pas toujours bien ce que j'ai essayé d'exprimer. Si je pensais en avoir le temps pour le faire éditer, je le réécrirais maintes et maintes fois jusqu'à ce qu'il soit aussi bon que possible. Mais peut-être mon travail aura-t-il quelque utilité, même en dépit de son état actuel.

« Il y a certaines choses que je désirais vraiment dire. Les voici : la plupart des homosexuels ne sont pas les "petites tapettes" qu'on voit dans la rue. Ils ne sont pas non plus les névrosés au sujet desquels écrivent psychiatres et médecins, car ils ne présentent pas de troubles émotionnels.

« J'ai travaillé en ville, à la campagne, dans les fermes, je connais des homosexuels de toutes les catégories sociales qui sont aussi normaux que le commun des mortels. Il arrive qu'ils soient très masculins, capables de penser et d'agir comme des hommes, et je vous assure qu'ils ne pensent ni n'agissent comme des femmes, et qu'ils n'ont aucune des caractéristiques féminines que leur prêtent beaucoup d'hétérosexuels.

« Je désirais insister auprès des homos, sur le rôle important que l'homosexuel pourrait jouer en ce monde, s'il voulait faire un effort et cesser de pleurer sur son sort. Je ne crois pas à la "Libération des Homosexuels" pour laquelle les jeunes d'aujourd'hui se croient obligés de faire beaucoup de bruit, alors qu'ils devraient tout simplement suivre leur chemin et accomplir leur tâche avec les moyens dont ils disposent (à savoir leurs propres talents, etc.).

« J'ai essayé d'attirer l'attention sur le fait que, dans mon cas personnel, je suis issu d'une famille

absolument normale, je n'ai subi aucun échec susceptible de me causer des troubles émotionnels. En fait, personne ne devine que je suis homosexuel à moins que je ne veuille bien le lui dire. Je n'en suis pas le moins du monde honteux, mais je ne pense pas que ce soient les affaires des autres, pas plus que le fait de savoir si je suis démocrate ou républicain, chrétien ou hottentot... Je sais aussi que je suis plus heureux que certains parce que, souvent, on aime se confier à moi, ce qui m'a permis d'apprendre beaucoup de choses sur les sentiments des gens.

« Vous pouvez éditer cet article, changer, même corriger ou supprimer à votre gré, vous pouvez même le mettre au panier, s'il ne vaut pas la peine d'être utilisé: quoi que vous fassiez, je ne serai pas froissé. Si vous voulez un nom, vous pouvez utiliser celui de "Justin". SI VOUS AVIEZ besoin de me signaler à qui que ce soit qui ferait une recherche de bonne foi pour ou contre, cela ne m'ennuierait pas de lui écrire. Toutefois, je n'ai pas de numéro privé de boîte aux lettres, si bien que je préférerais lui écrire le premier. Il semble, sans que je le recherche, que, par une sorte de prédestination, les gens désirent me rencontrer et ç'a toujours été comme si je devais être là pour aider les autres... Et il est vrai qu'en ce moment, je viens en aide à plusieurs personnes, mais pas à des gens de mon "espèce", si je puis dire.

« Eh bien, j'estime que c'est tout... Je voudrais, un jour, écrire un livre sur ma vie (comme le font des milliers d'autres), mais peut-être quand je serai plus âgé, car cela paraît inciter beaucoup de gens à moins se laisser aller. Ces derniers mois, j'essaye de monter une affaire. Il y a la construction de ma maison et je m'occupe de tas

de choses amusantes comme du jardinage. Nous avons un petit coin de campagne avec pas mal de gibier. Je voudrais que vous puissiez venir le voir, vous l'aimeriez, je pense.

« J'espère que tout ira au mieux pour vous et pour vos projets. »

Sincèrement,

JUSTIN.

Chacun sera d'accord pour admettre que les traits de caractère de chaque individu différent de ceux d'un autre individu et qu'ils sont aussi divers que les étoiles dans le ciel ou les galets sur la plage. On admet, je pense, que c'est cela qui fait le monde tel qu'il est, qui fait les hommes grands et les hommes petits, qui cause la grandeur des nations et leur chute, et qui fait qu'une personne éprouve de l'attirance ou de la répulsion pour une autre.

Dans un but de clarté, convenons que le mot « caractéristiques » implique tous les traits individuels, les états d'âme, les côtés forts et les faiblesses, les fautes, les dons et, de façon générale, la somme totale de ce qui fait la particularité de chaque individu. Certaines de ces caractéristiques sont nôtres dès la naissance, soit parce que nous les avons mises en valeur dans des vies antérieures, soit parce que nous les avons choisies comme éléments indispensables pour nous aider en cette vie présente à nous améliorer. Certaines de ces caractéristiques se sont également développées durant notre vie sur terre.

Selon les époques et les lieux, les sociétés considèrent bonnes ou mauvaises telles caractéristiques ou telles autres. Ces caractéristiques sont un avantage ou un désavantage ou bien elles

sont simplement trop communes pour qu'on les considère comme dépendant des opinions ou des besoins de cette société particulière. Mais ne nous occupons pas de sociétés particulières; travaillons plutôt sur les enseignements de toutes les grandes religions selon lesquelles chaque homme vient sur terre dans le but d'apprendre et d'expérimenter des choses bien précises; il vient sur terre en choisissant librement les caractéristiques dont lui seul a besoin pour se perfectionner. Cela nous incite à considérer tous les hommes de façon plus compréhensive et plus tolérante et cela rend beaucoup plus significative la maxime: « Ne jugez pas, afin de n'être pas jugé. » Cela ne veut pas dire que la vie de l'homme est entièrement décidée d'avance car sa volonté libre est plus puissante que ses « caractéristiques individuelles » reçues à la naissance et, donc, il peut choisir d'user ou de doser à son gré de son héritage de naissance.

Parmi les nombreuses caractéristiques que possède l'homme, les plus fortes semblent en général être celles qui sont d'ordre émotionnel. Celles-ci comprennent en partie ses sympathies et ses antipathies, ses désirs et ses amours, etc. Ces dernières, ses amours ou les implications émotionnelles que provoquent ses amours ou ses haines et les sentiments voisins, jouent un rôle extrêmement important dans son développement au cours des autres phases de sa croissance. Par exemple, un homme peut aimer le travail qu'il a choisi au point de négliger toutes les autres expériences de la vie. Il peut aimer sa famille à tel point qu'il sacrifiera son propre perfectionnement pour subvenir aux désirs et aux besoins de ses proches. De la même façon, un homme peut

haïr avec une violence telle qu'il épuiserait toutes ses énergies à éliminer ce qu'il hait, oubliant complètement le reste. Cela est particulièrement vrai quand il aime ou hait une autre personne et qu'à ces émotions se joint la plus dommageable de toutes, la peur. Dans ce cas, tous les désastres peuvent se produire, l'intéressé risque de perdre toute faculté de raisonner et de souffrir d'une grave dépression. Par exemple, un prétendant découvre que sa belle a un autre soupirant qui paraît l'emporter sur lui. Son amour pour la femme croît soudain en intensité, sa crainte de la perdre augmente la haine qu'il éprouve pour son rival, et s'il ne se domine pas, il tend à oublier ses efforts pour gagner l'amour de la femme et à concentrer uniquement son attention sur l'élimination de son adversaire par des calomnies, par la fourberie et de nombreux autres moyens plus énergiques. Ou bien, il arrive que cet homme broie du noir et gaspille ses énergies à se plaindre tout en dirigeant secrètement ses craintes et sa haine contre son ennemi. Encore une fois, cela lui enlève son dynamisme au point que très souvent son travail en pâtit, sa santé et son bonheur aussi, et de façon générale, toute sa croissance.

Ces deux sentiments donc, l'amour et la peur avec leur contrepartie, la haine et la non-compréhension (car nul ne craint ce qu'il comprend), sont les caractéristiques principales de l'homme. On les retrouve dans toutes les croyances religieuses, les convictions politiques et les relations amoureuses. Les cultures, les gouvernements, les villes, les villages et les groupes, tous sont ballottés et dominés par leurs attitudes vis-à-vis de ces sentiments.

Considérons ce qui est intime et important

pour presque chaque être humain: son amour individuel pour une autre personne et l'effet de ce sentiment sur les autres. « L'amour est aveugle », « En amour, tous les goûts sont dans la nature » et « L'amour conquiert tout ». Voilà des maximes de très grande valeur... Jean et Marie sont amoureux et se marient contre le vœu de leurs familles. Il peut en résulter toute une vie de souffrances et de mésentente pour chaque membre des deux familles. Toutefois, ne nous occupons pas de cas individuels, mais d'une différence universelle et plus dramatique. Prenons la différence entre hétérosexuels et homosexuels. L'hétérosexuel (homme ou femme) est né dans un monde qui paraît fonctionner selon les besoins des seuls hétérosexuels. Il est parfaitement évident que c'est là le modèle normal pour la procréation, etc. De la sorte, l'hétérosexuel est incapable d'approfondir le raisonnement d'un homosexuel. Certains ont l'impression que l'homosexuel est un dégénéré, un être libidineux qui ne sait pas maîtriser ses désirs ; d'autres pensent que c'est un malade... On a écrit des centaines de livres à ce sujet, la plupart ont comme auteurs soit des psychiatres qui pensent qu'on devrait « laver » le cerveau des homosexuels, soit des docteurs en médecine qui ont l'impression qu'on devrait modifier la tuyauterie de ces gens ou bien recourir à des moyens médicaux pour les CHANGER. Quelques livres sont l'œuvre d'homosexuels qui s'efforcent désespérément de se défendre et de donner un sens à leur vie parfois bien misérable. Malheureusement, comme la majorité des hétérosexuels non informés sont très susceptibles, il ne peut exister de Who's who dans le monde homosexuel... Mais, pour ceux qui

sont au courant, la liste des homosexuels est très longue. Comme pour tous les groupes de gens, nous pouvons subdiviser les effectifs des homosexuels et les classer en trois groupes principaux. Un groupe est formé par ceux qui sont décrits dans « Pour entretenir la flamme » : ceux-là sont devenus ce qu'ils sont par suite d'un accident dont ils furent victimes à leur naissance. Le deuxième groupe est constitué par ceux qui, après leur naissance, ont connu de graves difficultés émotionnelles et qui se sont réfugiés dans l'homosexualité pour résoudre leurs problèmes ou bien pour en diminuer l'acuité. Voilà les deux groupes au sujet desquels écrivent docteurs en médecine et psychanalystes. En fait, ces deux groupes représentent un faible pourcentage de la population homosexuelle en comparaison du troisième qui est le plus important. Il est constitué par des individus qui n'auraient pas pu apprendre tout ce qu'ils doivent connaître s'ils n'étaient pas homosexuels. En d'autres termes, ils ont choisi de venir sur cette Terre comme homosexuels. Mais venons-en à l'article de Justin Towne :

« Avant d'aller plus loin, rendons-nous compte d'abord du fait qu'il y a dans le monde des millions d'homosexuels... Hommes et femmes... Des personnalités des plus brillantes ont été homosexuelles... Les gens ordinaires sont loin de se douter que nombre de leurs amis, de héros, de chefs ont une façon de penser différente de la leur. Dans certaines villes de l'Ouest, le pourcentage atteint jusqu'à 10 %. Certaines études donnent même des chiffres plus élevés. Dans les régions rurales, le pourcentage semble plus

modeste, parce que en général le jeune homosexuel, garçon ou fille, doit rencontrer des personnes qui possèdent la même particularité. Or, comme dans une petite collectivité, les ragots vont bon train, il est difficile et pénible pour une personne de rester dans un milieu qui lui est hostile. La plupart des gens ont l'impression qu'il est possible de détecter un homosexuel n'importe quand et n'importe où ; c'est une erreur ; cela ne se vérifie pas même entre homosexuels. Parmi les gens mariés, hommes et femmes, dont le ménage est très heureux et qui ont de très beaux enfants, il y a des milliers d'homosexuels, soit qu'ils « agissent » ou n'agissent pas comme tels, suivant la formule qu'affectionnent les psychiatres. Il est faux également qu'un homosexuel ne puisse pas faire l'amour avec une personne de l'autre sexe. (Il y a toujours quelques exceptions à n'importe quelle règle.) Mais les homosexuels n'ont généralement pas de relations sexuelles avec des personnes de l'autre sexe, parce qu'ils n'en éprouvent pas l'envie : cela ne les intéresse pas, ils se sentent plutôt frères ou sœurs, ou amis des représentants du sexe opposé. On rencontre peu d'homosexuels qui n'ont pas eu de relations sexuelles avec des personnes de l'autre sexe. Pourquoi ? Parce qu'à mesure qu'ils grandissent, ils sont terriblement torturés à la pensée qu'ils ont choisi d'être ce qu'ils sont... Aussi, ressentent-ils la nécessité de se prouver au moins une fois qu'ils pourraient s'ils le désiraient... et, aussi, de se prouver qu'ils ont raison... en cela ; physiquement ce peut être agréable, mais sans cette impression de « rectitude » émotionnelle, c'est une mauvaise action et une perte de temps ; de même que c'est une perte de temps de jouer au

football si l'on n'aime pas le football. Beaucoup d'homosexuels sont des personnes très délicates, ils ont HABITUELLEMENT UN SENTIMENT TRÈS VIF de la moralité et ils ne courront pas le guilledou (sauf durant leur jeunesse — mais cela s'applique aux hétérosexuels également)... Ils sont à jamais à la recherche d'un amour durable. Quand ils l'ont trouvé, leur existence ne diffère pas de celle des hétérosexuels.

« Pourquoi quelqu'un choisirait-il de naître homosexuel ? Parce que si l'on est différent de n'importe quel autre groupe, on peut apprendre des choses qu'on ne connaîtrait pas autrement. Si quelqu'un choisit de naître de race noire dans une collectivité où tout le monde est de race blanche, ou de naître blanc dans une communauté noire, il peut apprendre ce qu'on ressent lorsqu'on vit dans un groupe minoritaire, il peut ressentir ce qu'il lui serait impossible de percevoir s'il n'était qu'un individu perdu dans la masse de cette communauté. Ainsi en est-il des homosexuels, sauf que ceux-ci ont toute une série différente de problèmes à résoudre... Dans certaines régions, l'homosexuel peut être emprisonné simplement parce qu'il est lui-même, ou il peut lui arriver de perdre sa situation, d'être expulsé de la localité où il réside et d'être en butte à toute une série d'incidents très désagréables provoqués par un milieu hétérosexuel de gens incultes. Ces derniers ont l'impression d'agir dans leur bon droit, car, à leur avis, l'homosexuel enfreint les lois humaines et divines... Mais, qu'on me permette de déclarer catégoriquement ici que : 1) si c'est la volonté de Dieu que l'homosexuel soit tel qu'il est, comment son état pourrait-il être contraire à Sa volonté ? 2) contrairement à ce que

pensent la plupart des gens, PERSONNE ne peut DEVENIR homosexuel s'il ne l'est pas naturellement ; pas plus qu'on ne peut devenir hétérosexuel si l'on ne l'est pas de nature. Sans doute n'importe quel homme ou quelle femme peut vivre des expériences homosexuelles à l'occasion, pendant un court laps de temps, témoins le bras-seur d'affaires ou les prostituées, motivés par l'argent ; mais ces gens ne sont pas ceux dont nous parlons. Des parents ne doivent jamais craindre que leur enfant devienne homosexuel. J'ai longtemps vécu, ma vie est celle d'un homosexuel et j'ai passé une grande partie de cette vie à étudier avec des jeunes ce problème. Mais nous y reviendrons plus tard... Si l'élément « magique » qui attire un humain vers l'autre sexe n'est pas présent d'avance, il n'est au pouvoir de personne de le faire apparaître. Si c'était possible, il n'y aurait presque pas d'homosexuels, parce que l'enfer qu'ils doivent traverser lorsqu'ils grandissent est affreux : ils offriraient n'importe quoi pour trouver cet élément magique. Toutefois, le fait d'être homosexuel présente un côté plus heureux. L'homosexuel a la faculté d'apprendre, d'approfondir et d'accomplir des choses qu'il n'aurait pas la possibilité d'apprendre autrement.

« Pour l'homosexuel moyen qui s'accepte une bonne fois sous son vrai jour, le don le plus précieux qu'il reçoit, c'est celui de la Compréhension. Les épreuves qu'il a subies et les expériences qu'il a vécues le rendent très sensible aux sentiments d'autrui ; il a généralement un grand sens moral grâce à la longue méditation et à la discipline sévère qu'il a dû s'imposer pour s'accepter lui-même. Il est capable de faire beaucoup de bien, parce qu'il a appris la nécessité d'être

discret, d'être sincère, d'avoir l'esprit alerte, il parvient à « psychanalyser » rapidement et correctement les gens et à évaluer immédiatement une situation. C'est ainsi que de grands chefs, des guerriers, des hommes d'affaires, des médecins et des représentants de toutes les professions sur cette Terre ont tiré grand profit de leurs dons d'homosexuels. Ces derniers sont généralement doués d'un sens artistique et esthétique; ils deviennent écrivains, musiciens, artistes. Ils sont habituellement sympathiques, animés d'un vif amour du peuple pris dans son ensemble; ils ont donc le don de reconforter les autres.

« En conséquence, étant donné qu'ils possèdent tous ces atouts et qu'en plus, on ne peut pas les reconnaître (à moins qu'ils ne le souhaitent) ils peuvent parcourir le monde entier comme n'importe qui, et faire beaucoup, beaucoup de bien; sans aucune entrave, contrairement à ce qui arriverait peut-être à un homme affligé d'un défaut physique ou d'une déficience mentale qui pourrait pousser les gens à l'éviter. Dès lors, si l'homosexuel le veut, il peut contribuer grandement à son propre développement.

« Notons-le aussi, la proportion de crimes commis par des homosexuels est très faible. Ils sont tolérants et peu portés à la violence physique: il est extrêmement rare d'entendre parler de viol dans les milieux d'homosexuels... de séduction peut-être; toutefois, même en ce domaine, les délits sont peu nombreux en comparaison de ceux qu'on enregistre dans le monde hétérosexuel. L'homosexuel éprouve un vif besoin d'aimer et d'être aimé; or, ce sentiment n'existe pas dans le viol ou la séduction non consentie. En somme, l'homosexuel n'est nullement l'infâme

individu que tant d'hétérosexuels ignorants se représentent : ils sont souvent incapables de comprendre comment quelqu'un peut aimer une personne du même sexe. Mais considérons la chose sous cet angle : dans certaines incarnations, il est nécessaire d'être né femme pour apprendre certaines choses ; la fois suivante, on peut naître garçon. Donc, c'est la personne qui importe, non son corps physique. Il est entendu que dans ce monde les sens physiques attirent les sexes opposés pour éviter que le chiffre de la population ne subisse une crise aiguë. Cependant, nous éprouvons généralement de l'attrait pour des gens dont la personnalité complète la nôtre ; nous sentons qu'ils vont nous aider dans le chemin de la vie et que nous pouvons les aider à notre tour... Voilà précisément ce que ressent l'homosexuel.

« Si je vous parle un peu de moi-même, peut-être vous sera-t-il possible d'apprécier plus facilement cette opinion.

« Je suis né dans une petite ville de Californie. J'avais des parents modèles. Nous étions très pauvres, c'est vrai, mais une mère admirable, résolument chrétienne, n'a jamais permis que nous nous sentions « pauvres ». Nous étions donc riches et très heureux ; après tout, qui d'autre que nous pouvait, quand il pleuvait, naviguer sur un canot à voile sur le plancher de la salle de séjour pendant que notre mère nous lisait de passionnantes histoires de mer ? Qui d'autre que nous avait des parents capables de sortir un soir armés de fusils et de rentrer une heure plus tard en rapportant un lapin fraîchement tué que nous dégustions au lieu de manger de la viande achetée au magasin ? Nous avons de la chance et nous étions trois enfants heureux. Élevée dans une

école de missionnaires (mixte), ma mère n'avait pas de plus cher désir que de voir l'un de nous entrer dans un ordre religieux. Vers l'époque de mes cinq ans, je me rendis compte que mon frère et moi avions des idées différentes sur les filles. Durant les années suivantes, je découvris que rien ne m'attirait et ne me plaisait davantage que la compagnie de garçons ou d'hommes. Je m'émerveillais de la beauté physique du mâle. Je regardais les garçons et cela signifiait vouloir être l'un d'eux (je veux dire me joindre à eux et participer à leurs activités). Cependant, j'avais toujours le sentiment que mes raisons de les aimer différaient des raisons qui les poussaient à se lier avec moi. Pour eux, j'étais simplement un gamin ; pour moi, ils étaient quelque chose de très important, mais je ne savais pas avec certitude pourquoi... Je comprenais que les filles s'intéressent à eux, mais je déplorais qu'elles ne puissent être aussi du sexe masculin. Jamais, je n'ai désiré être une fille. Naturellement, étant jeunes, nous avons eu des expériences en jouant. Je me rendais compte que j'étais différent à cause de ce que je « ressentais ». J'étais toujours choqué en apprenant que, pour les autres garçons, ces expériences ne signifiaient rien... Déjà, pour moi, aimer, c'était aussi sacré que la religion. Les chères bonnes Sœurs et l'Église enseignaient que tout cela était très mal et j'offrais messes, prières, confiseries, travaux et toutes sortes de choses en suppliant qu'on me fasse devenir semblable aux autres. Non parce que je le désirais, mais parce qu'on m'assurait que j'étais dans l'erreur... Ce n'était pas aussi explicitement exprimé, remarquez. Je n'osais pas vraiment dire ce que je ressentais, mais j'ai toujours été à l'écoute des autres. Je comprenais donc et je savais...

A treize ans, je fus admis dans un monastère ; j'espérais faire plaisir à ma mère en devenant moine. Cependant, je savais que je me trompais de voie et je quittai les ordres au bout d'un an et demi. Ma famille me fit savoir qu'elle n'était pas en état de m'entretenir. C'était l'époque de la Dépression. Cela signifiait que je ne ferais pas d'études sauf si je le désirais, et que je devais travailler. Naturellement, étant un garçon bien portant, je n'avais pas envie d'aller à l'école. (Je n'y avais jamais été très brillant, d'ailleurs.) Me voilà parti donc dans la grande ville pour y faire fortune. Pendant quelque temps, j'allais être marin et bourlinguer sur les sept mers. Je m'embarquai clandestinement sur un pétrolier, mais le bon sens (ou la peur) me fit descendre à terre avant que le bateau n'appareillât. Puis, pendant un certain temps, il fut question que je parte pour l'Arizona en vue de combattre Indiens et hors-la-loi. J'aimais les chevaux, j'aurais donc réussi dans la police montée. Néanmoins la pensée de me livrer à la chasse à l'homme me détourna de cette carrière. Étant entreprenant, j'étais constamment en mouvement, cherchant un ami intime et désirant faire de nouvelles découvertes. J'avais seize ans et j'avais appris trois choses importantes. La première, c'est que tout le monde — homme, femme, enfant — ressentait de la sympathie à mon égard. On avait confiance en moi ; j'étais un poste d'écoute et un réconfort pour la plupart des gens que je rencontrais. J'entrai en contact avec des représentants de presque toutes les classes sociales ; j'avais (et j'ai encore) pour amis des gens riches, pauvres, escrocs ou prêtres.

« En second lieu, je me rendis compte que j'étais homosexuel. Je tentai de me plier à une vie

d'hétérosexuel, mais cela me semblait toujours impur ; tandis que dans mon propre état, il y avait quelque chose d'aussi moral et d'aussi bon qu'on pouvait l'exiger.

« En troisième lieu, j'appris combien j'avais de la chance d'être fort, audacieux et sûr de moi. Du coup, on recourait à mes conseils, on avait besoin de mon aide. Cela me posait un sérieux problème car je me trouvais confronté à des obligations auxquelles je n'étais pas préparé. J'appris que, comme chacun de nous, je pouvais froisser gravement les autres si je n'y prenais pas garde. J'appris aussi que beaucoup de garçons homosexuels, du même âge que moi, luttaienent violemment contre leur penchant, certains allant jusqu'au crime pour se prouver qu'ils étaient des hommes, d'autres se résignant et agissant comme des filles, d'autres enfin sombrant dans la dépression. Je savais que je pouvais les aider. Il suffisait de me lier d'amitié avec eux, de les amener à m'accepter et à solliciter mon aide. Ressentant quelque affinité pour les bas-fonds, je passais une bonne partie de mon temps dans les maisons de jeu et les tripots. Mais j'avais également besoin d'une atmosphère plus calme et je fréquentais les beaux quartiers résidentiels de la ville. Pour gagner ma vie, je m'orientais vers la photographie et les arts, saisissant au vol toute occupation nouvelle qui se présentait et piquait ma curiosité. Quand survint la guerre, je rejoignis la Marine ; démobilisé, je travaillai dans des camps de jeunesse et des écoles de rééducation ; mais cela ne suscitait pas le même intérêt que lorsque, par hasard, je rencontrais quelqu'un qui avait réellement besoin de moi... Laissez-moi vous dire aussi que j'ai fréquenté beaucoup plus d'hétérosexuels

que d'homosexuels : je ne leur ai jamais laissé deviner mes sentiments, non que j'en fusse honteux, mais parce que beaucoup d'amis auraient perdu confiance en moi car ils n'auraient pas compris.

« Au début des années cinquante, j'avais trente ans et depuis longtemps je pensais qu'il était temps pour moi de m'occuper de mes propres affaires... c'est-à-dire faire des études. N'ayant pas reçu d'éducation secondaire, je décidai d'aller en Europe où je pourrais apprendre ce que je désirais sans passer d'abord par l'enseignement secondaire, puis par les autres cours que nos collèges nous obligent à suivre et qui n'ont rien à voir avec la profession qu'on a l'intention d'exercer. J'économisai deux cents dollars et partis pour l'Europe où je passai presque dix années. J'y rencontrai nombre d'amis qui avaient besoin de mon amitié, bien que je ne sois pas bon linguiste. A mon retour, au début des années soixante, je m'installai sur les hauteurs d'Ashbury, district qui jouit d'une triste notoriété. Je pense que c'est là que j'ai appris le plus de choses et le plus rapidement... Ce quartier où les jeunes venaient pour trouver la vérité s'était peu à peu transformé en un lieu de refuge où l'on cherchait à oublier les difficultés de la vie... Vu mon âge et mon expérience, j'eus l'occasion de leur venir en aide. J'avais un grand appartement et j'hébergeais ceux qui n'avaient pas de domicile. Ainsi, je rencontrai toutes sortes de gens au cours de ces trois années. J'ai maintenant cinquante ans et je travaille dans un monde entièrement différent, mais je pense qu'en fin de compte les résultats sont à peu près les mêmes. »

JUSTIN.

L'écrivain était assis dans son bureau et son visage s'épanouit en un sourire de grande satisfaction. En fait, ce n'était pas un « bureau » mais un lit en métal qui, dépourvu de ressorts, était extrêmement inconfortable. C'était un de ces machins qui s'élèvent et s'abaissent sur la simple pression d'un bouton, mais dont le mécanisme était toujours interrompu par une coupure d'électricité au moment où le lit atteignait son degré le plus élevé. Enfin, c'était le seul bureau que possédât l'auteur. Il était donc assis à son bureau et souriait franchement de plaisir.

M. Harold Wilson, l'ancien Premier ministre d'Angleterre, avait, selon la radio canadienne, « dit son fait » à la presse : si la presse avait vent d'une histoire, elle la déformait et si elle n'arrivait pas à la connaître, elle l'inventait.

EXACTEMENT!

Ce sont là des choses que le présent auteur a dites pendant des années — une voix isolée criant dans le désert. La presse est **POURRIE!** Voilà l'avis de l'auteur qui s'est toujours demandé où l'on avait pris l'idée que les journalistes étaient des gens à part. Jadis, les commères de village

répandaient les plus vils ragots. Aujourd'hui, si on a un faible pour les immondices, on s'engage dans la presse comme reporter. L'auteur a fait une expérience amère de la presse. Il croit fermement que ce gang est aujourd'hui la force la plus mauvaise qui existe sur Terre : elle est responsable de guerres et de grèves. Toutefois, les éditeurs n'aiment guère qu'on dénonce le rôle ignoble de la presse. Ainsi il n'y a pas d'opposition possible et le mal est florissant car personne ne lui fait obstacle.

L'auteur était donc assis dans son bureau — le lit mentionné ci-dessus — et contemplait le milieu où il se trouvait. Une table de nuit d'hôpital en piètre état, achetée d'occasion après avoir connu une centaine de propriétaires, une vieille machine à écrire japonaise toute bosselée et un vieil auteur encore plus bosselé, ce dernier se déginglantant aux jointures.

Des lettres, environ soixante-dix, encombraient le lit. Taddy, la grosse Siamoise se vautrait au milieu d'elles, se roulant de temps en temps sur le dos, lançant ses pattes en l'air. « Crevettes, crevettes, marmonnait-elle, pourquoi n'avons-nous pas de crevettes ? Voilà ce que je voudrais savoir ! » Sa sœur, la belle Cléopâtre, était assise près de l'écrivain, les pattes croisées, sur sa face un sourire énigmatique. « Patron, dit-elle soudain en se levant et en donnant une chiquenaude pour faire disparaître de sa queue un imaginaire grain de poussière, patron, pourquoi ne pas t'installer dans ton fauteuil roulant : sortons et allons voir les bateaux. On s'ennuie ici ! »

Au-dehors, juste devant la fenêtre, le paquebot de ligne polonais, le « Stefan Batory » se préparait à prendre la mer. On venait de hisser le Blue

Peter, pavillon de partance, bleu avec un carré blanc au centre, et la foule se rassemblait comme c'est toujours le cas quand un paquebot est sur le point d'appareiller.

L'écrivain fut tenté. Ah ! pourquoi pas ? pensa-t-il ; puis, la Vertu l'emporta de nouveau — en outre, l'auteur venait de ressentir juste à cet instant un élancement douloureux de plus. Aussi remarqua-t-il : « Non, Cléo, nous avons à travailler, il nous faut coucher quelques mots sur le papier pour payer ces crevettes à propos desquelles Taddy ne cesse de gémir. » Mlle Cléo bâilla, sauta légèrement sur le plancher et s'en alla en flânant. Une dernière fois, Mlle Taddy se roula, lança une ruade, puis suivit Cléo.

L'écrivain poussa un soupir qui manqua de faire s'envoler toutes les lettres qui jonchaient son lit. Il en saisit une poignée. Une lettre s'ouvrit d'elle-même : « Comment, tonnait l'auteur, osez-vous dire que vous ne répondrez pas aux lettres qui ne contiennent pas de timbre-poste pour la réponse ? Ne savez-vous pas que les gens vous font honneur en dépensant leur argent et en sacrifiant leur temps pour vous écrire ? C'est pour vous un DEVOIR de répondre à toutes les lettres et de donner tous les renseignements qu'on vous demande ! »

Ta, ta, ta ! pensa l'auteur. Il y a une vieille toupie qui va avoir une surprise. La machine à écrire était une vieille chose très lourde, faisant craquer les genoux quand ils l'avaient supportée trop longtemps ; mais l'auteur n'avait nullement une taille de sylphide. Il s'était bien aminci en partant d'un modeste cent trente kilos ; mais quatre-vingt-quinze kilos était la limite la plus basse du poids auquel il se tenait même en observant un

régime alimentaire d'un millier de calories par jour. Le problème était cette fenêtre en saillie, trop « en saillie » à moins que les bras de l'écrivain ne fussent trop courts. Un secrétaire ? Non, monsieur, non, madame. Pas de secrétaire ; seuls les auteurs de balivernes pornographiques ont les moyens de se payer un secrétaire.

C'est ainsi que notre auteur, l'air renfrogné, attira sur ses genoux le pitoyable engin qui lui tenait lieu de machine à écrire. « Chère mademoiselle Buggsbottom, firent résonner les touches du clavier, j'ai reçu votre aimable lettre, mais je ne l'ai pas BIEN reçue. Puis-je profiter de l'occasion pour dénoncer votre méprise ou vous éclairer comme disent les Américains ? Mon courrier augmente, mademoiselle Buggsbottom, et les frais du courrier aussi. Or, le coût en temps et en matériel se calcule : PLUS de trois dollars pour l'envoi d'une lettre d'une page. Contrairement à ce que vous supposez, je ne reçois PAS un dollar par livre vendu. Je touche de sept à dix pour cent du prix le plus bas en cours dans le pays où l'ouvrage est imprimé. »

L'auteur renifla fortement, au comble de l'indignation : « De ce livre-ci, je peux être contraint d'abandonner cinquante pour cent aux premiers éditeurs — ne me demandez pas pourquoi ! Puis, il faut payer d'autres commissions, les pertes sur la conversion des monnaies, et des TAXES. Donc, mademoiselle Buggsbottom, avant d'écrire, réfléchissez ! Et un écrivain doit MANGER, sachez-le ! Il ne vit pas de l'air du temps. »

Ra'ab entra : « Le courrier est arrivé, dit-elle, soixante-trois lettres seulement, aujourd'hui. La correspondance doit être arrêtée quelque part ! » Ceci rappela à l'auteur loqueteux une autre lettre

qu'il avait mise de côté. Il la repêcha et en sortit une feuille criarde de couleur orange aux quatre coins ornés de fleurs indescriptibles. « Ah ! s'écria-t-il, la voilà ! » Il la déplia et lut : « Vous dites que vous êtes moine. Alors comment se fait-il qu'il y ait une « Madame » ? Un moine n'a pas de vie conjugale. »

De nouveau, le pauvre écrivain soupira d'exaspération. Que les gens étaient bizarres ! « N'avez-vous jamais entendu parler de communautés où un homme vit avec une femme ou plusieurs femmes ? écrivit-il avec rage. Ils ne commettent pas toujours les actes que vos pensées lascives leur attribuent. N'avez-vous jamais entendu parler d'infirmières qui travaillent dans des prisons ? N'avez-vous jamais entendu parler d'infirmières de nuit, seules dans des salles d'hôpital pour hommes ? Allons ! Allons ! Dans les meilleures communautés, hommes et femmes ne sont pas TOUJOURS occupés à coucher ensemble. Que les gens sont médisants ! »

Le même estimé correspondant (estimé, on devrait dire l'inverse) continuait en ces termes : « Et pourquoi portez-vous la barbe ? Pour cacher une drôle de bouche ? » Le grand public serait stupéfait s'il apprenait les sottises que certains d'entre eux écrivent. Voici l'extrait d'une lettre — non, la lettre tout entière — que j'ai reçue. Le texte en est absolument vrai et je le reproduis sans rien y changer. « Cher Monsieur, je dois être LIBRE, libre de vivre ma propre vie sans recevoir d'ordre des autres. Je dois être LIBRE ou bien mon âme mourra. Envoyez-moi un million de dollars par retour du courrier. (Signé...)

P.-S. Merci d'avance. »

Après avoir dactylographié ce texte d'après

l'original, l'auteur tourna et retourna la lettre dans ses mains. Certaines lettres étaient... BIZARRES. Il soupira de nouveau, probablement par suite du manque d'oxygène dans l'air vicié, pollué de la ville, et jeta la lettre à la poubelle. Pouah ! « Vous pouvez le dire », murmura la grosse Taddy qui entra sans se presser. Une autre lettre attira le regard de l'écrivain. Encore à propos des homosexuels ? Quelle folie furieuse ! Leurs adversaires voudraient gâcher leur plaisir en jouant de couteaux bien aiguisés.

Dans les parages mal famés de Soho à Londres, là où TOUT se passe, le bar clandestin (dont je parle) était presque vide. Un barman au faciès d'assassin s'appuyait contre le mur du fond de son domaine, se curant paresseusement les dents et ne pensant à rien en particulier. A l'extrémité opposée du bar, deux filles étaient assises sur de hauts tabourets et tenaient à voix basse une conversation sur de vils sujets — des sujets qui ne s'élèvent pas au-dessus de la ceinture.

Lotta Bull incarnait la femme masculine par excellence. Ses cheveux étaient taillés court presque à la manière des militaires, et son visage dur aurait parfaitement convenu à un sergent-major en proie à un accès de colère. Ses vêtements étaient les plus unisexes de l'unisexe et sa voix aussi grave que la sirène d'un bateau dans le port de Londres. Elle couvait d'un œil de propriétaire la fille assise devant elle.

Rosie Higgs était toute féminine, un petit bout de femme ayant à peine une idée dans sa fade tête blonde. Avec ses yeux bleus et les boucles d'une poupée chinoise, elle donnait une impression de modestie et d'innocence. Rosie Higgs était courbée, aussi courbée que Lotta Bull était droite.

Rosie aspirait délicatement une bouffée de sa cigarette fixée dans un très long fume-cigarette. Lotta mâchonnait le bout d'un de ces petits manilles.

Un client entra dans le bar et s'arrêta un moment, regardant à la ronde. Apercevant Rosie Higgs, il s'élança vers elle, puis changea brusquement d'idée en croisant le regard féroce que lui lançait Lotta Bull. Discrètement, il se dirigea vers le barman qui, sorti de sa torpeur, s'était redressé et astiquait des verres. « Laisse cette poupée tranquille, lui murmura le barman, ou bien elle te fera ton affaire. C'est une SAUVAGE, cette Lotta Bull. Qu'est-ce que je te sers ? »

« Les hommes ! ils ne pensent qu'à ça ! » grogna Lotta. « Celui qui m'aborde d'une façon qui ne me convient pas, je le tue. Les femmes, voilà mon bifteck. C'est plus propre. As-tu déjà eu un homme, toi, Rosie ? »

Rosie sourit, puis éclata de rire sous l'empire de ses pensées secrètes. « Partons, dit-elle. Impossible de se parler ici. » Les deux filles vidèrent leurs verres et gagnèrent la rue. « Prenons un taxi », dit-elle.

Un geste vif de la main et Lotta Bull héla un taxi londonien qui vira sur place dans la rue et vint s'arrêter à leur hauteur. Le chauffeur observa les deux femmes qui montaient dans la voiture, abaissa le drapeau du taximètre et opina du chef d'un air entendu lorsque Lotta lui donna son adresse dans une rue obscure de Paddington, derrière l'hôpital. La circulation était fluide — pour Londres — à ce moment de la soirée. Les employés de bureau étaient rentrés chez eux, les magasins fermés et ce n'était pas encore l'heure du cinéma ou du théâtre. Le taxi allait vite,

dépassant les lourds autobus rouges et les véhicules familiers de la Green Line qui se hâtaient eux aussi d'effectuer leur parcours de la ville à la campagne et de la campagne à la ville.

Le taxi tourna à un coin de rue et s'arrêta. Lotta Bull regarda le taximètre et fouilla dans son porte-monnaie. « Merci bien, monsieur, dit le chauffeur, bon voyage. » Il embraya et descendit la rue en quête d'un client éventuel.

Lotta Bull traversa le trottoir d'un pas énergique. Rosie Higgs la suivit, sur ses talons hauts qui accentuaient les rondeurs de son anatomie. Dans la rue, des hommes de tout âge tournèrent la tête, l'œil rond, et émirent un sifflement appréciateur, ce qui leur valut un regard courroucé de la part de Lotta.

La clef grinça dans la serrure et la porte s'ouvrit avec un bruit presque imperceptible. Lotta tâtonna à la recherche de l'interrupteur et le hall d'entrée fut inondé de lumière. Les deux femmes entrèrent. « Ah ! souffla Rosie Higgs en s'affaissant avec reconnaissance sur une chaise basse et en s'enlevant ses chaussures. J'ai mal aux pieds ! » Lotta courut à la cuisine et enfonça la prise de la bouilloire électrique. « Une tasse de thé, voilà ce dont j'ai envie, dit-elle. Je meurs de soif. »

Le thé était chaud, les gâteaux agréables. Les deux femmes s'assirent sur un siège d'amour, une antiquité du Libertus, devant une table basse. « Tu allais me raconter l'histoire de ton premier homme, Rosie », dit Lotta en tendant un pied pour repousser la table. Elle s'allongea sur le canapé et attira Rosie contre elle.

Rosie rit. « Ce n'est pas facile, dit-elle. Je ne savais pas ce qui différenciait un garçon d'une

filles. Je ne savais même pas qu'il y AVAIT une différence. Maman était très stricte. J'allais à l'école du dimanche, en ce temps-là — j'avais, je crois, dans les seize ans. Le professeur était un jeune homme âgé de vingt ans, peut-être. Il paraissait sympathique et j'étais charmée. Il avait également une belle petite voiture Vauxhall, et je pensais qu'il avait de quoi.» La fille se tut pour allumer une cigarette et souffla en l'air un nuage de fumée.

« Plusieurs fois après l'école du dimanche, il voulut me ramener chez moi, mais je refusai toujours, car maman était sévère. Aussi suggéra-t-il de me reconduire et de me déposer au bout de notre rue. Je dis oui et montai dans sa voiture verte. C'était vraiment une belle voiture... Il me reconduisit plusieurs fois chez moi et, un jour, il s'arrêta dans le parc. Nous vivions alors à Wandsworth. Il semblait tourmenté. Je ne comprenais pas un traître mot de ce qu'il disait. Il respirait avec difficulté et comme ses mains s'agitaient, je pensai qu'il voulait que nous luttions. Pauvre sotte que j'étais ! Soudain un policier à cheval tourna le coin de la rue : mon compagnon n'eut que le temps de se ruer sur l'embrayage et nous filâmes comme des lapins pris de panique. »

Rosie tripota un instant sa cigarette et l'écrasa dans le cendrier. Un long silence régna entre les deux amies : « Et alors ? dit Lotta Bull. Que s'est-il passé ? »

Rosie poussa un profond soupir. « Maman était tellement prude ! Il n'y avait jamais d'homme chez nous. Papa était mort dans un accident peu après ma naissance. Je n'avais pas de parents de sexe masculin, pas d'animaux familiers — rien. Je n'avais pas saisi la blague des « oiseaux et

des abeilles ». Je sortais avec des camarades d'école, mais jamais avec des garçons. Non. On parlait d'eux, parfois, mais les remarques qu'on faisait dépassaient ma compréhension. Je savais qu'il y avait des chrétiens, qu'il y avait des juifs et je pensais que la différence entre garçons et filles était à peu près du même genre : on allait à une église différente ou à une école différente. »

La jeune fille s'arrêta pour allumer une nouvelle cigarette, toussant quelque peu quand elle respirait à contretemps. Lotta Bull s'assit pour se verser une nouvelle tasse de thé et pour avaler d'une puissante gorgée le liquide tiède. Elle s'étendit de nouveau et entoura Rosie de ses bras. « Oui ? » demanda-t-elle en faisant courir ses mains de haut en bas comme si elle jouait de la harpe.

« Mais comment peux-tu t'attendre à ce que je parle dans ces conditions ? » protesta Rosie.

Lotta entoura de nouveau des bras la taille de Rosie et dit : « Eh bien, je t'écoute. »

« Bon, reprit Rosie, je ne le revis plus du tout avant l'école du dimanche suivant. Il semblait avoir un peu peur de moi et il me chuchota : « L'as-tu dit à ta mère ? » Je répondis que non. Naturellement, je ne lui disais pas tout. Le professeur parut soulagé et il continua alors à nous enseigner la Bonne Parole. Puis, il dit qu'un homme de la Compagnie de l'Espérance désirait nous parler pour nous demander de faire le vœu d'être de bons petits abstinents. Cela ne signifiait rien pour moi vu que je n'avais jamais goûté au plaisir. »

On entendit dehors un formidable fracas : deux autos étaient entrées en collision dans un grand bruit de ferraille. Lotta Bull bondit sur ses pieds

pour courir à la fenêtre et la pauvre Rosie roula sur le plancher. Dans la rue des piétons s'attroupaient, bouche bée, autour de deux chauffeurs qui échangeaient à grands cris d'indécentes imprécations puis la police arriva. « Zut ! les flics, commenta Lotta d'un ton lugubre. Je n'ai jamais pu supporter les flics, ils gâtent toujours tout. Viens, Rosie, continue ton histoire. » Elles reprirent leur place sur le siège d'amour si bien nommé.

« Après l'école du dimanche, comme je rentrais chez moi à pied, il a roulé à ma hauteur et ouvert la portière de sa voiture. J'y suis montée et nous sommes allés à Putney. Nous sommes restés dans la voiture au bord d'une rivière. Naturellement nous n'étions pas seuls et nous n'avons fait que bavarder. Il m'a dit une foule de choses que je ne comprenais pas... entre autres, que j'étais sotté de croire toujours ce que ma mère disait. « Viens avec moi, samedi prochain, à Maidenhead, a-t-il ajouté, dis à ta mère que tu sors avec une amie. Je connais un bel endroit où nous aurons du PLAISIR. » Je lui ai répondu que j'y réfléchirais ; puis, il m'a raccompagnée chez moi. Nous devons nous retrouver le vendredi après la classe.

Pendant toute cette semaine-là, ma mère a été parfaitement rosse avec moi. « Qu'est-ce que tu as, Rosie ? » ne cessait-elle de me répéter. A l'école, tout marchait mal. Mon amie, Molly Coddle, s'est subitement mise à me haïr — tu sais, une de ces lubies de fille — et l'existence était terriblement triste pour moi. J'étais l'une des préfètes et la Directrice m'a grondée parce que je ne lui signalais pas diverses choses que je n'avais pas vues. Quand je lui ai dit que je n'y

avais pas fait attention, elle a répliqué que je n'étais pas apte à être chef de classe. Bref, ce fut une semaine INFECTE! »

La pauvre Rosie s'arrêta haletante d'indignation sous l'effet des souvenirs qui affluaient. « La Directrice m'a demandé si j'avais des ennuis. J'ai répondu que non, qu'elle seule me causait des ennuis. Sur ce, elle a rougi et déclaré qu'elle informerait ma mère de mes impertinences. « Ô Seigneur! ai-je pensé. J'aurai TOUT supporté! Bref, la semaine se traînait, lamentable. »

Lotta Bull fit un signe de tête pour marquer sa sympathie. « Prenons un verre, Rosie, proposat-elle en se levant pour se diriger vers le bar qui occupait un coin de la chambre. Que veux-tu? Whisky? Gin et tonique? Vodka? »

« Non, je suis vulgaire aujourd'hui, donne-moi une Watney's, répondit Rosie, je n'ai d'espoir qu'en la bière maintenant. Donne-moi une bière. »

Elles se rassirent sur le siège d'amour, Lotta avec un whisky-glaçons et Rosie avec un verre de Watney's. « Mince alors, ton histoire m'intéresse, s'écria Lotta. Tu veux bien me raconter la suite? »

« Le vendredi matin avant mon départ pour l'école, reprit Rosie, maman reçut une lettre de la Directrice — quelle vieille peau! — et, en la lisant, maman vira au pourpre. « Rosie, hurlat-elle. Rosie, attends jusqu'à ton retour de l'école. Je t'enlèverai la peau des fesses, toi... toi... ! » Elle suffoquait et bafouillait, incapable de trouver les mots qu'il fallait. Je me suis enfuie. A l'école, ce jour-là, je me suis tourmentée du début à la fin des cours. Tout le monde était livide en me regardant. » La jeune fille s'arrêta pour boire un verre et rassembler ses idées.

« Il m'attendait juste à la sortie de l'école. Comme je fus heureuse de le voir ! Je courus à sa voiture et j'y pris place. Il démarra rapidement et nous nous sommes garés plus loin — tu sais, le long du petit square — et là, je lui ai raconté tous mes ennuis. Je lui ai avoué que j'avais peur de rentrer chez moi. « Tu sais quoi ? répondit-il finalement. Écris un mot pour ta mère, je vais demander à un garçon de le lui remettre. Dis que tu vas passer la nuit chez ton amie Molly Coddle. » J'ai arraché une page de mon cahier d'exercices et j'ai griffonné quelques lignes. » A ce moment, Lotta fit un signe de tête d'assentiment et de curiosité.

« Dès qu'il eut chargé un garçon d'aller à bicyclette porter le billet à ma mère, nous nous sommes élancés sur la route qui mène à Maidenhead. Aux approches de cette ville, il y avait un joli petit endroit, tu sais, un motel. Un restaurant aussi. Il a réservé une chambre et nous sommes allés manger. Il était temps d'ailleurs, car j'étais affamée. Maman était si en colère contre moi que j'avais dû renoncer à mon petit déjeuner. Je veux dire qu'on ne peut pas manger quand quelqu'un te crie après. Et puis, tu sais comment c'est, la cantine. Vaut mieux oublier ! » Rosie secoua la tête et plissa le nez au seul souvenir de ces repas.

« Oui, murmura Lotta Bull avec aigreur, mais tu aurais dû voir ce qu'ils nous donnaient à la maison de correction ! Enfin, continue ! »

« Donc, j'étais affamée, reprit Rosie Hipps. J'ai mangé ce jour-là tout ce que j'ai pu avaler, mais lui, il continuait à bavarder, sans que je l'écoute, car j'étais trop occupée à me rassasier. Il me semblait qu'il cherchait à me cajoler. Oh ! qu'est-ce à dire ? ai-je pensé, la même chose simplement

que Molly Coddle et moi faisons ensemble. Quelle importance si c'est un garçon ? Un chrétien ne peut-il pas faire ses dévotions avec un juif ? Ah ! quelle sottise ignorante j'étais ! »

Elle eut un rire triste au souvenir de ce qui s'était passé ; elle but une gorgée de bière avant de reprendre son récit. « Bien, après ce mini-festin, je regardai à la ronde pour trouver des toilettes ; mais il n'y en avait pas en vue. Nous avons donc traversé le parking et sommes allés dans la chambre qu'il avait réservée. Je suis restée longtemps à la salle de bains et quand je suis retournée dans la chambre à coucher... » Elle s'arrêta en éclatant d'un rire bref et violent. Lotta Bull la regarda. Rosie sirota sa bière, puis reprit :

« Il était là. Mon Dieu, je n'avais jamais éprouvé un tel choc. Il était là, nu comme à sa naissance, tout poilu et rien n'était caché. Il a une tumeur cancéreuse, j'ai pensé, puis il s'est avancé vers moi et je me suis évanouie. J'ai dû donner de la tête contre l'arête d'une chaise ou d'un meuble car j'étais réellement assommée. » Lotta Bull haletait d'émotion et ses yeux commençaient à briller d'une lueur sauvage.

Rosie Hipps continua : « Après ce qui m'a paru un siècle, je repris conscience des choses. Il me semblait qu'un poids très lourd m'écrasait. Ô mon Dieu, ai-je pensé à demi endormie, un éléphant est couché sur moi. J'ouvris les yeux et je poussai un cri de terreur. Il était étendu sur moi et j'étais nue ! Il me faisait mal. Alors, il s'est jeté à genoux et s'est mis à prier à haute voix. J'ai entendu un bruit de pas précipités ; une clef fut violemment engagée dans la serrure de la porte et deux hommes ont fait irruption dans la chambre. J'étais rouge de honte. »

Lotta Bull se renversa sur son siège, les yeux mi-clos, probablement en train de se représenter la scène. Rosie continua : « Un des hommes m'a regardée de haut en bas, et m'a dit : « Je vous ai entendue pousser des cris perçants, mademoiselle. Est-ce qu'il vous violait ? » Sans un mot de plus, ils se sont jetés sur le professeur et l'ont bourré de coups de pied. Quant à lui, il continuait de prier. « Vous feriez mieux de vous rhabiller, mademoiselle, a dit l'un des hommes, nous allons appeler la police. » « Ô mon Dieu, ai-je pensé, que va-t-il se passer maintenant ? Je me suis précipitée sur mes vêtements et j'ai été effrayée de voir que j'avais les jambes tout ensanglantées, mais il fallait que je m'habille. »

« Alors ? Ont-ils fait venir la police ? » demanda Lotta Bull.

« Bien sûr, ils n'ont pas hésité, répondit Rosie. C'était mieux qu'à la télé ! Un car de police est arrivé à toute allure, et immédiatement à sa suite un type de la presse. Il m'a lorgnée, s'est purléché les babines et a sorti son carnet de notes. Un des policiers l'a arrêté : « Laisse-la, a-t-il dit, elle est peut-être mineure. » Le type de la presse a tourné les yeux vers le professeur de l'école du dimanche, qui restait là, debout, l'air penaud. Les types du motel n'avaient pas voulu qu'il se rhabille avant l'arrivée de la police. Je comprenais maintenant la différence entre un homme et une femme ! »

Dehors, un vendeur de journaux criait : « Spéciââl ! Le crime du siècle. Spéciââl ! » « Voilà ce qu'ils font, remarqua Lotta Bull, la Presse se saisit d'un quelconque petit incident et elle en fait une grande affaire. Mais qu'est-il arrivé après ? »

« Les agents de police m'ont posé un tas de

questions, dit Rosie Hipps. Sapristi ! Quel brouhaha ! Ils m'ont demandé si j'étais entrée volontairement dans la chambre avec lui. J'ai dit oui, mais qu'à ce moment-là je ne savais pas encore ce qu'il désirait. J'ai dit que je ne savais pas la différence qui existait entre un homme et une femme. Là-dessus, ils ont éclaté de rire et le journaliste s'est mis à griffonner furieusement. « Maintenant je sais », ai-je ajouté et le journaliste a de nouveau griffonné. Soudain, le professeur de l'école du dimanche s'est libéré, est tombé à genoux et s'est mis à débiter des prières. Alors, bonté divine, il s'est remis sur pied et m'a accusée, MOI, de l'avoir entraîné ! Je ne me suis jamais sentie aussi humiliée de ma vie ! »

« Est-ce qu'on t'a conduite au poste de police ? » demanda Lotta.

« Oui. On m'a fait monter dans la voiture à côté du chauffeur ; l'autre agent de police et le professeur se sont installés à l'arrière et nous avons gagné le commissariat de Maidenhead. Les journalistes ont suivi. Il y en avait sept. Au poste, on m'a poussée dans une pièce ; un médecin et un officier de police féminin m'ont demandé de me déshabiller — sapristi ai-je jamais été aussi gênée ? — et ils m'ont examinée. Le docteur a relevé des traces de coups, des contusions et tout le reste, tandis que la femme officier prenait des notes. Alors, le docteur m'a enfoncé une sorte de tube en me disant qu'il prélevait un échantillon pour voir si j'avais été violée. Dieu ! Que pensait-il donc qui me fût arrivé d'autre ? »

Rosie s'arrêta et prit le verre que Lotta venait de remplir. Après avoir bu une longue gorgée comme pour effacer les mauvais souvenirs, elle continua : « Après ce qui m'a semblé être des

heures et des heures, on m'a reconduite à la maison. Ma mère bégayait de rage, et agitait un journal. Les gros titres disaient : « Une écolière séduit un éminent professeur de l'école du dimanche. » Ma mère était LIVIDE, ce qui s'appelle LIVIDE. Elle a dit au policier de m'emmener n'importe où, mais qu'elle en avait fini avec moi — et la porte claqua avec fracas. Les deux flics se sont regardés. La femme policier m'a ramenée à la voiture tandis que l'homme frappait de nouveau à la porte. »

Rosie s'arrêta pour allumer une cigarette. « A la fin, le policier reparut et dit que maman ne voulait plus me revoir. Il me regarda avec un peu de sympathie et me dit qu'ils devaient me conduire à l'Armée du Salut dans un refuge pour filles rebelles. Bref, c'est ainsi que je fus logée pour la nuit dans ce vieil immeuble affreux que TU connais si bien. »

Lotta Bull renifla. « Sûr que je le connais ! remarqua-t-elle, c'est là que j'ai été renseignée sur les oiseaux et les abeilles et découvert que le pot¹, ça n'était pas un pot pour s'asseoir ! mais dis-moi le reste de ton aventure. »

Rosie Hipps sembla plutôt enchantée de l'intérêt soutenu que Lotta lui témoignait. « Cette nuit-là, j'ai tout appris au sujet de la vie. Tout appris à propos du sexe. Certaines de ces filles étaient folles, ce qu'on peut appeler FOLLES ! Les choses qu'elles se faisaient entre elles... Mais n'importe, même cette interminable nuit d'enfer passa, et le matin, on m'apporta un déjeuner — que je n'ai pas pu manger. Ensuite, on m'a emmenée à la Cour et ce n'était pas Buckingham Palace ! » Elle

1. Pot : la marijuana. (N.d.T.)

resta quelques instants silencieuse, rassemblant ses amères pensées, puis, allumant une nouvelle cigarette, elle reprit son récit.

« La femme agent de police qui vint me chercher m'a traitée comme si j'étais une dangereuse criminelle. Elle était vraiment brutale avec moi. Je lui ai dit que j'étais la victime. « Tu parles ! » a-t-elle répliqué. Après une très longue attente, on m'a poussée dans la salle d'audience — oh ! c'était AFFREUX ! Les journalistes étaient là, maman me regardait d'un air menaçant. On a fait entrer le professeur de l'école du dimanche et il a pris place au banc des accusés. J'ai dû tout raconter. Parmi les hommes, certains m'écoutaient haletants. Puis, on m'a demandé si j'étais allée volontairement avec lui. J'ai dit que oui, mais que je ne savais pas ce qu'il désirait. Là-dessus, tout le monde a pouffé de rire. Oh ! je peux à peine supporter d'y penser, même maintenant ! » Rosie s'arrêta de parler pour se tamponner les yeux avec un petit bout de dentelle.

« Mais n'importe, continua-t-elle, ils dirent que j'avais l'âge nubile, juste passé seize ans. Et un journaliste, qui avait relaté en première page de sa gazette l'histoire de notre école, se précipita pour déclarer qu'il m'avait vue courir à la voiture et y monter de mon plein gré. C'est ainsi qu'ils relâchèrent le professeur de l'école du dimanche en lui recommandant de bien se conduire à l'avenir. Sapristi ! Il a sûrement décampé de ce tribunal, sans se faire prier ! » Rosie s'arrêta, éteignit sa cigarette en l'écrasant dans un cendrier, puis but un verre.

« Alors, ils ont commencé à me chapitrer, dit-elle. J'étais une mauvaise fille, ingrate, perverse. Et ma pauvre veuve de mère qui avait longtemps

souffert et qui, pour moi, s'était usé les doigts jusqu'à l'os pendant seize ans... Même elle, était dégoûtée de moi, elle m'avait flanquée à la porte, elle m'avait rejetée et ne voulait plus me voir. Aussi, le tribunal devait donc se charger de moi et du salut de mon âme. A ce moment, une femme du comité de Probation ou d'une organisation de ce genre s'avança à la barre et débita ses boniments. Le vieux type qui jugeait les cas d'infractions jouait avec ses lunettes ; il consulta un livre ou deux, puis déclara que je devais aller, pendant deux ans, dans une maison de correction. »

Lotta Bull fit un signe de tête pour manifester sa sympathie. Rosie continua : « Ça m'a complètement démolie. Tu comprends, je n'avais absolument RIEN fait. C'est ce que je leur ai dit. J'ai parlé aussi calmement que possible, car je voulais que le dossier soit clair. Le vieux type déclara que j'étais impolie et ingrate. « L'affaire suivante », cria-t-il et on m'enferma dans une cellule. Un vieux bonhomme me fourra un sandwich dans ma main tremblante et un autre gardien me donna une grande tasse de thé épais et froid. Naturellement, j'étais incapable d'y toucher. »

« Comme pour moi », murmura Lotta.

Rosie poussa un profond soupir. « Alors, une femme est venue m'annoncer que je ne pouvais pas aller à l'école et que je devais passer la nuit à la prison Holloway. Imagine-toi cela : moi à Holloway, alors que je n'avais vraiment rien fait ! On m'y a conduite en panier à salade. C'était AFFREUX. Je ne me suis jamais sentie aussi seule ! »

Elle s'arrêta, frissonnante, puis conclut : « Voilà mon histoire. »

Lotta Bull déplaça un coussin et un livre tomba

sur le plancher avec un plouf mou. Elle tendit le bras pour le ramasser. Rosie regarda la couverture et sourit d'un air intéressé. « Un bon livre, déclara Lotta. Attends un moment. » Elle tripotait maladroitement les pages. « Lis ceci, il a écrit pas mal de pages sur les homos et les lesbiennes. Je suis d'accord avec chacun des mots qu'il écrit. »

Rosie Hipps rit avec beaucoup de tendresse. « Lire ce livre ? dit-elle. Mais je possède tous les livres qu'il a publiés et je sais que tous disent la vérité. Je lui écris, tu sais. »

Lotta Bull se mit à rire. « Tu es incroyable ! dit-elle. Il est le plus ermite des ermites. Comment as-tu pu faire sa connaissance ? »

Rosie sourit d'un air énigmatique et déclara : « Il m'a beaucoup aidée. Il m'a secourue quand je croyais devenir folle. Voilà comment ! » Elle farfouilla dans son sac à main et finit par exhiber une lettre : « C'est de lui », dit-elle en tendant la feuille à Lotta.

« A quoi ressemble-t-il réellement ? » demanda-t-elle après avoir lu la lettre.

« Oh ! il est un peu vieux jeu, répondit Rosie. Il ne boit pas et ne fume pas. Pour lui, les femmes ne sont que des concepts abstraits. Heureusement, ajouta-t-elle, parce qu'il a autant de sex-appeal qu'un pudding froid au riz vieux de plusieurs semaines ! Non, il pense que si les femmes restaient à la maison pour s'occuper de leurs enfants, le monde serait meilleur. Tu sais, pas de drogués, pas de gens moches ! »

Lotta Bull, se concentrant, fronça les sourcils. « Pas de femmes, hé ! hé ! Est-il... comme nous... homo ? »

Rosie Hipps se renversa sur son siège et rit

jusqu'aux larmes. « Jamais de la vie ! NON ! s'écria-t-elle. Tu te trompes sur son compte. En tout cas, ajouta-t-elle tristement, le pauvre type est maintenant immobilisé entre son lit et son fauteuil roulant... »

« Mince alors, je voudrais le rencontrer ! » souffla Lotta.

« Pas d'espoir ! répliqua Rosie, il ne reçoit plus personne. Il y a des crapules de lèche-cul de la Presse qui ont mijoté à son sujet une tonne de mensonges et dénaturé tout ce qu'il a fait ou dit. Maintenant, il pense que la Presse est la force la plus pernicieuse qui existe au monde. Je sais que c'est à cause de la Presse que je me suis retrouvée en maison de correction », ajouta Rosie d'un air réfléchi.

« Bien, dit alors Lotta Bull en se levant, pourquoi ne pas aller à l'Expresso ? »

Dérivant vers le sol comme si elle était apportée sur la Terre par une Divinité de Miséricorde pleine de compassion, la pluie bienfaisante est venue, apportant une vie nouvelle à une région aride. La pluie tombe doucement, aussi ténue que la brume, elle hésite et vacille comme incertaine de sa destination ; puis, quand elle touche le sol desséché, il se produit un léger chuintement et l'humidité disparaît, aspirée par les profondeurs de la terre. Dans le sol, de petites radicelles s'éveillent à une faible perception au contact du liquide, s'éveillent à la conscience et absorbent ardemment l'eau vivifiante. Comme d'un coup de baguette miraculeuse, les premières petites mouchettes de verdure surgissent. Un faible saupoudrage de verdure qui croît et s'épaissit à mesure que la pluie augmente d'intensité.

Mais voici que maintenant la pluie s'est transformée en une averse torrentielle. D'énormes gouttes s'abattent sur le sol et soulèvent des caillots de terre, souillant de boue pâteuse les plantes qui viennent de reverdir. Ici et là apparaissent les premiers petits bourgeons. Dans cette région désolée, la Nature est préparée à évoluer rapi-

dement, à produire de la végétation au premier signe d'humidité. De petits insectes se hâtent déjà, affairés, sautant de plante en plante et de caillou en caillou.

Dans une dépression du sol toute proche, un chuintement faible, étrange se fait entendre, suivi d'un gargouillis et du tintement de cailloux qui roulent. Et bientôt se produisent les premiers remous d'un ruisseau en crue dont les eaux entraînent une mousse de parcelles de sol non détrempé et d'insectes noyés.

Et les nuages s'abaissent encore davantage. La dépression de la mousson de l'Inde a buté contre l'Himalaya et les nuages lourdement chargés de pluie en sont bouleversés et ce sont des torrents d'eau qui se déversent sur la plaine. Les éclairs jaillissent, le tonnerre gronde et ses roulements se répercutent, renvoyés par les contreforts de la montagne. Par-ci, par-là, la foudre frappe méchamment une cime : la roche vole en éclats, explose dans un nuage de poussière et de rocs qui dévalent le long des flancs escarpés de la montagne et vont s'écraser violemment avec un bruit sourd sur le sol détrempé de la vallée. Un gros quartier de roche vacille et tombe dans une mare en provoquant un éclaboussement pâteux : des plantes sont broyées et les rochers maculés de boue.

La rivière en crue déborde et renverse le courant de ses affluents. Les saules qui la longent voient les eaux monter de plus en plus haut autour de leurs troncs. Les oiseaux se blottissent désespérés sur les branches les plus élevées : ils sont trop mouillés pour pouvoir voler et craignent la fin du monde. La pluie tombe. Les marais se transforment en lacs ; les lacs en mers

intérieures. Le tonnerre éclate et rugit autour des vallées et ses roulements se propagent en échos incessants, insensés, mille fois répétés, qui créent un vacarme assourdissant.

Le jour assombri évoque une nuit sans lune. La pluie s'abat en nappes massives. Impossible désormais de distinguer le cours de la rivière, le pays tout entier est submergé d'eaux tumultueuses. Et voilà que se déchaîne une tempête rugissante qui fouette la surface des terres inondées et les couvre d'une écume blanche. Les hurlements du vent s'élèvent de plus en plus et se transforment en un sifflement strident qui exaspère les nerfs et fait penser aux âmes torturées. Soudain, un éclair aveuglant comme si le soleil explosait ; on entend un coup de tonnerre fracassant, et brusquement la pluie cesse, comme si l'on venait de fermer un robinet. Un rayon de soleil perce les ténèbres, subit une éclipse momentanée, puis de nouveau la lumière strie les nuages qui reculent en dérive et laissent le soleil briller sur le monde inondé.

Éparpillées sur les hauteurs, là où subsiste quelque apparence de sol encore ferme, des masses gris sombre d'une taille semblable à de gros rochers se soulèvent tout à coup sur leurs pieds vigoureux : ce sont des yaks monolithiques dont les longs poils sont détrempés et dont le vaste dos ruisselle de filets d'eau. Les animaux se secouent paresseusement. Contents d'être débarrassés de toute cette eau, ils fouillent le sol plus sec et reprennent leur incessante quête de nourriture.

Mais voici qu'un bavardage animé s'élève de l'abri précaire formé par un puissant affleurement du rocher. Peu à peu émergent de ce refuge des marchands qui grommellent des imprécations

contre la température inclémente. En gémissant, ils se dépouillent de leurs vêtements trempés, en tordent l'humidité puis les endossent de nouveau. Bientôt s'élève des humains et des animaux une légère brume de vapeur à mesure qu'ils se sèchent à la faveur de la chaleur croissante du jour.

Un jeune homme s'est détaché du groupe. Il court à travers la plaine, sautant de place sèche en place sèche. Sur ses talons, un formidable mâtin gambade en aboyant. A force de cris et d'aboiements, le garçon et le chien rabattent les yaks autour de ceux qui se sont déjà rassemblés ; puis, leur besogne terminée, ils s'en vont, tous deux, à la recherche des poneys qui se sont réfugiés contre une lointaine paroi de roches.

Un sentier raboteux courant à travers des rocs tombés conduisait à un espace qui avait été déblayé au pied de la montagne. De là, ce chemin déviait, serpentait en remontant jusqu'à trois cents pieds, et s'arrêtait à une corniche où poussaient de hauts buissons épars. Au-delà des buissons, la paroi du rocher présentait une ouverture : l'entrée d'une grotte de dimensions imposantes qui conduisait à des tunnels formés par un volcan éteint depuis longtemps.

Une tache colorée, non, deux taches de couleur apparaissaient aux yeux d'un observateur attentif. A l'entrée de la grotte, un lama était assis avec son acolyte, tous deux au sec et à l'aise, tous deux contemplant la vaste Plaine de Lhasa, observant le rapide écoulement des eaux qui venaient d'inonder le pays. Après la trombe d'eau inattendue, l'air était plus limpide que d'habitude et les deux hommes enveloppaient d'un regard le paysage familier.

Au loin, les sommets dorés des toits du Potala lançaient des lueurs aveuglantes, en réfléchissant le soleil de leurs multiples facettes et angles. La façade récemment peinte du bâtiment luisait de divers tons d'ocre, et les drapeaux de prières claquaient à la forte brise. Les constructions de l'École de Médecine sur la Montagne de Fer paraissaient étrangement fraîches et propres et les bâtiments du Village de Sho étincelaient comme neufs.

On pouvait apercevoir distinctement le Temple du Serpent et le Lac, et les saules, dans l'eau, inclinaient la tête comme pour marquer leur accord tacite. De loin, on distinguait de vagues points de couleur : moines et lamas allant à leurs tâches quotidiennes. On apercevait aussi une mince file de pèlerins qui cheminaient sur la Route Intérieure du Circuit des Pèlerins, accomplissant leur voyage de l'Acte de Foi depuis la Cathédrale de Lhassa jusqu'au Potala et retour. La Porte de l'Ouest brillait au soleil et une cohue de marchands passait entre le Pargo Kaling et le petit couvent qui lui fait vis-à-vis.

Au pied de la montagne, les marchands avaient réussi à charger leurs yaks et à monter leurs poneys. Maintenant, avec force cris et plaisanteries, ils avançaient lentement vers la passe qui allait les mener tout en bas, dans les terres basses du Tibet et de la Chine.

Peu à peu, les meuglements des yaks, les aboiements des chiens et les cris des humains furent hors de portée et, de nouveau, la paix et le silence régnèrent sur le paysage.

Le lama et son acolyte contemplant le décor qui s'ouvre devant eux. Au loin, à gauche de Chakpori, ils voient le passeur dans son kayak.

L'homme donne des coups frénétiques avec sa longue perche, essayant d'atteindre le fond de la rivière afin d'éviter d'être emporté sur la crête du cours d'eau sorti de son lit. Le passeur malchanceux a beau tendre désespérément les bras et sonder les profondeurs du courant, son embarcation chavire soudain, danse de côté et s'en va à la dérive laissant le batelier lutter et se noyer. Le bateau, maintenant plus léger, fonce, porté par un courant rapide et poussé par la brise. La longue perche vogue, inutile, dans les hauts-fonds tout proches, tandis que le corps du passeur flotte, le visage dans l'eau.

Haut dans le ciel, les vautours foncent et tournoient à la recherche de nourriture, écarquillant des yeux perçants vers tout humain, toute créature en détresse. L'un des rapaces pique, à titre d'essai, sur le batelier noyé et se dérobe au dernier moment. Voyant que sa proie ne bouge pas, l'oiseau fonce de nouveau et atterrit sur le dos du mort. Il se lisse un instant les plumes, regarde à la ronde d'un air de défi, puis se met à l'œuvre sur l'arrière de la tête du noyé.

« Demain, dit le lama à son acolyte, nous irons en voyage dans la vallée et nous rendrons visite à nos amis. Aujourd'hui, nous nous reposons et nous nous détendons. Ce sera une occasion de sauvegarder nos énergies. Le voyage sera long et pénible. Je vois là-bas quelques morceaux de bois lavés près du pied de ces rochers. » Il se lève et désigne l'endroit du bout du doigt. « Allons, va les chercher, pour préparer le thé et le tsampa. » Il sourit légèrement et remarque : « Ensuite, je te donnerai quelques indications de base sur la relaxation et la respiration : deux domaines dont tu ne connais visiblement pas grand-chose. Pour

le moment, va ramasser le bois à brûler. » Il se tourne et entre dans la grotte.

Le petit acolyte se dresse et tend la main vers une longueur de corde accrochée par un bout. Il l'enroule autour de sa taille et par-dessus son épaule. Alors, bien que se trouvant ainsi en danger de se pendre, il descend le sentier en traînant les pieds et arrive au fond de la vallée. Sur le point de contourner un gros morceau de roche, il s'arrête soudain. Il voit un grand oiseau en train de lisser et de sécher ses plumes détrem-pées par le récent déluge.

Le petit acolyte s'arrête et réfléchit sur la façon dont il va s'y prendre. S'il attend que l'oiseau enfonce sa tête sous une aile, il pourra avancer furtivement et lui donner un coup sur le derrière — à la grande stupeur de l'oiseau ! Mais, s'il avance en se tortillant sur le ventre, il pourra saisir l'oiseau par la patte. La première idée est évidemment la bonne. Voilà notre acolyte qui se faufile en retenant son souffle — il avance petit à petit jusqu'à ce qu'il se trouve serré à plat contre le flanc du bloc rocheux.

L'oiseau griffe, lisse ses plumes et bat des ailes. Puis, satisfait de son état de propreté, il s'installe confortablement sur la roche et se cache la tête sous l'aile. Enchanté, le petit garçon se précipite en avant, bute contre une pierre et tombe, la tête la première. Réveillé en sursaut et irrité, l'oiseau réagit comme tous les oiseaux : il expulse un « cadeau » délétère au visage du petit acolyte et s'élève lourdement dans les airs. Le jeune garçon se frotte les yeux qu'une sorte de colle a subitement fermés. Au-dessus de lui, un rire étouffé monte de l'entrée de la grotte.

Après avoir réussi à enlever de son visage et

de ses yeux la matière gluante et malodorante que l'oiseau y a déposée, le jeune acolyte se dirige vers une petite mare qui s'est formée dans le creux du rocher. Là, bien à contrecœur, il se plonge la tête dans l'eau glacée et achève de se laver. De là-haut lui arrive alors l'exhortation : « Pense au bois ! » Le garçon bondit sur ses pieds : il avait tout oublié à ce sujet. Tournant les talons, il s'engage dans le sentier... mais il y a toujours une tentation qui guette les jeunes garçons.

Sur une grande roche plate, oscille un immense morceau de roche. Par un caprice de la nature, il est tombé dans une position telle qu'il se balance d'avant en arrière sur un rythme régulier. En le voyant, le visage du jeune acolyte s'éclaire de plaisir. Il pose les mains sur la surface de la pierre et appuie de toutes ses forces pour lâcher prise quand la roche repart en arrière, pousse de nouveau avec vigueur et accentue petit à petit le mouvement de balancier. Finalement, la roche bascule bien au-delà de son centre de gravité et s'effondre avec un fracas qui fait trembler le sol. Le gamin sourit, satisfait, et retourne vers la grotte.

A mi-chemin, il sursaute de peur en recevant un sévère message télépathique. « Du bois ! ordonne le message, du bois, du BOIS ! » Faisant demi-tour, le jeune acolyte dévale de nouveau le sentier, tandis que les mots : « BOIS ! BOIS ! » bourdonnent dans sa tête.

Enfin, voilà un gros tas de bois rassemblé. Le garçon en fait un fagot autour duquel il passe un bout de sa corde. L'autre extrémité, il l'enroule autour de sa taille puis traîne sa charge jusqu'à l'entrée de la grotte où le lama l'attend avec impatience. Tous les deux, ils découpent, en morceaux

de longueur appropriée au foyer, le bois qui bientôt s'enflamme.

« Ton attitude est déplorable, dit le lama, il nous faudra faire quelque chose à ce sujet, sinon tu finiras par ressembler à ces Occidentaux qui visitent l'Inde. Avant de commencer nos exercices de respiration, laisse-moi t'apprendre un exercice qui s'applique fort bien aux circonstances actuelles. » Il sourit.

« L'exercice que nous allons faire est bon pour ceux qui sont souvent assis, et toi, tu es assis la plupart du temps, ajoute le lama. C'est excellent pour réduire la graisse du ventre. Il porte le nom intéressant de « coupeur de bois » parce que ses mouvements simulent le bien que l'on retire en coupant du bois. Maintenant, lève-toi ! » Le lama s'assure que le gamin se tient bien droit. « Imagine que tu es en train de couper du bois ; imagine que tu as en main une cognée très lourde, une de ces très, très bonnes haches que les marchands apportent de Darjeeling. Maintenant, tiens-toi bien ferme sur tes jambes et écarte les pieds. Tu dois serrer tes deux mains l'une contre l'autre, exactement comme si tu tenais le manche d'une lourde cognée. Imagine que la tête de la cognée est sur le sol. Inspire profondément et lève les mains avec la hache imaginaire très haut au-dessus de la tête jusqu'à ce que ton corps ait atteint l'autre extrême en fléchissant, non en avant, mais en arrière.

Il ne faut pas oublier que tu soulèves une cognée très lourde ; aussi, laisse tes muscles simuler l'effort — c'est une hache très pesante. En tenant cette lourde cognée haut au-dessus de ta tête, retiens un moment ta respiration, puis expire vigoureusement par la bouche et pivote

avec la hache imaginaire en un mouvement très puissant, comme si tu coupais un gros tronc d'arbre. Naturellement, tu ne t'arrêteras pas à l'instant de l'impact de la hache sur le bois. Laisse donc tes bras s'abattre tout droit entre tes jambes, jusqu'à ce qu'ils soient alignés avec tes pieds. Il faut garder tes bras bien droits et garder ta colonne vertébrale bien droite aussi. Il y a lieu de répéter cet exercice plusieurs fois. Maintenant, vas-y, mon garçon, et avec la même vigueur que lorsque tu as fait basculer la roche ! »

Le jeune garçon effectue ce mouvement plusieurs fois. « Ô Saint Lama ! dit-il, hors d'haleine, de pareils exercices tueraient celui qui les exécute, à moins qu'il ne soit en bonne santé. Je me sens sur le point de défaillir ! »

« Mon cher garçon, dit le lama, laissant percer son agacement, un exercice comme celui-ci ne peut faire que du bien, sauf dans le cas d'une personne qui a le cœur faible ou pour des femmes qui ont quelque maladie relative à leur sexe. Je doute que ton cœur ait le moindre défaut, mais vu la manière dont tu grognes et te plains, tu pourrais bien être une vieille grand-mère et avoir ainsi passé l'âge des misères auxquelles je fais allusion. Reprends cet exercice ! »

Le jeune garçon tombe comme une masse et, accroupi, le menton sur les genoux, palpe ses pieds. Le lama qui, debout au bord de la paroi rocheuse, regarde au-delà de la Vallée de Lhassa, se retourne brusquement. « Pourquoi es-tu accroupi ? Es-tu malade ? As-tu mal quelque part ? »

Pendant quelques instants, le jeune acolyte le regarde, déconcerté, puis répond : « Malade ? Qui ? Moi ? »

Le lama s'approche du garçon en répliquant : « Oui ! Toi ! Tu es assis là comme une vieille femme qui souffre d'oignons ou de cors au pied. Tu es assis comme une vieille commère, sur la place du marché, qui écoute le boniment des marchands. Ce sont tes pieds qui te font souffrir ? » Le lama se laisse tomber à genoux et examine les pieds du garçon. Puis, satisfait de voir que rien ne cloche, il se redresse. « Debout, mon garçon, voici comment on détend ses pieds. Je suppose que tu les as fatigués en effrayant ce pauvre oiseau, puis en culbutant ce rocher qui ne te faisait certainement aucun mal. Voilà comment tu t'es fatigué. Je vais te montrer comment on relaxe ses pieds. »

Il prend le garçon par les épaules et lui ordonne de se tenir debout. « Maintenant, dit-il, voici qui fera mieux circuler le sang dans tes pieds. Tiens-toi debout sur un pied, sur ton pied gauche d'abord. Puis, lève ton pied droit et secoue-le à partir de la cheville : ne secoue pas toute la jambe, rappelle-toi, c'est de tes pieds que nous nous occupons. Secoue-le. Ne remue pas la jambe, mais agite fortement ton pied à partir de la cheville. Secoue-le pendant trois minutes jusqu'à ce que tu commences à sentir des fourmillements. Alors, remets ce pied sur le sol, puis lève l'autre jambe et secoue ce pied pendant trois minutes. Répète cet exercice-là trois fois. Cela te réchauffera quand tu auras froid aux pieds. Cela te soulagera quand tu auras fait une longue marche ou quand tu seras resté trop longtemps debout. Cela te soulagera quand tu auras fait s'écrouler des roches qui vacillent. » Le lama sourit un moment, puis ajoute : « Fais toujours tes exercices physiques pieds nus. Ne garde jamais

tes sandales. Il est bénéfique d'avoir les pieds en contact avec le sol. »

Le pauvre garçon gémit et s'exclame : « Ô Saint Lama, je me sens bien plus fatigué maintenant en restant debout comme ceci. Après tous ces exercices que j'ai faits, j'ai mal dans tout le corps. Ne puis-je pas me reposer quelques instants ? »

Le lama eut un sourire énigmatique. « Tu tombes effectivement dans de petits pièges, n'est-ce pas ? Tu t'es fatigué en faisant les choses que tu ne dois pas faire. Donc, si je te montre les choses que tu dois faire, tu éviteras de te fatiguer en faisant ce que tu ne dois pas faire. Allons, tu vas chasser la fatigue de la partie supérieure de ton corps, en exécutant l'exercice très élémentaire que nos amis chinois appellent relaxation du tronc. »

« Mais, Saint Lama, dit le jeune acolyte, quelque peu consterné, je pensais que nous allions faire des exercices respiratoires, pas ces horribles contorsions. »

Le lama secoue la tête d'un air réprobateur et dit : « Mon garçon, ces mouvements ne sont qu'un prélude aux exercices respiratoires. Maintenant, regarde-moi avec attention car cet exercice particulier devrait plutôt être connu comme étant une série de quatre exercices. Il a pour but de fortifier la nuque, puis les épaules, puis le centre du dos et finalement l'ensemble du corps depuis l'endroit où les jambes joignent le corps jusqu'à celui où la tête joint la nuque.

« D'abord, tiens-toi debout comme ceci — il se penche et écarte les pieds du garçon d'environ 60 centimètres. Tiens-toi debout, les pieds toujours un peu écartés, et laisse ta tête tomber en avant comme si tu n'étais plus capable de

commander à tes muscles. Maintenant que ta tête pend, relâchée, fais-la tourner lentement, une fois seulement, dans le sens des aiguilles d'une montre. Tes bras pendent, détendus. Après cela, tu laisses de nouveau pendre mollement la tête en avant, mais cette fois, ce sont les épaules aussi que tu laisses s'affaisser comme si tu n'avais pas de muscles. Ta tête pend, tes épaules sont affaissées et tes bras pendent, eux aussi, ballants. Ensuite impose à tes épaules un mouvement de rotation dans le sens des aiguilles d'une montre, mais tête et bras restent mous. Cet exercice terminé, effectue le même mouvement, mais dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. »

Le malheureux garçon effectue les exercices, le visage empreint de désolation. Quand il s'arrête, il se sent sans vigueur, mais le lama a tôt fait de ranimer son attention, en disant : « Maintenant, laisse ta poitrine s'affaisser en avant et exécute avec la partie supérieure de ton corps tout entière, le mouvement de rotation déjà effectué tantôt. Il faut faire tourner tout le haut du corps, tout ce qui est plus haut que la ceinture. Fais ce mouvement de rotation dans un sens, puis dans le sens opposé. »

Le garçon est là, debout, les pieds légèrement écartés. Il paraît si mou qu'on pourrait le croire en danger de perdre l'équilibre et de tomber face en avant. Sa tête et ses épaules effectuent le mouvement de rotation, d'abord dans un sens, puis lentement, dans le sens contraire.

« Maintenant, reprend le lama, il faut écarter un peu plus les pieds de façon à te tenir fermement sur le sol. Puis, tu relâches toute la partie du corps située au-dessus de la ceinture, et en te cambrant, tu effectues un large mouvement de

rotation circulaire, aussi large que possible, sans tomber à la renverse. Tu effectues cette rotation dans le sens des aiguilles d'une montre jusqu'à ce que tu sois sur le point de perdre l'équilibre. Continue ces mouvements de rotation, en les faisant de plus en plus petits jusqu'à ce que tu t'immobilises. Puis, recommence, mais dans le sens opposé, et exécute des rotations de plus en plus grandes jusqu'à ce que, de nouveau, tu sois en danger de perdre l'équilibre. Quand tu auras fait cela, recommence l'exercice ; puis, fais ce mouvement de rotation et de contre-rotation avec les épaules seulement. Maintenant, dit-il, est-ce que vraiment tu ne te sens pas beaucoup mieux ? »

Le jeune acolyte regarde prudemment le lama et répond : « Saint Lama, oui, je dois admettre que je me sens beaucoup mieux, mais je suis sûr que je me sentirais mieux encore si je pouvais me reposer après ces exercices ; car, comme vous l'avez dit, nous entreprenons un voyage long et fatigant demain, et je crains que ces exercices ne m'épuisent. »

Le lama éclate de rire. « Eh bien, nous n'en ferons pas davantage aujourd'hui ; mais au cours de notre voyage, là dans les basses terres, il faudra que tu apprennes d'autres exercices ; il faudra apprendre à respirer car nos voyages n'ont pas pour unique but de parcourir le pays, ils doivent nous donner l'occasion d'apprendre. Plus tu apprends maintenant, moins tu devras étudier plus tard, jusqu'au moment où tu sauras que plus tu connais de choses, plus il en reste à apprendre. Mais en voilà assez pour aujourd'hui. »

C'est ainsi que le jeune acolyte a soudain recouvré toute son énergie : il se hâte de descendre le

sentier à la recherche de quelque aventure qui pourrait se présenter. Le lama reprend sa place au bord de la falaise et contemple sa chère Vallée de Lhassa où, à l'instant même, le soleil commence à se coucher et où les ombres qui s'allongent avangent à travers la plaine ceinte de rochers.

Les ombres se teintent peu à peu de pourpre foncé et se déplacent toujours plus rapidement sur l'aire assombrie de la Vallée. La muraille occidentale de la chaîne de montagnes est déjà noire avec, de-ci, de-là, un vague point de lumière brillant comme le plus faible papillotement. La lumière jaillit en fragments dorés du Potala, Demeure du Plus Sage. Derrière la Montagne de Fer, la Rivière Heureuse étincelle comme une voie luisante dans un sombre abîme.

Brusquement, le soleil disparaît derrière les montagnes et les ténèbres nocturnes se lèvent comme montent les eaux en temps d'inondation. La muraille orientale de la montagne plonge de plus en plus profondément dans la nuit qui approche. Bientôt, il n'y a plus que la nuit violette et la douce brise qui transporte même à cette distance de faibles relents d'encens et de beurre rance.

A des milliers de mètres, les cimes montagneuses accueillent encore une dernière vision du soleil. Un trait doré semblable à une bannière flamboyante court le long de l'arête la plus élevée, s'attardant sur les crêtes, jusqu'à ce que ces sommets eux-mêmes s'éteignent dans l'obscurité universelle. Le temps s'écoule lentement. Le monde nocturne se met à la besogne. Un oiseau de nuit appelle et, à la longue, on lui répond de loin en loin. Une souris solitaire fait un couic suivi d'une bagarre et le cri déchirant cesse brusquement.

La nuit s'écoule lentement. Les étoiles se mettent à luire de tout leur dur éclat dans l'air clair et froid. Elles brillent de couleurs qu'on ne voit jamais dans les terres basses, scintillent et clignent de l'œil. Elles semblent engagées dans quelque entreprise mystérieuse dépassant les connaissances des mortels. Peu à peu, un rayonnement argenté d'apparence spectrale recouvre de brume l'horizon lointain et voilà que, majestueuse, s'élève la lune convexe avec ses montagnes et ses cratères que l'on distingue même à l'œil nu.

L'illumination se répand dans la Vallée; elle luit sur les pics que blanchit le givre; suscite de brillantes averses qui semblent provenir des sommets du Potala. La Rivière Heureuse est maintenant une coulée d'argent en fusion et les eaux du lac des saules forment un miroir parfait. La lumière de la lune s'intensifie, mettant en relief l'ombre du lama assis, immobile près des buissons au bord de la falaise. La lumière promène un doigt explorateur dans l'entrée de la grotte et révèle le corps étendu du jeune acolyte qui dort de ce sommeil dont jouissent seuls les enfants.

Dans le lointain, éclate le grondement précipité d'une soudaine avalanche de pierres, suivi, après un court intervalle, par le bruit sourd et violent des puissants blocs de pierre qui heurtent le sol après être restés des dizaines de milliers d'années accrochés au même endroit. On entend aussi le cri rauque d'un oiseau qui trouve dans ce tremblement de terre une raison de s'alarmer.

La nuit s'écoule lentement. La lune vogue, majestueuse, à travers le ciel, puis se retire avec modestie derrière la chaîne de montagnes qui va l'abriter. Timides, les étoiles s'évanouissent dans

la lumière du jour nouveau qui approche. Le ciel se colore. Des bandes de lumière courent d'un horizon à l'autre, de plus en plus brillantes. Les oiseaux de nuit croassent d'un air endormi et gagnent leurs repaires diurnes dans la sécurité des crevasses aux flancs de la montagne. Quant aux animaux de la nuit, ils se préparent à dormir pendant une nouvelle journée.

Le vent nocturne s'apaise. L'espace de quelques instants s'établit un calme de mort, puis une légère brise s'élève dans la direction opposée et les créatures diurnes commencent à s'éveiller. Le petit acolyte, lui, s'est dressé sur son séant : il se frotte les yeux et s'élance au-dehors. Une journée nouvelle a commencé.

Maintenant, il s'agit de rompre le jeûne de la nuit. Déjeuner, lunch, thé, dîner, appelez les repas comme vous voulez ; tous se ressemblent chez les prêtres du Tibet. Le menu est toujours le même : thé et tsampa. Le thé le plus grossier, le plus vert de tous, élaboré spécialement en briques, et qui provient de Chine. Et le tsampa. Rien d'autre. Ces aliments, thé et tsampa, fournissent tout ce dont l'individu a besoin pour vivre et rester en bonne santé.

Le petit déjeuner est bientôt terminé. Le lama se tourne vers l'acolyte et dit : « Et maintenant, quelle est notre prochaine tâche ? »

Le jeune garçon répond : « Ne devrions-nous pas nous reposer, honorable lama ? Je sais où il y a un nid de vautours, contenant des œufs. Allons les observer ! »

Le lama soupire : « Non, il faut penser à ceux qui viendront ici après nous. Il faut nettoyer la grotte, répandre du sable propre sur le sol, constituer une provision de bois pour les prochains

voyageurs qui pourraient avoir besoin de feu, de chaleur. Il faut nous rappeler combien nous aurions été heureux de trouver ici du petit bois à brûler ; alors, faisons pour les autres ce qui nous aurait fait plaisir. »

Le garçon sort et emprunte le sentier qui descend en pente raide. Tout en allant son bonhomme de chemin, il donne paresseusement des coups de pied dans les cailloux. Jusqu'au moment où il lance un coup de pied sur une pierre encore profondément enfoncée dans le sol. Pendant quelques minutes, il saute à cloche-pied en poussant des cris et en massant des deux mains le pied blessé. Mais quelque chose attire son attention : une plume dégringole du ciel en voletant. Dans son excitation, le garçon oublie sa douleur et se lance à la poursuite de la plume de vautour. En fait, ce n'est qu'une vieille chose sale que le vent a emportée ; aussi, le jeune acolyte la jette et, après cette interruption, reprend sa route à la recherche de bois.

Finalement, la grotte a été balayée avec des baguettes sèches et la voilà propre ; d'autre part, on a entassé, le long du mur intérieur, du bois à brûler pour le prochain voyageur. Assis avec son acolyte devant la grotte, le lama déclare : « Il faut que tu apprennes à respirer. Ta respiration est aussi bruyante que le grincement des ailes du vautour dans la brise. Maintenant, quelle position vas-tu prendre pour tes exercices respiratoires ? »

Le jeune acolyte s'assoit dans la position du lotus. Il pose les paumes des mains sur les genoux et son visage prend une expression figée, tandis que ses yeux font un mouvement particulier comme s'il s'efforçait de fixer un point

imaginaire situé à quelques centimètres au-dessus et devant lui.

Le lama se met à rire franchement et dit : « Non, non, pas comme ça. Respirer est une chose naturelle. Reste assis ou debout, comme il te plaît. L'essentiel est d'être à l'aise. Les gens se figurent devoir adopter les positions les plus extraordinaires et les plus anormales : ils pensent que, pour être bienfaisante, la respiration doit être une épreuve pénible. Mon garçon, dit le lama, assieds-toi ou tiens-toi debout, à ta guise. Tu peux t'asseoir mais — et c'est là l'important — il faut que tu maintiennes ta colonne vertébrale aussi droite que possible, sans que cette position te fasse souffrir. Le procédé le plus simple consiste à t'imaginer que ta colonne vertébrale est un poteau planté dans le sol et que le reste de ton corps est drapé avec souplesse autour de ce poteau. Garde ta colonne vertébrale bien droite et tu ne seras pas fatigué. »

Le lama, assis dans la position indiquée, les mains serrées sur les genoux, surveille son jeune élève. « Détends-toi, détends-toi, tu dois te détendre : tu n'es pas en train de subir une torture, tu n'es pas un modèle pour une de nos statues. Tu es en train d'apprendre à respirer. Détends-toi, tout simplement, assieds-toi de manière naturelle, en maintenant droite ta colonne vertébrale. »

Le lama fait un signe de tête approbateur en voyant que le garçon suit ses conseils. « Ah ! C'est mieux, c'est beaucoup mieux. Maintenant, inspire lentement. Laisse l'air remplir la base de tes poumons. Pense à la nuit qui tombe et s'étend d'abord sur les parties basses de notre Vallée. Puis, laisse monter l'air pour qu'il remplisse le milieu et le sommet de tes poumons. Tu dois

véritablement le sentir. Mais fais cela en douceur. » Le lama observe une pause, sourit, avant de continuer :

« Quand les ombres de la nuit annoncent la fin du jour, l'obscurité rampe d'abord sur le sol pour s'élever peu à peu, avec douceur et régularité sans changer d'allure. C'est ainsi que tu dois respirer. De même que les ombres s'élèvent et que l'obscurité remplit notre Vallée la nuit, ainsi l'air doit s'élever et remplir tes poumons. Quand l'air entre dans tes poumons, dilate tes côtes. Imagine qu'il fait chaud ce jour-là, et que tes vêtements te collent au corps. Écarte les vêtements de tes flancs. Bien. Fais saillir tes côtes comme cela et tu t'apercevras que tu peux inhaler de plus en plus d'air. »

Le lama regarde attentivement pour s'assurer que le garçon suit ponctuellement les instructions données et, satisfait de voir qu'il en est ainsi, il continue : « Tu sens ton cœur battre très fort ; aussi laisse entrer l'air en toi le temps de quatre bons battements de cœur. Tu te rendras compte que ton corps se dilate pendant la période d'inspiration et qu'il se contracte lorsque tu expires. Tu devrais accentuer légèrement la dilatation et la contraction naturelles. »

Soudain, le lama s'écrie avec sévérité : « Non, non, mon garçon ! Tu dois garder la bouche fermée pendant que tu exécutes cette respiration. Tu essaies d'attraper une mouche, ou quoi ? »

Le garçon referme la bouche avec un claquement sonore et le lama reprend : « Cet exercice n'a d'autre but que d'aspirer de l'air par le nez, de le faire circuler dans les voies aériennes de ton corps, puis de l'exhaler par les narines. Quand

je désirerai que tu respires par la bouche, je te le dirai. Mais, avant toute chose, et en attendant que tu le réussisses mieux, fais cet exercice pendant environ quinze minutes pour arriver plus tard à le faire pendant trente minutes. »

Le jeune garçon s'exécute et le lama lève aimablement la main pour indiquer à son élève le rythme correct de la respiration.

« Bien, en voilà assez pour le moment, déclare-t-il enfin. Nous devons nous mettre à notre affaire ! »

Il se lève, époussette sa robe pour en faire tomber les grains de sable. Le garçon s'est également levé et imite les gestes de son maître. Ensemble, ils jettent un dernier coup d'œil dans la grotte pour s'assurer qu'ils n'ont rien oublié, et descendent le sentier jusqu'au fond de la Vallée. Arrivé en bas, le lama dispose plusieurs pierres, de façon à indiquer la direction à suivre pour arriver à la grotte située plus haut. Puis, se tournant vers le garçon, il dit : « Va chercher les poneys. »

L'acolyte s'en va, l'air sombre, à la recherche des petits chevaux. A la fin, il grimpe sur un gros rocher et découvre les bêtes à environ un quart de mille. Il s'en approche avec circonspection, allant de rocher en rocher jusqu'à ce qu'il soit à quelques mètres de distance.

Les chevaux se regardent puis regardent le jeune serviteur qui s'avance vers eux. Ils s'éloignent de quelques mètres. Le garçon change de direction et tente de leur couper le passage par devant. Les deux chevaux, imperturbables, accélèrent légèrement leur course et maintiennent la même distance avec le garçon. Celui-ci a chaud et s'essouffle. Quant aux poneys, ils ont tous deux — le garçon en est sûr — l'air de ricaner.

A la fin, le jeune acolyte en a assez. Il retourne à l'endroit où son maître l'attend. « Ô Honorable Lama, dit-il d'un ton irrité, les poneys ne veulent pas se laisser prendre, ils se moquent de moi. »

Le lama dévisage son pauvre élève et un sourire amusé erre sur ses lèvres. « Est-ce vrai ? demande-t-il avec douceur. Eh bien, alors, allons voir s'ils m'écouteront. »

Il s'avance à leur vue et frappe des mains. Les deux poneys, qui avaient recommencé à brouter, relèvent la tête en pointant les oreilles. Le lama frappe de nouveau des mains et les appelle. Les animaux se regardent, puis regardent le lama. Enfin, au petit trot, ils rejoignent leur maître. Celui-ci s'approche d'eux, les flatte de la main, puis place son bagage sur le dos du plus grand.

Le plus petit regarde le jeune acolyte et s'éloigne au moment où celui-ci approche. A la fin, celui-ci doit se mettre à courir pour attraper le cheval qui tourne en rond. Le garçon avance, faisant attention à rester hors de portée du sabot de l'animal, puis jette son baluchon sur le dos du cheval.

Le lama lui fait un signe de tête avant d'enfourcher sa monture et d'attendre tranquillement. Quant au jeune garçon, il bondit avec un élan fantastique pour prendre le poney au dépourvu, mais ce dernier s'est légèrement déplacé et le garçon atterrit brutalement par terre.

Le lama s'approche en poussant un soupir de résignation et dit : « Ô cher, ô cher ! Notre divertissement journalier ! — mais nous sommes pressés. » Il se penche, aide son élève à se relever et administre sans cérémonie une rude correction au poney. « Nous avons gaspillé assez de temps,

dit-il. Il nous faut partir ou bien nous aurons perdu une journée. »

Alors, les chevaux se mettent en marche et ils traversent le fond de la vallée, en évitant les roches. Le lama ouvre le chemin et le garçon, derrière lui, s'efforce de conserver la même allure. Il n'a jamais été bon cavalier et ne le sera jamais ; toutefois il fait de son mieux. Les deux voyageurs continuent leur route, le lama chevauchant tranquillement, cambrant la taille, frais et paisible. Sur le petit poney, le garçon s'est affaissé comme un sac d'orge, mais à la différence de ce sac, il se sent plus endolori de minute en minute. Enfin après trois ou quatre heures de route, le lama arrête sa monture et dit : « Nous allons nous reposer un moment ici. Tu peux mettre pied à terre. »

Le petit acolyte cesse simplement de se cramponner à la crinière du cheval. Il glisse et roule sur le sol avec un manque complet de dignité. Du coup, le poney s'écarte à plusieurs mètres de distance.

Le lama et son élève étaient maintenant arrivés au bord de la Vallée de Lhassa, là où le chemin battu plonge profondément pour atteindre les terres basses où règne une chaleur accablante et, au-delà de ces terres, pour aboutir en Chine. Les deux voyageurs se reposaient par terre. A quelques mètres de distance, les petits chevaux boitillants erraient à la recherche d'une herbe clairsemée. Très haut dans le ciel, un grand oiseau tournoyait paresseusement. Le petit garçon le regardait, à demi intéressé, mais son attention était à l'écoute des maux et des douleurs qu'il endurait chaque fois qu'il montait à cheval. Maintenant, il était étendu, tête baissée, tournant de temps en temps ses regards vers l'oiseau qui montait dans les airs. Il ne tarda pas à s'assoupir, puis à s'endormir.

Les gens se reposaient aussi dans d'autres parties de l'univers. Dans une fabrique de radios située dans la partie occidentale du monde, les ouvriers profitaient d'une de leurs innombrables pauses qui rompaient la monotonie de la vie en usine. Rusty Nales, le menuisier de l'atelier, éclata de rire soudain et, d'un air méprisant,

lança par terre un livre broché à couverture bleue. « Le type doit être toqué ! cria-t-il. Bon Dieu ! quel tas de sottises les gens font avaler dans leurs livres ! »

« Qu'est-ce que vous avez, mon vieux ? » demanda doucement Isadore Shutt, un petit juif basané qui s'était penché pour ramasser le livre incriminé. Rusty Nales cracha son mépris, puis s'essuya la bouche avec le dos de la main. « Ah ! s'exclama-t-il, rien que des mensonges ! »

Ivan Austin, le conducteur de camion, saisit le livre des mains d'Isadore Shutt et regarda le titre : « Pour entretenir la Flamme » par Lobsang Rampa. « Oh ! Lui ! s'exclama-t-il d'un air de dégoût. Vous ne le croyez pas, n'est-ce pas ? s'enquit-il à la ronde. Ce type est cinglé, complètement cinglé. »

Shirley May, la téléphoniste, se hérissa de colère : « C'est ce que VOUS pensez ! dit-elle avec emportement. Vous n'êtes pas assez intelligent pour comprendre de quoi il s'agit. Vous feriez mieux de vous taire ! » Elle haussa les épaules et foudroya du regard le pauvre Ivan Austin.

« Ma parole ! s'écria-t-il. Tu ne crois tout de même pas ce... » Il cherchait un mot. « Ce charlatan ! »

La porte s'ouvrit et une dactylo, Candy Hayter, entra en se tortillant. « Dites, ce que vous pouvez crier, vous autres ! fit-elle. Mais je connais ces livres. L'auteur a été accusé, jugé et condamné par une presse corrompue, sans avoir eu la MOINDRE chance de se défendre. Voilà ce qu'est la presse, espèce de nigauds ! » Elle regardait le malheureux Rusty Nales et le pauvre Ivan Austin. « Vous êtes assez bêtes pour gober tout ce que les journalistes écrivent ! Pouah ! »

« Vous n'avez pas tort, intervint Bill, employé au service de la comptabilité, mais écoutez ce que ce fou écrit. » Il prit le livre, astiqua ses lunettes puis jeta un regard circulaire sur ses auditeurs avant de lire « Pour entretenir la Flamme » par Lobsang Rampa : « Il est parfaitement possible de fabriquer un appareil qui permette de communiquer avec le monde astral. Ce "téléphone" a effectivement été réalisé... » La voix de celui qui lisait se perdit. Il y eut un moment de silence rompu par Ivan Austin qui déclara : « Vous voyez ce que je veux dire ? C'est idiot — le type doit avoir été joliment drogué quand il a écrit cela. »

Ernest Truman, chef du service des recherches, faisait la moue. Puis, il se leva, alla dans son bureau, et revint quelques secondes plus tard, brandissant un magazine qu'il ouvrit à une certaine page. « Je vais maintenant me mêler à la discussion, dit-il. Écoutez. Ce sont des extraits d'un des magazines britanniques les plus influents. » Il parcourut rapidement des yeux la page ouverte devant lui.

La porte s'ouvrit et le Directeur des Travaux, R.U. Crisp, entra.

« Que se passe-t-il ? s'enquit-il. Vous croyez que je vous paye pour tenir un Meeting de Mères de Famille ? Allez, grouillez-vous ; au travail ! Vite, tout le monde à son poste. »

« Monsieur Crisp, monsieur ! dit Ernest Truman. Une minute, monsieur, c'est dans l'intérêt des connaissances techniques auxquelles nous serons peut-être confrontés plus tard. Je voudrais vous lire un article. » R.U. Crisp réfléchit une seconde, puis conclut d'un ton tranchant : « D'accord, je sais combien est sérieux votre désir

de vous instruire tous ; aussi, appelez ma secrétaire, Alice May Cling, qui établira un compte rendu sténographique de votre intervention. » Alice Cling arriva en toute hâte avec l'employée de la cantine Sherry Wines. L'assemblée était recueillie et écoutait avec attention quand Ernest Truman commença à parler. Après tout, ils étaient tous payés pour écouter ces paroles et c'était beaucoup plus facile que d'assembler des radios.

« On a dénigré l'écrivain Rampa et on a émis des doutes à propos de ses assertions audacieuses selon lesquelles il suggère ce qui est, en fait, une possibilité scientifique, pontifia Ernest Truman. Rampa a été l'objet de maintes railleries à cause de ses déclarations. Maintenant — il froissa les pages de son magazine —, maintenant, le plus remarquable magazine anglais de radio, le « Wireless World », daté de juin 1971, contient un article, page 312, sous le titre de : « Communication électronique avec les morts ? » Je vais vous en lire des extraits, mais vous pouvez vous reporter à cette publication si vous désirez lire l'article complet. » Truman se tut, regarda par-dessus ses lunettes, se moucha et s'éclaircit la voix avant de commencer :

« Les commentaires de Free Grid sur la métamorphose des ondes psi (voir numéro d'avril, page 212) m'ont remis en mémoire un curieux incident qui m'est arrivé il y a quelques années et pour lequel je n'ai jamais été capable de trouver une explication rationnelle. J'avais environ quatorze ans lorsque je découvris dans un grenier un vieil appareil de radio du type qui, dans les années 1920, était connu, je crois, sous l'appellation 'det-2 1.f.

... J'ai remis à neuf cette pièce de musée et, curieux de connaître ses possibilités DX, j'ai pris l'habitude, durant les vacances, de faire sonner mon réveil à deux heures du matin et de chercher alors à atteindre les postes américains (j'utilisais pour cela des écouteurs).

« Mais nous arrivons maintenant au passage curieux. A deux ou trois reprises, sur une période de plusieurs semaines, au moment où j'avais enlevé la bobine aérienne de branchement afin de changer de longueur d'onde (ce qui signifie que l'antenne était virtuellement à circuit ouvert), une voix rauque a rompu le silence et a prononcé quelques mots. C'était évidemment du langage parlé, mais si déformé que son contenu en était inintelligible. Quelques mots seulement arrivaient à un moment donné, et bien que je me rappelle avoir attendu parfois une heure dans l'espoir d'en entendre davantage, je n'y ai jamais réussi. A cette heure de la nuit, la plupart des postes européens avaient suspendu leurs émissions ; d'autre part, je résidais loin de n'importe quel émetteur commercial à grande puissance et enfin, il n'y avait pas d'amateur au travail dans la région où j'habitais.

« J'avais tout oublié à ce sujet jusqu'au jour où l'hypothèse de Free Grid m'a rappelé cet incident. Puis, pour vous dire de quelle curieuse façon les choses se passent, j'ai par hasard mis la main sur un livre récemment publié sous le titre « Break-through » (Percée) que je signale avec insistance à votre attention. L'auteur prétend qu'un magnétophone ordinaire qui est ouvert et abandonné à ses propres moyens peut, après que l'on aurait repassé la bande, reproduire des paroles prononcées par un mort.

« Maintenant, il y a peu de mots qui suscitent plus d'émotion que celui de spiritualisme : il suffit de le prononcer pour que surgissent aussitôt de violentes polémiques entre partisans et adversaires de ce concept. Donc, si vous êtes contre et si, pour le moment, vous êtes en train de grommeler : « Encore du baratin à propos de vibrations et d'ectoplasmes ! », s'il vous plaît, modérez vos transports et supportez-moi pendant quelques minutes encore.

« Personnellement, je n'ai pas pris parti. Je me fie seulement à ce que j'ai lu. L'auteur, le Dr Raudive, n'est pas un électronicien, mais il a apparemment enregistré quelque 72 000 de ces paroles de l'au-delà. Une sélection a été repiquée sur disques de phonographe en vente partout. Chose plus importante de notre point de vue, il a sollicité une foule d'opinions indépendantes, entre autres celles de physiciens et d'ingénieurs en électronique hautement qualifiés. Tous ces experts confirment que le magnétophone a réellement enregistré des voix ; néanmoins, tous ne sont pas convaincus que ces voix soient celles de personnes décédées. Aucun n'avance de théorie qui concilierait les phénomènes surnaturels en question avec les lois physiques connues. Les ingénieurs ont employé leurs propres appareils pour se livrer à des expériences sur cette mystérieuse production de voix et ont analysé le phénomène avec divers circuits qu'ils ont personnellement élaborés (ce livre donne les diagrammes réalisés) et qui constituent un perfectionnement de l'appareil original de Raudive. Précisons au passage qu'on a émis l'idée que le magnétophone pourrait constituer un moyen de pousser plus loin l'expérience.

« ... En ce qui concerne le résultat final, les paroles enregistrées sont décrites comme étant des « voix qui déclinent leur identité, prononcent nos noms, nous disent des choses que nous comprenons (ou parfois qui nous intriguent). Ces voix n'ont pas une origine acoustique et les noms qu'elles mentionnent sont ceux de personnes qui ont quitté cette terre. Les voix sont enregistrées sur bande magnétique et chacun peut les écouter. Les physiciens sont incapables d'expliquer le phénomène en question, et les psychologues baissent les bras. Des expériences scientifiques (dans une cage de Faraday par exemple) ont démontré que ces voix ont une origine extérieure à l'expérimentateur et qu'elles ne sont nullement tributaires de l'autosuggestion ou de la télépathie. Des philologues qui se sont intéressés à ce problème, affirment que, bien qu'audibles et compréhensibles, *les voix ne proviennent pas d'éléments acoustiques; elles ont deux fois la vitesse du langage humain et s'expriment suivant un rythme particulier qui est identique dans les 72 000 exemples examinés jusqu'ici.* » (Les italiques sont de moi.)

« Il semble aussi que les phrases sont de caractère télégraphique, et quand l'expérimentateur est multilingue, les paroles peuvent être polyglottes — un mot peut être en suédois, le suivant en allemand, l'autre en anglais et ainsi de suite. De même que dans les messages émanant de sources psychiques conventionnelles, ces voix semblent chercher à se faire reconnaître comme provenant d'amis ou de parents décédés.

« La sincérité du livre dont nous parlons semble ne pouvoir être mise en doute : en appendice, une centaine de pages fournissent de nombreux détails techniques sur les appareils utilisés,

comme sur les hypothèses visant à élucider ce mystère.

« Parmi d'autres théories exposées, il en est qui se réfèrent à la relativité et à l'antimatière.

« ... Une chose est sûre, c'est que le problème de l'origine de ces « voix » demande, de façon pressante, que des recherches soient entreprises pour en trouver la solution. Je sais aussi bien que vous que toute l'affaire paraît impossible. Comment des mots peuvent-ils sortir d'un microphone silencieux ? Mais il ne faut pas oublier qu'en 1901, on estimait impossible que des ondes radio traversent l'Atlantique, car on ignorait alors l'existence de l'ionosphère. Il existe, sans aucun doute, dans le domaine de l'électronique, un grand nombre de phénomènes naturels qui nous échappent encore. »

Ernest Truman se tut. Il ferma lentement le magazine, enleva ses lunettes et s'essuya le front avec un grand mouchoir blanc. Cela fait, il remit ses lunettes sur son nez et regarda autour de lui pour voir l'effet de sa lecture.

Pendant plusieurs instants, l'assistance demeura interdite. Ivan Austin était bouche bée. Alice May Cling se cramponnait au bras de son amie. Rusty Nales poussa un profond soupir et exprima son sentiment intime : « Bon Dieu ! Qu'en savez-vous ? » Eva Brick, la jeune fille qui emballait les tubes en verre, sourit d'un air entendu et, se tournant vers Ivy Covard, déclara : « Eh bien, eh bien ! Voilà que Lobsang Rampa a, une fois de plus, eu raison. Ça me fait bien plaisir ! »

Toutefois, c'est R.U. Crisp qui eut le dernier mot : « Au travail, les amis, vous avez eu votre distraction. Au travail ! Cette interruption nous coûte cher ! » C'est ainsi que un par un, deux par

deux, le personnel retourna au travail aussi lentement que possible tout en discutant le plus possible sur le débat que l'article venait de soulever.

Le repos était terminé, également, au bord de la Vallée de Lhassa, là où la piste s'enfonce dans les terres basses et où le lama et son acolyte se levaient pour continuer leur voyage sur les poneys récalcitrants.

Une fois de plus, ceux-ci s'écartèrent du garçon et, comme pour s'en moquer vraiment, ils s'éloignèrent juste assez pour se mettre hors d'atteinte. Ils réussirent ainsi à lui échapper, même quand le garçon fonçait énergiquement dans l'intention de les arrêter. Quand le lama s'avança de nouveau, les poneys vinrent vers lui, aussi dociles que possible. Une fois encore, le lama et l'acolyte empoignèrent leur baluchon, enfourchèrent leur monture et reprirent le sentier en direction de la plaine.

Le lama chevauchait en tête. L'acolyte le suivait. Un hasard heureux voulait que son poney cherchait à suivre son compagnon, car le jeune garçon n'avait guère l'animal en main. Le voyage continuait entre les rocs qui dominaient le chemin, au-dessous des bords d'immenses dépressions. Progressivement, les deux voyageurs approchaient de la Rivière Heureuse. On l'appelait ici Rivière Yaluzangbujiang, mais après avoir quitté le Tibet et effectué un brusque virage en épingle à cheveux, elle deviendrait le puissant Brahmapoutre qui, croissant en volume et en force, dévalerait jusqu'à la baie du Bengale et deviendrait l'un des fleuves les plus importants de l'Inde. Présentement, c'était une rivière heureuse qui avait trois sources principales au Tibet, ces trois cours d'eau se réunissant à Lhassa, dans la vallée.

D'innombrables sources jaillissaient au pied de la Montagne de Fer et au pied du Potala, formant le Lac du Temple du Serpent, le Lac du Saule et les marais ; toutes ces eaux s'écoulaient, paisibles, pour finir par se jeter dans la Rivière Heureuse. Maintenant, sur les pentes situées au-delà de la Vallée de Lhasa, la rivière s'élargissait et devenait plus imposante.

Le lama et son jeune compagnon continuèrent leur voyage pendant trois, peut-être quatre jours — on néglige de compter les jours dans un pays où le temps n'a pas d'importance, où il n'y a ni horloges, ni montres, rien que le passage du soleil et les phases de la lune pour marquer les jours et les mois.

Les voyageurs descendirent des hauts plateaux montagneux jusque dans les terres basses. Là, les rhododendrons atteignent une taille immense — entre six et neuf mètres — et leurs fleurs forment un massif de couleurs flamboyantes, chaque fleur ayant les dimensions d'un chou de bonne taille. Dans cette région, on trouve une végétation variée. L'atmosphère y est humide, brumeuse, chaude parce que l'air est bloqué dans un défilé rocheux, dans une profonde crevasse. D'un côté des voyageurs, la paroi du rocher ; et de l'autre, la rivière précipite ses eaux, gronde et mugit lorsqu'elle s'étrangle dans les gorges, puis retombe en une cataracte d'une centaine de pieds de hauteur pour se jeter dans les profonds bas-sins qui l'accueillent en bas.

A plusieurs reprises, le lama et l'acolyte durent traverser, puis retraverser, puis traverser de nouveau la rivière sur des ponts improvisés jetés de façon temporaire et faits de perches suspendues à des lianes aussi flexibles qu'un câble et

aussi solides que le bois de la même famille. Il fallait bander les yeux des poneys et les conduire avec prudence car aucun poney ou cheval n'aurait voulu risquer de traverser sur une construction aussi dangereuse que ces ponts.

Le jeune acolyte se massait lugubrement le derrière. « Ô Honorable Lama, s'écria-t-il, après ce voyage à cheval, je comprends parfaitement pourquoi les marchands qui vont en Inde ou qui en reviennent ont une démarche si particulière ! »

Enfin, trois ou quatre jours plus tard, leur provision d'orge était épuisée et les deux voyageurs entendaient leur estomac gargouiller quand, par bonheur, ils aperçurent une petite lamaserie nichée au fond d'une vallée. Une cascade dégringolait du haut d'une falaise et coulait à côté du monastère dans sa hâte d'entreprendre son interminable voyage jusqu'à la baie du Bengale.

Devant la lamaserie, quelque cinquante ou soixante moines étaient réunis, regardant la route, la main en abat-jour devant les yeux pour se protéger du soleil. Quand le Grand lama apparut, les moines arborèrent des sourires de bienvenue et l'abbé de la lamaserie s'avança à la rencontre des deux voyageurs en poussant des cris de joie. Des moines arrêtaient les poneys et aidèrent le lama et son acolyte à mettre pied à terre.

Le jeune acolyte prenait ici des airs avantageux — n'était-il pas un des acolytes du Potala dans la Sainte Lhassa ? N'appartenait-il pas à l'élite de l'élite ? N'accompagnait-il pas le Grand Vénérable lama venu donner des instructions à la lamaserie ? Dès lors, il était NATURELLEMENT digne du

plus grand respect, digne du respect dû à un lama en second, tout au moins. Aussi prenait-il des airs importants et se pavanait-il. Soudain, il se rappela qu'il avait faim.

L'abbé parla avec animation au Grand lama venu du haut lieu de la science lamaïste, puis, d'un seul mouvement, tout le monde entra dans la lamaserie où thé chaud et tsampa furent servis. Le jeune acolyte but une grande gorgée de thé et crut que la fin du monde venait d'arriver. Il toussait, postillonnait, crachait. « Ô Saint Lama ! s'écria-t-il, terrifié. Au secours, vite ! »

Son maître s'approcha et dit : « Ne crains rien ; il ne t'est rien arrivé. Rappelle-toi que nous sommes beaucoup plus bas ici. Le thé est donc plus chaud. Comme je te l'ai appris, le point d'ébullition de l'eau à Lhassa est très bas comparativement à ce qu'il est ici. Ici, il faut attendre un peu et ne pas boire trop vite. Maintenant, bois encore une fois, car le thé s'est refroidi maintenant ! » Ayant ainsi répondu, il sourit et reprit sa discussion avec l'Abbé et d'autres prêtres lamas. L'acolyte, qui se sentait plutôt penaud, prit délicatement son bol et, cette fois, se mit à siroter prudemment son thé. Ce thé était chaud, plus chaud que tout ce qu'il avait goûté jusqu'alors. C'était d'ailleurs agréable. Puis, le garçon porta son attention sur le tsampa qui était chaud également ; c'était le premier tsampa chaud qu'il mangeait de sa vie.

Mais déjà sonnaient les trompettes ; déjà on entendait le son des conques. Des nuages d'encens s'échappèrent par bouffées quand s'ouvrit la porte du temple et l'on entendit, toutes proches, les voix graves des moines et des lamas qui commençaient leur service du soir, service auquel

le Grand lama et son acolyte se disposaient à assister.

Ce soir-là, on parla beaucoup dans la lamaserie, on parla de ce qui se passait à Lhassa, des on-dit rapportés de l'Inde par des marchands et transmis aux moines qui les racontaient aux lamas. Puis, en contrepoint, il y eut la conversation avec les lamas et les acolytes résidant dans cette petite lamaserie. On entendit aussi les bavardages des planteurs de thé en Assam, ceux des marchands arrivant du Bhoutan et, naturellement, les inévitables histoires à propos des Chinois, à propos de leur scélératesse, de leur perfidie, à propos aussi de leur intention d'envahir le pays au cours des prochaines années. La conversation continua ainsi, intarissable. Le soleil se couche de bonne heure ici ; et bientôt d'épaisses ténèbres couvrirent cette sombre crevasse de la vallée.

Pendant la nuit, il y eut beaucoup de bruit. Les oiseaux étaient plus nombreux que dans la région de Lhassa, les autres animaux aussi. On était ici dans les basses terres et le jeune acolyte éprouvait de grandes difficultés à respirer ; il trouvait l'air trop humide, trop dense. Il avait l'impression d'étouffer ; aussi passa-t-il une nuit blanche, car il n'arrivait pas à s'endormir dans l'atmosphère confinée d'un dortoir commun de moines.

Au-dehors, en plein air, il y avait l'agréable senteur des fleurs apportée par la brise nocturne. Les animaux lançaient des appels, les oiseaux de nuit planaient, battant des ailes, ombres noires se détachant sur un ciel sombre. A la gauche du garçon, la Rivière Heureuse plongeait par-dessus une arête rocheuse et se précipitait dans un éclaboussement d'écume et de mousse blanches,

déplaçant rocs et galets dans sa hâte d'arriver en bas à la mer. Le jeune garçon s'était assis sur un rocher à côté de la cascade, et réfléchissait à tout ce qui lui était arrivé; il se rappelait sa vie à Chakpori, il songeait à son existence au Potala, et il devrait suivre, probablement dès le lendemain, les leçons sur la respiration que lui donnerait son cher lama.

Soudain, la nuit s'assombrit encore davantage, le vent devint glacé et, comme il était humide, on avait l'impression qu'il vous perçait les os. Le jeune garçon se leva en frissonnant et se hâta de regagner la lamaserie pour aller y dormir.

La lumière du jour nouveau atteignit beaucoup plus lentement la petite lamaserie nichée au creux de la Vallée cernée de toutes parts par des rochers recouverts d'une végétation subtropicale car, dans cette vallée abritée, les températures s'élevaient rapidement.

Les rayons du soleil étaient interceptés à peu près jusqu'au milieu de la matinée. Il y avait donc, ce matin, un assombrissement, un assombrissement humide de l'atmosphère.

Très haut, le ciel avait la luminosité transparente du jour qui vient de naître. Les étoiles ne brillaient plus d'un vif éclat; la lune à son couchant avait cessé de luire. Tout était clair et pourtant, dans cette vallée, le jeune homme se sentait oppressé. Il se leva et sortit dehors dans ce qui pour lui était la lueur grise du jour. Grisaille filtrant à travers la brume et le brouillard. Grisaille accentuée par les embruns jaillissant de la cascade, au travers desquels, à cause de l'absence de lumière, ne scintillait nul arc-en-ciel.

Le jeune acolyte se sentait isolé dans ce monde en sommeil. Comme on était paresseux dans ce

coin perdu de la religion ! Il s'éloigna pour aller s'asseoir au bord de la cascade. Là, il se prit à réfléchir à ce qu'il avait appris au Potala et à Chakpori sur la respiration. Il apprendrait davantage encore aujourd'hui. Décidant de faire quelques exercices respiratoires, il s'assit bien droit, la colonne vertébrale bien cambrée et fit une profonde inspiration suivie d'une profonde expiration. Il répéta l'exercice au prix d'un gros effort. Soudain, il eut l'impression d'être hors de son corps. C'était une sensation particulière. Quand il revint à lui, la première chose dont il se rendit compte, c'est qu'il était étendu par terre, le Grand lama penché sur lui.

« Mon garçon, disait-il, as-tu oublié mon enseignement ? Ici, n'oublie pas, l'air est plus dense que celui auquel tu es habitué. Ne sais-tu pas que tu faisais un gros effort en effectuant ces exercices et que tu t'es saoulé en inhalant trop d'oxygène ? »

Le lama aspergea d'eau froide le visage et la tête rasée du jeune acolyte qui frissonna. Maintenant, il devait se sécher ! « Je t'avais averti, dit le lama, on ne doit pas, au début, se surmener en inspirant trop profondément. Même si cela te paraît salubre, n'exagère pas. Tu as fait tes exercices dans un air plus dense et vraiment tu faisais de gros efforts — je t'ai vu de ma fenêtre ! Tes poumons inhalaient et expiraient comme des soufflets de forge. Eh bien, je suis arrivé juste à temps ou bien tu aurais culbuté au fond du défilé et je n'aurais plus eu personne avec moi pour amuser les poneys. Viens, rentrons à la lamaserie. » Le lama tendit le bras et aida le garçon à se lever. Ils regagnèrent ensemble la lamaserie. Là, le garçon se sentit rasséréné à la vue du thé

et du tsampa déjà préparés, de certains autres mets, entre autres des fruits qui lui étaient inconnus.

« Oh ! dit-il à un autre garçon, son voisin de table. Nous n'avons rien de pareil à Lhasa. Nous n'avons que du thé et du tsampa, rien d'autre. »

Le garçon sourit et répondit : « Nous n'avons pas à nous plaindre ici. » Il ajouta, moqueur : « Les paysans nous apportent ici ce qu'il nous faut. Nous leur balançons une ou deux bénédictions et nous recevons en échange des fruits et des légumes. Cela nous change de l'éternel tsampa. Personnellement, je préfère être ici qu'à Lhasa : les conditions de vie sont beaucoup moins sévères ici. »

Ils s'assirent, jambes croisées, sur le plancher, devant les petites tables et, prenant leurs bols, y versèrent du thé et du tsampa. Pendant quelque temps, on n'entendit plus rien, à part la voix du Lecteur qui, juché sur une estrade d'où il dominait le réfectoire, lisait les textes des Livres Sacrés pendant les repas. On estimait en effet qu'il ne convenait pas que les moines fassent trop attention à leur nourriture.

« Prends garde à la manière dont tu manges ces fruits, murmura le garçon à qui le jeune acolyte avait parlé. Si tu en manges trop, tu te demanderas ce qui se passe à l'intérieur de ton ventre. Ce n'est pas de les avaler qui cause des ennuis, ce sont les suites... »

« Oh ! s'écria le jeune acolyte, affolé. Oh, j'en ai déjà mangé cinq ! Maintenant que j'y pense, je sens quelque chose d'un peu anormal, à l'intérieur. »

Le garçon qui l'avait mis en garde se mit à rire et tendit la main pour prendre un autre fruit.

Enfin, le repas fut terminé et le Lecteur se tut. L'Abbé se leva et annonça qu'en la circonstance présente, le grand et honorable lama était venu de Lhasa, du Saint des Saints, le Potala, pour donner un cours sur la respiration et sur la santé. Après quoi, si quelqu'un avait quelque ennui de santé, il était invité à en discuter avec le Lama de Lhasa. Tous les assistants sortirent en file indienne de la salle à manger et entrèrent dans le Temple qui fut vite rempli.

Le lama les invita tous à s'asseoir à l'aise. Les petits garçons étaient devant, venaient ensuite les jeunes moines et, en dernier, les lamas. Tous étaient assis en rangs.

D'abord le lama exposa des notions de base, puis il dit : « Je dois insister sur le fait qu'il n'est pas du tout nécessaire d'être assis dans la position du lotus ou dans n'importe quelle autre position. Il faut adopter une position où vous êtes à l'aise, une position où la colonne vertébrale est bien droite, parce que c'est ainsi seulement que vous retirerez de véritables bienfaits de ces exercices. Souvenez-vous aussi que, pendant la journée, vous vous asseyez, les paumes des mains tournées vers le haut, de façon à pouvoir absorber les influences bénéfiques du soleil. Mais si vous faites ces exercices après le coucher du soleil, vous tiendrez les paumes des mains tournées vers le bas, parce que ainsi, vous vous mettez sous l'influence de la lune.

« Maintenant, trouvez votre pouls. Vous placez les doigts sur votre poing gauche de façon à sentir votre pouls et être à même de déterminer pendant combien de temps vous êtes capable d'inhaler ou d'exhaler. La moyenne sera : un, deux, trois, quatre (respirer), un, deux, trois,

quatre (expirer). Répétez-vous cela à voix haute six ou sept fois et gravez dans votre esprit le rythme réel de votre pouls. Ainsi, même quand vous ne sentez pas votre pouls, vous êtes parfaitement à même de connaître le rythme de votre pouls. Cela vous demandera quelques journées de pratique ; mais, après avoir fait cette expérience pendant quelques jours, vous vous apercevrez que vous êtes capable de savoir le rythme de votre pouls d'après une vibration ressentie dans votre corps, et vous n'aurez plus besoin de sentir votre pouls.

« Avant tout, donc, il faut inhaler, la bouche fermée naturellement. Vous inspirez profondément en comptant jusqu'à quatre. Il est capital d'inspirer doucement, régulièrement, sans interruption. Les débutants ont tendance à aspirer le souffle jusqu'à ce qu'ils aient compté jusqu'à quatre, et cela est nuisible. Il faut inspirer de façon régulière jusqu'au compte, au compte mental, de quatre. Lorsque vous avez compté jusqu'à quatre, vous devez avoir les poumons emplis d'air ; alors, vous expirez pendant quatre temps. Répétez cet exercice plusieurs fois et, après quelques jours, vous serez capable d'inspirer pendant plus de quatre pulsations ; vous pourrez aller jusqu'à six ou huit pulsations. Mais il ne faut jamais forcer ; agissez toujours de façon à rester dans la limite de vos possibilités. »

Le lama observa les visages de ses nombreux élèves, assis, les paumes des mains tournées vers le haut, et respirant suivant leur propre rythme particulier. Le lama opina de la tête, exprimant ainsi sa satisfaction, et leva la main pour ordonner à tous de cesser l'exercice.

« Maintenant, dit-il, nous allons passer à la

deuxième étape de cet exercice. Nous allons répéter la même chose, mais après avoir inhalé, vous retiendrez votre respiration. Avant tout donc, inspirez pendant le temps de quatre battements de cœur. Retenez cette respiration pendant deux battements de cœur, puis expirez pendant quatre autres battements de cœur. Le but de ce type particulier de respiration est de purifier le sang. L'exercice contribue aussi à maintenir en bon état l'estomac et le foie. S'il est exécuté convenablement, il fortifie le système nerveux. Rappelez-vous aussi que votre rythme de base est quatre, deux, quatre. Ceci est simplement une moyenne, il ne faut pas vous y soumettre inconditionnellement. Votre moyenne pourrait être six, trois, six ou bien cinq, trois, cinq. Elle doit être ce qui vous convient le mieux et ce qui vous impose le moins de tension. »

Le lama s'arrêta pour regarder les assistants qui inspiraient, retenaient leur souffle, et expiraient. Ils répétèrent l'exercice dix fois, vingt, vingt-cinq fois. Puis, de nouveau, marquant d'un signe de tête sa satisfaction, il leva la main.

« Nous allons maintenant faire un pas de plus. J'ai remarqué, surtout chez les jeunes, des exemples d'attitudes défectueuses. Des jeunes gens qui se laissent aller en marchant. Or, cela est mauvais pour la santé. Quand vous marchez, il faut marcher selon le rythme de votre cœur et de votre respiration. Exerçons-nous de la façon suivante : d'abord vous tenir bien droit — les pieds joints et la colonne vertébrale droite. Expirez d'abord le plus possible, chassez hors de vos poumons jusqu'à la dernière trace d'air. Puis, mettez-vous à marcher et, au même instant, inhalez profondément. Que vous partiez du pied gauche ou

du pied droit, cela n'a aucune importance ; mais veillez à prendre une profonde inspiration. Marchez lentement, au rythme des battements de votre cœur. Vous allez inhaler pendant quatre battements de cœur. Pendant ce temps, vous faites quatre pas. Les quatre pas suivants se font pendant les quatre battements de cœur qui rythment votre expir. Faites cela pendant six séries consécutives de quatre pas, mais rappelez-vous avec un soin particulier que votre respiration doit être absolument régulière ; elle ne doit pas s'effectuer sur le modèle de vos pas ; cela veut dire qu'il ne faut pas nécessairement inhaler en quatre pas comme vous marchez ; vous devez inhaler aussi doucement que possible. »

Le Grand lama de Lhassa contint un sourire de plaisir secret en observant garçons, moines et lamas s'efforcer d'exécuter les exercices respiratoires. Satisfait de leurs résultats, il dit : « Maintenant, rappelons-nous qu'il y a beaucoup de systèmes de respiration et que nous devons respirer d'une manière qui nous permet d'accomplir nos tâches. Car respirer, c'est plus que remplir nos poumons d'air. Une respiration correcte rafraîchit et tonifie efficacement nos organes. Le système de respiration que je vous ai enseigné porte le nom de « respiration complète ». C'est un système qui purifie le sang et vient en aide à l'estomac et aux autres organes. Il aide aussi à soigner les rhumes. »

Le lama se tut et parcourut le temple des yeux. Plusieurs assistants reniflaient. « Ici, dans cette région, dans ces terres basses du Tibet, les rhumes sévissent, et il semble qu'on n'ait rien fait pour les enrayer. Appliquez le système de respiration correcte que je vous ai enseigné et vous

arriverez à triompher de cette nuisance. Maintenant, voici un autre système qui vous apprendra à retenir votre respiration plus longtemps que la normale. Asseyez-vous, je vous prie. Cambrez le torse, mais détendez le reste du corps. »

Le lama attendit que ses élèves arrangent leur robe autour de leur corps et s'installent, la paume des mains tournée vers le haut. Puis, il reprit :

« Avant tout, vous exécuterez une respiration complète. Puis, vous retiendrez votre respiration aussi longtemps que vous le pourrez sans vous contraindre. Après quoi, vous exhalerez par la bouche ouverte, de façon plutôt vigoureuse, comme si l'air vous dégoûtait, comme si vous tentiez de l'expulser de vous aussi violemment que possible. Allons-y. D'abord, inhalez pendant quatre battements de cœur. Puis, cet air que vous venez d'inspirer, retenez-le aussi longtemps que vous le pouvez sans éprouver de gêne. Après quoi, expulsez cet air par la bouche ouverte aussi vigoureusement que possible. Si vous répétez régulièrement cet exercice, vous vous apercevrez du bien-être qu'il procure.

Le lama surveilla ses élèves, et s'assura qu'ils suivaient ses conseils. Apercevant, parmi eux, un homme d'un certain âge dont le visage bleuissait, il se hâta d'aller le trouver et lui dit : « Voyons, mon frère, vous faites un effort trop violent. Tous ces exercices doivent être effectués avec naturel, en douceur. Il ne faut pas fournir d'effort exagéré. Respirer est une chose naturelle ; et si cela exige un effort de votre part, si vous devez vous faire violence, cette respiration ne vous sera pas profitable. Quant à vous, mon frère, vous appliquez un rythme qui n'est pas le bon. Vous essayez

d'inhaler plus d'air que les poumons d'un homme d'un certain âge ne peuvent inhaler. Soyez prudent, respirez en douceur, sans contrainte, et vous sentirez que vous allez mieux ! »

Ainsi, durant la matinée, les garçons, les moines et les lamas firent leurs exercices respiratoires. Enfin, au grand soulagement du jeune acolyte, la leçon s'acheva. Comme les autres assistants, le garçon se trouva de nouveau libre d'aller au grand air où le soleil de midi, dardant ses rayons dans la vallée, illuminait les coins sombres et, malheureusement, faisait monter la chaleur. Les insectes bourdonnaient avec vigueur aux alentours, et le pauvre acolyte dut se défendre contre les insectes, dont il n'avait pas l'habitude et qui l'attaquaient dans les parties les plus vulnérables de son anatomie.

Mme St. John de Tawfe-Nause, de Helzapoppin Hall, présidait, dans sa solitaire grandeur, l'immense table de sa salle à manger. Elle jouait dédaigneusement avec la mince tranche de pain de seigle grillé déposée devant elle. Elle porta délicatement une tasse de thé à ses lèvres bien formées, puis, cédant à une impulsion soudaine, déposa la tasse dans sa soucoupe et courut s'installer à son secrétaire, un meuble surchargé d'ornements. Elle choisit une feuille de papier à écrire qui portait les armoiries de son ancêtre, un Normand célèbre (en fait, il s'appelait Guillaume !), armoiries représentant un coucou chauve rampant (il était en effet quelque peu « niais » et il y allait toujours tête baissée). La dame se mit à écrire avec un porte-plume chopardé à l'un des laquais du duc de Wellington, laquais qui l'avait lui-même chipé dans une taverne de Fleet Street.

« Ainsi, vous êtes l'auteur du « Troisième Œil », écrivit-elle. Je désire vous voir. Venez me trouver à mon Club et veillez à porter des vêtements civilisés d'Occidental. Je dois tenir compte de ma position... »

Bertie E. Cutzem, un des premiers chirurgiens d'Angleterre, membre de la plupart des Sociétés Savantes, Membre Associé de ceci et de cela, bon vivant, clubman et Défenseur des Privilèges des Classes Privilégiées, était assis à son bureau, le menton dans la main. Enfin, après de profondes cogitations, il saisit une feuille de son papier discrètement orné de son monogramme et commença à écrire : « Je viens de lire « Le Troisième Œil » et je sais que tout ce que vous écrivez est vrai. Mon fils a de notables pouvoirs occultes et il sait par d'autres sources que vous n'inventez rien. Je voudrais vous rencontrer, mais, S'IL VOUS PLAÎT, retournez-moi cette lettre, car mes collègues riraient de moi... »

Le riche cinéaste californien était installé dans son magnifique bureau, au milieu de son harem presque nu. Sylva Skreen était maintenant un nom célèbre. Des années auparavant, il était arrivé aux États-Unis, fuyant la Grèce où la police était à sa recherche. Il débarqua donc à Frisco avec un trou dans son pantalon et des souliers percés. Son âme n'était pas non plus en trop bon état.

Maintenant, Sylva Skreen, le Grand Homme, était assis à sa table de travail, essayant de rédiger une lettre sans que son secrétaire la dactylographie. Il était là, oisif, faisant tournoyer son gros stylo en or — celui qui était clouté de diamants et orné d'un colossal rubis au bout opposé à la plume. Le visage tourmenté, il cherchait ses mots dans son anglais incorrect, approximatif. Quand la tension devint douloureuse, il tendit la main et saisit une feuille de papier de teinte criarde et commença à écrire. En fait, la lettre demandait que l'auteur du « Troisième Œil »

vînt chez lui pour que le Grand Dieu Grec du Silver Screen pût se faire dire la bonne aventure et, peut-être, accroître sa fortune. Dans sa lettre, il inséra le prix du billet de retour par avion. Il eut un mal infini à écrire le chèque qu'il glissa dans l'enveloppe. Un de ses favoris courut poster la lettre.

Sylva Skreen réfléchissait. La douleur l'assailait, localisée dans son portefeuille. Qu'ai-je fait ? songeait-il. Mon argent, il est dépensé. Je fais l'idiot. Peu importe, maintenant, je suis prudent. Il souleva son gros ventre de façon à l'appuyer sur son coûteux bureau et vite appela son secrétaire. « A l'auteur du "Troisième Œil", dicta-t-il. Vous avez mon argent. Vous, je n'ai pas besoin. Mon argent, je désire. Et si vous ne renvoyez pas vite mon argent, je dis la Presse vous avez pris mon argent. Donc, vous envoyez mon argent, vite, n'est-ce pas ? »

Un fonctionnaire « fonctionna » à la vitesse grand V pour hâter l'expédition de la missive à l'auteur du « Troisième Œil ». Finalement, quand les temps furent accomplis — car le courrier est très lent — Sylva Skreen, le Grec, put frotter ses mains huileuses sur son argent.

Étant dans le lointain Uruguay, l'auteur de nombreux livres reçut un jour une lettre expédiée de Seattle aux États-Unis. « Il paraît que vous désirez rentrer en Amérique du Nord, disait cette lettre écrite par un homme très riche, mais que vous n'avez pas l'argent nécessaire pour payer le prix du voyage. Je vous fais donc une proposition. Je vous paye le voyage jusqu'à Seattle et je vous garde chez moi jusqu'à la fin de votre vie. Vous aurez le gîte et le couvert. Vous ne devriez pas avoir besoin de beaucoup de vêtements. En

retour, il faudra me transférer vos biens et me céder légalement les droits d'auteur de tous vos livres. Alors, c'est moi qui en réglerai la vente et qui garderai les droits d'auteur en échange de la pension que je vous ferai. » A la lecture de cette lettre, le destinataire a proféré un mot qu'on n'ose pas prononcer à propos de cet individu infect.

On frappa à la porte un coup qui résonna comme le tonnerre. Un deuxième coup retentit parce qu'on n'ouvrait pas assez vite. Bruit de pas précipités, grincement de la porte. « Juste jeter un coup d'œil, non ? dit une grosse voix gutturale. Le lama, je viens voir. Vous me laissez entrer, oui ? » On entendit le son de deux voix et le volume de l'une d'elles s'amplifia : « Mon amie, elle dit à vous désire voir le lama. Vous lui dire Vilhelmina Cherman, elle est ici, d'accord ? »

Minuit à Montréal. De l'autre côté du fleuve, les lumières des gratte-ciel... du « Rêve » de Drapeau se reflètent dans les eaux calmes du port. Immobiles, les navires attendent placidement le lendemain. Sur la gauche, là où le Bassin du Moulin à Vent offre le mouillage aux remorqueurs, l'eau est soudain agitée car un petit bateau se met en marche pour aller à la rencontre d'un cargo qui arrive en retard. Du sommet du plus haut immeuble, un phare à feu tournant envoie ses tentacules dans le ciel nocturne. Le sifflement d'un avion à réaction retentit à travers la ville : on dirait que l'appareil vient de s'échapper des confins de l'aéroport international.

Minuit à Montréal. La famille est plongée dans le sommeil. Soudain, ce sommeil est troublé par l'appel insistant de la sonnette. On se vêt rapidement et on ouvre la porte. Seule, une urgence

terrible pourrait inciter à carillonner aussi longuement à une heure pareille. « Rampa ? » questionne la rude voix d'un Canadien francophone. Le Dr Rampa habite ici ? » Deux hommes de forte taille font irruption et s'arrêtent en regardant autour d'eux. « Police. Brigade de la fraude », déclare finalement l'un des intrus.

« Qui est ce Dr Rampa ? Que fait-il ? Où est-il ? » demande l'autre homme. Questions — questions — questions. Mais alors une contre-enquête. « Que désirez-vous ? Pourquoi êtes-vous venus ici ? » Les deux policiers se regardent, décontenancés. Le plus âgé des deux se dirige vers le téléphone, sans même demander la permission, et forme un numéro. S'ensuit alors un échange rapide en français canadien. Finalement, le policier remet en place le cornet téléphonique et explique : « Eh bien, on nous a dit de venir ici, on nous a appelés dans notre voiture de police. On ne nous a pas dit pourquoi. Or le commissaire de police vient de m'apprendre qu'un homme a appelé de l'Alabama et a demandé qu'on contacte le Dr Rampa. Vous devez rappeler ce correspondant. C'est urgent. »

Les deux policiers, l'air gêné, se regardent, se balancent d'un pied sur l'autre. « Nous partons, dit enfin le plus âgé. Vous, téléphonez, d'accord ? » Ils s'en vont.

Bientôt, on entend leur voiture démarrer et filer en trombe à une allure bien supérieure à la limitation légale de la vitesse. Le téléphone sonne. « Ici, le commissaire de police. AVEZ-VOUS TÉLÉPHONÉ ? L'homme a dit que c'était urgent, une question de vie ou de mort. » On entend un dé clic et la communication est coupée.

La lettre tomba dans la boîte en même temps que quelque soixante-dix autres. L'enveloppe était de nuance mauve vif avec d'in vraisemblables fleurs. Le papier à lettres, une fois déplié, avait la même horrible couleur aggravée encore par des guirlandes de fleurs s'entrelaçant sur les bords. « Dieu est Amour ! » proclamait une banderole qui se déroulait au haut de la feuille. L'auteur fronça les narines en reniflant l'odeur de parfum bon marché qui s'en dégagait.

La lettre disait : « Je suis Auntie Macassar et je dis la bonne aventure. Je fais beaucoup de bien (cinq dollars la question ou une Offrande d'amour plus importante). J'ai lu vos livres et je désire que vous soyez mon Guide. Cela me fera une publicité FORMIDABLE. Envoyez-moi vite votre lettre marquant votre accord. »

« Rampa est commercialisé ! ironisait la lettre. Je sais que vous êtes un truqueur car vous vous occupez d'affaires et vous gagnez de l'argent. » Le malheureux auteur se recoucha dans son lit et essaya de résoudre CE problème-LA. Cela signifiait-il que tous ceux qui sont dans les affaires sont des truqueurs ? « Ah, pensa-t-il, je vais mettre cela au point dans mon prochain livre. »

« Mesdames, messieurs, enfants et chats de tout pelage, écoutez cet exposé, cette proclamation, cette déclaration. Moi, Tuesday Lobsang Rampa, me réclamant de mon nom personnel et légal et mon seul nom, je déclare ce qui suit : Les affaires ne m'intéressent pas. Je ne m'occupe que de mon métier d'écrivain. Je n'ai pas de contrat avec une firme de vente sur catalogue. Certains font usage de termes comme « Le Troisième Œil ». Pour ma part, si j'ai écrit un LIVRE portant

ce titre, je n'ai pas créé une firme de vente par correspondance. Je n'avalise aucune firme de ce genre.

« Mesdames et messieurs, enfants et chats de tout pelage, je n'ai ni disciples, ni étudiants, ni représentants, ni sectateurs, ni élèves, ni intérêts commerciaux, ni agents autres que mes agents LITTÉRAIRES. Je n'ai jamais écrit non plus de livres « refusés par les éditeurs à cause de notions interdites » que j'y aurais consignés. Certains cherchent à vous faire déboursier l'argent que vous avez péniblement gagné. (Je voudrais POUVOIR le faire ?) Donc, vous voilà avertis... par moi. »

L'auteur se recoucha et médita sur les difficultés rencontrées par un écrivain. « N'employez pas le mot « moche », conseille un lecteur. Ce n'est pas correct. » « N'utilisez pas le mot « Je », écrit un autre. Cela pousse vos lecteurs à s'identifier trop étroitement avec vous. C'est MAL ! » « Il ne faut pas dire que vous êtes le « Vieil Homme », se plaint un autre. Je n'aime pas lire ce mot. » Et ainsi de suite. L'écrivain (qui d'autre ?) était couché, méditant sur le passé et préoccupé — sans raison, peut-être — au sujet de l'avenir. Santé défaillante, défaillance de ceci et défaillance de cela !...

La porte s'ouvrit d'une poussée et une belle forme enveloppée de fourrure sauta légèrement sur le lit de l'écrivain. « Hé, vieux ! dit-elle de sa meilleure voix télépathique de chatte siamoise, quelle nouvelle à propos du livre que vous êtes censé écrire ? Sapristi, vous n'en viendrez jamais à bout si vous pensez à ces sots, les Amis du Beau Temps. Oubliez-les ! » ordonna-t-elle sévèrement.

La grosse Taddy entra en flânant et s'assit dans une tache errante de lumière. « Manger, deman-

da-t-elle, quelqu'un a-t-il parlé de MANGER ? » L'écrivain sourit aux deux chattes et dit : « Eh bien, mes chattes, il nous faut terminer ce livre et nous avons à répondre à plusieurs de ces questions qui arrivent en foule. Questions, questions, QUESTIONS ! Eh bien, commençons ! » Il tendit le bras pour atteindre la machine à écrire avec le blocage « I » et l'attira à lui. Quelle était donc la première question ?

L'ennui, c'est que les réponses engendrent les questions de la même façon que les gens engendrent les gens. Plus nombreuses sont les questions auxquelles on répond, plus nombreuses semblent être celles qui se posent. Maintenant, voici une question qui paraît avoir préoccupé beaucoup de personnes. Qu'est-ce que le Sur-moi ? Pourquoi le Sur-moi me fait-il tant souffrir ? Comment se PEUT-il précisément que je doive tant souffrir alors que je ne sais même pas pourquoi je dois souffrir ? Je n'arrive pas à comprendre cela ; cela détruit ma croyance à toute religion. Cela détruit ma foi en Dieu. Pouvez-vous m'expliquer cela ? »

L'auteur se coucha et contempla un navire qui passait. Une fois encore, un navire entrait dans le port, apportant toutes sortes de produits du Japon : mais le regarder ne faisait pas progresser la rédaction du livre, n'est-ce pas ? L'auteur se détourna à contrecœur de la fenêtre et se remit à la besogne.

Oui, bien sûr, on peut répondre à cette question. Mais, avant tout, il faut nous mettre d'accord sur certains termes. Car imaginez que vous essayez de discuter avec un poisson qui vit dans les profondeurs de l'océan, de discuter des idées et des réactions des cosmonautes lorsqu'ils

sont en orbite autour de la lune. Comment pourrions-nous faire comprendre à un poisson qui a toujours vécu au fond de l'océan ce qu'est la vie à la surface de l'océan ? Comment lui expliquerions-nous la vie qu'on mène à Londres, à Montréal, à Tokyo ou à New York où il y a déjà tant de drôles de types ? Mais, par-dessus tout, comment expliquerions-nous à un poisson qui séjourne au fond de la mer ce qui se passe quand un vaisseau spatial évolue autour de la lune ? Impossible, n'est-ce pas ? Faisons donc une hypothèse : imaginons quelque chose de différent.

Imaginons que le Sur-moi n'est plus le Sur-moi, mais simplement un cerveau. Ainsi, nous aurions une quantité de cerveaux planant quelque part. Et voilà qu'un cerveau décide qu'il a besoin d'expérimenter quelque chose d'autre que la pensée pure. Par pensée « pure », on veut dire que la pensée est une chose non substantielle ; il ne faut accorder aucun sens moral à ce terme.

Ce cerveau particulier est donc dévoré d'ambition. Il désire apprendre, savoir à quoi la vie ressemble sur Terre, se rendre compte si la treizième chandelle est plus chaude que la douzième. Et apprendre ce qu'est le « chaud » et, ensuite, ce qu'est une chandelle. Le cerveau décide de découvrir ces notions ; c'est pourquoi il doit trouver un corps. Oubliez pour le moment que le cerveau doit être né d'abord. Ce cerveau s'installe à l'intérieur d'un crâne, une épaisse boîte osseuse dans laquelle il flotte au milieu d'un liquide spécial qui le protège des chocs, le conserve humide et l'aide à se nourrir. Voilà. Nous avons un cerveau dans sa boîte osseuse. Maintenant, cette masse nerveuse n'éprouve absolument aucune sensation, c'est-à-dire que,

pour faire une opération sur le cerveau, le chirurgien se contente d'injecter un anesthésique local dans la peau et la chair à l'extérieur du crâne, puis il pratique une incision autour de la tête, et emploie une scie pour scier à travers le sommet du crâne qu'on peut détacher comme on enlève la pointe d'un œuf dur. Il importe de se rappeler que l'on n'éprouve de douleur que dans la peau, la chair et les os. Le cerveau n'est pas sensible à la douleur. Aussi, lorsque le chirurgien a enlevé la calotte crânienne, il peut fouiller, sonder et couper le cerveau, sans qu'il soit nécessaire d'anesthésier.

Notre cerveau est pareil au Sur-moi. Il n'a pas de sensation par lui-même. Aussi, retournons au cerveau dans sa boîte crânienne, et rappelons-nous qu'il désire acquérir des connaissances. Tenons compte, cependant, du fait que le cerveau est une image utilisée à la place du Sur-moi qu'il est évidemment plus difficile de se représenter puisqu'il s'agit d'une entité à plusieurs dimensions.

Le cerveau désire connaître des sensations. Or, il est aveugle, sourd, incapable de percevoir une odeur, de toucher. Se créent donc des sortes de marionnettes. Une paire de marionnettes se développe sous la forme d'yeux, les yeux s'ouvrent et le cerveau reçoit les impressions des yeux. Comme nous le savons tous, un nouveau-né ne peut pas comprendre ce que signifient les impressions. Un nouveau-né tâtonne et, manifestement, il ne saisit pas ce qu'il voit, mais avec l'expérience, les impressions reçues des yeux signifient quelque chose pour le cerveau.

Or cela peut être amélioré. Nous désirons plus qu'une image. Nous pouvons voir une chose, mais

quelle sensation produit-elle ? A-t-elle une odeur, produit-elle un son ? D'autres marionnettes interviennent et elles s'appellent oreilles. Elles perçoivent des vibrations d'une fréquence moindre que celles que les yeux peuvent percevoir. Ce sont cependant des vibrations exactement comme la vue enregistre des vibrations. La pratique aidant, le cerveau parvient à comprendre ce que ces vibrations signifient : elles signifient musique agréable, musique désagréable, elles peuvent signifier la parole, une forme de communication.

Bien. Après avoir vu et entendu une chose, nous nous demandons si elle a une odeur. Le meilleur moyen pour le savoir est de mobiliser des marionnettes qui vont créer un organe olfactif. Le pauvre Sur-moi que nous appelons ici « cerveau », doit souhaiter parfois ne pas avoir d'odorat : cela dépend du parfum que porte une femme !

Une autre question se pose : quelle sorte de sensation produit une chose ? Nous ne connaissons pas le sens de termes tels que « dur » et « mou » à moins de les éprouver. Ainsi en va-t-il du Sur-moi. Le cerveau met en action des marionnettes plus nombreuses : bras, mains, doigts. Nous avons un index et un pouce afin de pouvoir saisir un objet de petites dimensions. Nous avons des doigts que nous pouvons mouvoir sur un objet afin de savoir s'il est mou ou s'il est dur. Nous savons s'il est émoussé ou pointu grâce au toucher.

Parfois, une chose nous blessera. Nous touchons un objet et cela nous donne une sensation extrêmement désagréable. L'objet pourrait être chaud ou froid, il pourrait être tranchant ou rugueux. Ces sensations créent la douleur et la

douleur nous avertit de faire dorénavant attention à ces choses. Mais pourquoi les doigts s'insulteraient-ils eux-mêmes ou injurieraient-ils Dieu puisqu'ils accomplissent simplement la tâche qui leur est dévolue, la fonction de sentir ?

Un maçon peut avoir les doigts endurcis à force de manier des briques. Un chirurgien aura les doigts très sensibles à cause de la délicatesse de toucher qui lui est nécessaire pour exécuter son travail. Exercer le métier de maçon nuirait aux doigts du chirurgien, mais faire une opération chirurgicale serait difficile pour le maçon car ses doigts manqueraient de souplesse.

Chaque organe doit faire des expériences, doit supporter des désagréments. Les oreilles peuvent être blessées par un grand bruit, le nez offensé par une odeur particulièrement déplaisante ; mais ces organes sont créés pour supporter pareilles mésaventures. Vous vous brûlez le doigt — eh bien, le doigt guérit, et désormais vous serez plus prudent à l'avenir.

Nos cerveaux enregistrent toutes les informations qui leur parviennent. Celles-ci sont, pour les neuf dixièmes, enfermées dans le subconscient. Réagissant sur l'information fournie par le subconscient, notre système nerveux involontaire nous prémunira contre n'importe quel mal. Par exemple, si vous essayez de marcher au haut d'un immeuble de plusieurs étages, vous aurez peur ; or, cette peur est le moyen par lequel le subconscient fait savoir au système nerveux involontaire qu'il doit injecter une sécrétion dans le sang et provoquer un saut en arrière.

Voilà comment agissent les sens physiques. Mais pensez à une dimension bien supérieure, songez que le Sur-moi est incapable d'apprendre

sans mettre des marionnettes sur Terre. Ces marionnettes, ce sont les humains, les humains qui peuvent être atteints de brûlures, de coups de couteau, qui peuvent être assommés... Et toutes les sensations et impressions sont envoyées au Sur-moi par l'intermédiaire de la Corde d'Argent à peu près de la même façon que les impressions reçues par le doigt et le pouce du corps humain sont relayées par la voie nerveuse jusqu'au cerveau.

En ce qui nous concerne, nous avons le droit de nous considérer comme des extensions d'un Sur-moi qui est si hautement raréfié, si hautement isolé, si hautement évolué qu'il doit dépendre de nous pour recueillir des impressions de ce qui se passe sur cette Terre. Si nous agissons mal en quelque domaine, nous recevons un coup de pied métaphorique au derrière. Ce n'est pas un Dieu diabolique qui nous afflige, nous persécute et nous tente. C'est notre grossière stupidité. Ou bien, peut-être que certaines personnes touchent un objet et s'aperçoivent qu'il fait mal; alors, elles le tâtent afin de comprendre pourquoi il les a blessées, puis répètent le même geste pour se rendre compte de la façon dont le mal peut être guéri ou surmonté.

Il se peut qu'une personne bonne soit accablée de nombreux maux, et vous — qui êtes les témoins de son malheur —, vous pensez qu'il est injuste de subir tant de souffrances. Vous pouvez considérer que la personne, ainsi éprouvée, expie un karma extrêmement dur, ayant été un véritable monstre au cours d'une existence précédente !

Pourtant vous commettriez une erreur. Cette personne pourrait endurer douleur et souffrance

en vue d'apprendre comment éliminer douleur et souffrance pour ceux qui viendront ultérieurement. Ne vous figurez pas que c'est toujours pour expier le karma. L'existence actuelle de cette personne est, peut-être, en train de lui gagner un bon karma.

Il y a un Dieu, un bon Dieu, un Dieu juste. Mais, évidemment, Dieu n'est pas le semblable de l'homme et il est inutile d'essayer de comprendre ce que Dieu EST réellement alors que la plupart des gens ne sont même pas capables de comprendre leur propre Sur-moi. De même qu'il vous est impossible de vous rendre compte de ce qu'est votre Sur-moi, vous ne pouvez pas non plus vous rendre compte de ce qu'est Dieu de votre Sur-moi.

Voici maintenant une question à laquelle j'ai déjà répondu dans des livres précédents, mais qu'on me pose couramment, avec une régularité monotone.

Les gens désirent être renseignés sur leur Guide, leur Maître, leur Gardien, leur Ange Gardien, etc. Une personne m'écrit ceci : « J'ai comme Guide spirituel un vieil Indien Peau-Rouge. Je voudrais le voir. Je sais que c'est un Indien Peau-Rouge parce qu'il est sage. Comment puis-je le voir ? »

Je vais le dire, clairement, une fois pour toutes : les gens n'ont pas comme Guides des Indiens Rouges, Noirs, Blancs ou Tibétains vivants ou morts. En fait, il n'y aurait pas assez de Tibétains, par exemple, pour suffire à la tâche. C'est comme si le premier venu disait : « J'étais Cléopâtre dans ma vie passée ! » Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela. En réalité, le prétendu Guide, c'est simplement le Sur-moi. C'est comme lorsque

vous conduisez une voiture. VOUS êtes le Sur-moi de la voiture. Vous appuyez du pied sur une pédale; et si vous avez de la chance et si votre voiture n'est pas américaine, elle se mettra en marche. Vous appuyez du pied sur une autre pédale et la voiture s'arrête. Et si vous tirez une certaine chose et si vous faites attention à ce que vous faites, vous n'irez pas vous jeter sur le premier obstacle venu. Mais vous êtes seul à conduire votre voiture. De même, vous vous dirigez vous-même, vous et votre Sur-moi.

Beaucoup de gens s'imaginent que ceux qui ont quitté cette Terre sont débordants d'enthousiasme à l'idée de s'occuper de quelqu'un, de le guider chaque jour de sa vie, de l'empêcher de tomber dans le fossé, de lui dire ce qu'il doit faire. Mais pensez à votre cas personnel: vous avez des voisins, peut-être vous entendez-vous bien avec eux, peut-être pas, mais, quoi qu'il en soit, le moment est venu, vous déménagez pour vous installer de l'autre côté du monde. Si vous êtes en Angleterre, vous allez vous fixer en Australie. Si vous êtes en Amérique du Nord, vous allez vivre, disons en Sibérie. Bien, vous déménagez, vous vous installez dans votre nouvelle maison, vous vous habituez à votre nouveau travail, vous vous occupez de conclure de nouveaux contrats. Est-ce que vous interrompez votre besogne pour téléphoner à Tom, à Dick, à Henry, et à Marie, à Marthe, à Mathilde? Non, il n'en est pas question. Vous les avez complètement oubliés. Eh bien, c'est ce que font les gens de l'Autre Côté.

Les gens qui ont quitté cette Terre ne sont pas assis sur des nuages en train de jouer de la harpe. Non. Ils ont une tâche à accomplir. Après avoir quitté cette Terre, il y a pour eux une période de

récupération, puis ils s'attellent à une tâche. En toute franchise, ils n'ont pas le temps d'être des Esprits-Guides et de se livrer aux niaiseries dont les gens parlent.

Souvent, très souvent, des entités qui ne sont pas des humains seront capables d'intercepter les pensées d'un humain et, dans certaines circonstances, ces entités donneront l'impression d'être des Esprits-Guides.

Considérons le cas des séances de spiritisme. Il y a là un groupe de personnes qui espèrent communiquer avec ceux qui sont morts. Ces gens forment un groupe dont chacun des membres a la même mentalité. Il ne s'agit nullement du cas d'une personne isolée qui se livrerait paresseusement à quelque chimère. Non, ces gens se réunissent dans un local bien particulier, en vue d'un but bien précis, et tous, dans leur subconscient, veulent qu'un message leur soit communiqué. Or, dans le monde astral, il y a des formes qui planent ; on peut les considérer comme des formes, ou bien comme des entités qui n'ont pas été humaines et qui ne le seront jamais. Elles sont, seulement, des masses d'énergie qui réagissent à certaines impulsions.

Ces entités, quelle que soit leur origine — mais elles ne sont pas humaines —, flottent aux alentours et gravitent autour de n'importe quelle source qui les attire. Si les gens pensent fortement à un message envoyé par les morts, ces entités seront irrésistiblement attirées vers ce groupe ; là, elles étendront leurs pseudopodes qui sont des mains et des doigts constitués d'énergie, et toucheront un cerveau ou une partie d'un cerveau ou une joue, et la personne qui sentira ce contact aura la conviction d'avoir été touchée

par un esprit ; en effet, les pseudopodes de ces entités sont pareils aux pseudopodes issus d'un ectoplasme.

Ces entités sont souvent malfaisantes et agiles à la manière des singes. Elles planent alentour, rebondissent de cerveau en cerveau, et quand elles apprennent un fait divers appétissant émis par un cerveau, elles peuvent arriver à faire parler un médium doué d'un fluide, c'est-à-dire un véritable médium. Elles communiquent ainsi un message, qu'une personne au moins sait être véridique parce qu'il a été « dérobé » à sa conscience. Mais aucun des assistants n'est sensible à la forme spirituelle, à l'entité qui erre parmi leurs pensées. Il faut le dire clairement, ces manifestations ne sont pas toutes authentiques.

Nous savons tous comment les choses se passent la veille de la Toussaint, quand les enfants circulent, costumés et masqués, et incarnent un personnage qu'ils ne sont pas. Voilà comment se comportent les formes que je viens d'évoquer. Ces entités n'ont qu'une intelligence limitée, et sont de véritables parasites qui se nourrissent de tout ce qui croît en elles.

Dans certaines circonstances, une personne peut avoir ce qu'elle croit être des apparitions. Elle peut se dire que c'est l'esprit de la vieille tante Fanny qui hante sa maison. Tante Fanny avait dégringolé de trois volées d'escaliers, s'était fracturé la jambe et était morte par la suite. Désormais c'était un revenant qui venait conseiller les vivants parce qu'elle était prise de remords de ne pas s'être souciée d'eux quand elle était sur Terre. En réalité, il ne se passe rien de pareil. La personne assistant à la séance peut avoir inconsciemment fait circuler des photos de

tante Fanny et de sa jambe fracturée, en se rappelant quelle vieille grincheuse c'était. L'entité mal-faisante va donc se mettre au diapason de la plaignante, modifier quelque peu les données tout en s'assurant de leur vraisemblance. Et voilà comment tante Fanny « revient » comme une personne qui regrette d'avoir été odieuse envers sa brillante nièce ou son distingué neveu et qui, désormais, souhaite rester avec eux et les protéger pour toujours.

Il est curieux de voir le mépris dont les Occidentaux entourent le Peau-Rouge, l'Indien de l'Inde, le lama tibétain dont ils remettent en question l'authenticité. Dès que ces gens meurent, les railleries cessent et les descendants pensent que ceux dont on a tant médité vont se hâter de revenir, de se mettre sur les épaules des vivants pour les guider à travers l'existence et les préserver des vicissitudes de la vie. Eh bien, c'est faux. Tout ce qui leur arrive, je l'ai déjà déclaré, c'est d'être hantés par des incubes imposteurs en quelque sorte.

Vos amis de l'autre côté du monde, combien de fois êtes-vous en relation avec eux ? Combien de fois les aidez-vous ? Combien de fois leur êtes-vous venu en aide quand ils étaient vos voisins ? Réfléchissez. Un individu quitte cette vie, et vous ignoriez son existence à son passage sur Terre.

Dans ces conditions, pourquoi penser que cet inconnu va éprouver un immense intérêt à votre égard ? Pourquoi imaginer que quelque lama tibétain ou quelque Chef Indien Peau-Rouge va renoncer à ses occupations de l'au-delà pour vous assister jusqu'à la fin de vos jours ? Quelqu'un que vous avez méprisé de son vivant ou dont, plus

probablement, vous ne soupçonniez même pas l'existence !

Il faut être logique. Beaucoup de gens croient avoir un Esprit-Guide, par manque de confiance en eux : ils se sentent isolés et sont persuadés de ne pouvoir s'en sortir sans être aidés. Et c'est en partie pour cela, qu'ils imaginent un père ou une mère qui les entoure au-delà de la vie, les protège de leur propre sottise et de la malveillance d'autrui.

Une autre raison qui pousse un individu à croire à un Esprit-Guide, c'est le fait d'entendre ou de croire entendre une voix mystérieuse qui lui parle. Ce qu'il entend effectivement, c'est une sorte de conversation téléphonique avec son propre Sur-moi. Cette conversation, qui lui parvient par l'intermédiaire de la Corde d'Argent, est amplifiée par l'atmosphère éthérée, et parfois reproduite sous forme de vibrations par l'aura. Parfois aussi, il ressentira une pulsation au front, exactement entre les deux yeux, mais un peu au-dessus. Ce phénomène est provoqué par la conversation qui se déroule entre le subconscient de l'humain et le Sur-moi. Le dixième conscient essaie d'écouter, mais n'y parvient pas. A la place, une pulsation se produit qui peut être assimilée à l'information de la téléphoniste déclarant que le numéro est occupé.

Nous devons, tous, nous débrouiller par nos propres moyens, tous. C'est une erreur de mêler cultes et groupes et cancons. Quand nous quittons cette Terre, nous devons nous rendre seuls dans la Salle des Souvenirs. Inutile d'aller là où nous nous jugeons nous-mêmes et de déclarer à notre Sur-moi : « Oh ! le secrétaire de la Société des Hot Dogs Plus Chauds m'a dit que je devais

faire ceci, ou que je ne devais pas faire cela ! » Nous devons nous retrouver seuls. Pour s'améliorer, l'homme doit être seul. Si nous appartenons à un groupe, un club, un culte — eh bien, nous faisons plusieurs pas en arrière. Car, lorsque nous nous affilions à un groupe, à un culte ou à une société, nous sommes contraints de progresser à l'allure de la personne la plus lente qui en fait partie. L'individualiste, celui qui veut progresser, celui qui est évolué, avance seul — toujours.

J'ai reçu il y a deux jours une lettre intéressante qui disait : « J'ai pendant quarante-quatre ans été membre de... — et j'avoue avoir moins appris durant tout ce temps qu'en lisant un seul de vos livres. »

Le vieil écrivain reposait sur son lit à côté de la fenêtre donnant sur le port de Montréal presque désert. Les navires n'arrivaient plus aussi fréquemment ces derniers temps. Il y avait eu tant de grèves, de vols et autres événements désagréables que maintes lignes de navigation évitaient le port de Montréal.

Le vieil écrivain était couché, regardant le maigre trafic sur le fleuve et la circulation intense dans la rue menant à l'Homme et à son Univers, un univers qu'il n'avait aucune envie de visiter. Le soleil brillait dans la chambre et la jeune chatte, Mlle Cléopâtre, se reposait les pattes repliées sur les pieds du Vieil Homme.

Elle se tourna vers lui et, souriant comme le chat proverbial du Cheshire, dit : « Alors, vieux, pourquoi les humains refusent-ils de croire que les animaux savent parler ? »

« Eh bien, Cléo, répondit l'auteur, les humains veulent avoir tout expérimenté, il faut qu'ils tiennent les choses dans leurs chaudes petites mains et les mettent en pièces afin de pouvoir dire : En effet, il est possible que cela ait fonctionné, mais, en tout cas, cela ne marche plus maintenant.

Toi et moi, nous savons que les chats parlent. Quelle importance, ce que pensent les autres ? » Mlle Cléopâtre tourna et retourna cette réponse dans son esprit, ses oreilles se contractèrent et elle se lava délicatement une patte, avant de demander : « Pourquoi les humains ne se rendent-ils pas compte que ce sont eux les muets ? Tous les animaux s'expriment par télépathie. Pourquoi pas les hommes ? »

L'auteur était quelque peu réticent à donner une réponse à cette difficile question. Enfin ! « Écoute, Cléo, les hommes sont différents car ils n'acceptent rien qu'ils ne puissent vérifier par eux-mêmes. Tu sais que la télépathie existe, je le sais aussi, mais si les autres l'ignorent, pour quelque étrange raison, alors il est impossible de les en convaincre. Tu as compris ? »

L'écrivain s'adossa à son lit et sourit affectueusement à la petite chatte, sa fidèle compagne.

Mlle Cléopâtre le regarda droit dans les yeux et reprit après réflexion : « Mais si, il y a un moyen ! Il y a un moyen. Tu viens précisément de lire quelque chose à ce sujet. »

L'écrivain haussa les sourcils à tel point que peu s'en fallut qu'il ait un peu de cheveux au sommet de la tête après tout — ce qui l'aurait bien changé après tant d'années de calvitie ! Puis, il pensa au livre qu'il venait de lire et qui relatait certaines expériences.

Il semble qu'il y ait eu deux chercheurs appelés R. Allen et Béatrice Gardner, travaillant tous deux à l'Université du Nevada. Cette équipe — le mari et la femme — étudiait les problèmes concernant l'enseignement du langage aux animaux et se demandait pourquoi il était impossible d'apprendre à parler aux animaux. Plus ils

s'interrogeaient, plus la question leur paraissait embarrassante.

Naturellement, il semble qu'ils négligeaient la raison la plus évidente de cette incapacité des animaux à parler, c'est qu'ils ne possèdent pas le mécanisme nécessaire pour articuler des sons, qui leur permettrait de prononcer l'anglais, l'espagnol ou le français. Sans doute leur est-il possible de grogner comme le font certains Allemands quand ils sont de mauvaise humeur, mais nous ne nous occupons pas ici d'Allemands de bonne ou de mauvaise humeur.

Les Gardner — mari et femme comme nous l'avons dit — s'attaquèrent d'une autre manière au problème qui les tourmentait. Ils s'étaient rendu compte que les chimpanzés réussissent à se comprendre entre eux et c'est ainsi qu'ils observèrent pendant quelque temps ces animaux-là. Les deux chercheurs arrivèrent ainsi à la conclusion que beaucoup de chimpanzés conversent par signes, d'une manière semblable à celle qu'emploient les sourds de naissance.

Les Gardner se procurèrent un chimpanzé auquel ils donnèrent toute liberté dans leur maison et qu'ils traitèrent à peu près comme un être humain, ou peut-être même un peu mieux, car les êtres humains ne traitent pas trop bien leurs semblables, n'est-ce pas ? Mais ceci est en dehors du sujet : le couple de chercheurs traita le chimpanzé comme un membre de la famille. Il avait des jouets, on lui témoignait de l'affection et on lui apprenait le langage des humains.

Devant l'animal, on ne conversait que par signes. Au bout de quelques mois, le chimpanzé (un chimpanzé femelle) était à même de se faire comprendre sans difficulté particulière. On

l'instruisit pendant deux ans et il apprit des signes qui désignaient un chapeau, un soulier, et beaucoup d'autres objets. Le chimpanzé était également capable de faire comprendre qu'il désirait quelque chose de sucré ou qu'il désirait boire. En tout cas, l'expérience paraît avoir été un succès. Elle n'est pas encore terminée actuellement. Bien sûr, il manque aux animaux le dispositif de cordes vocales qui leur permettrait de produire des sons à la manière des humains. Les bêtes éprouveraient probablement des difficultés à faire de l'analyse grammaticale et à décider du temps à employer; mais si les humains sont trop sots pour pouvoir s'exprimer par télépathie, il est hors de doute que l'animal communique au moyen de signes. C'est un fait — un fait qu'on peut démontrer — que Mlle Cléopâtre et Mlle Tadalinka réussissent à faire connaître leurs besoins et leurs désirs même à des gens qui ne sont pas télépathes. Avec l'écrivain, l'entente est évidemment parfaite: tous les trois sont capables de converser avec une facilité, peut-être plus grande encore qu'entre deux personnes non télépathes.

Mlle Tadalinka entra en flânant et dit: « Vous parlez de nourriture, vous deux ? »

« Non, Tads, répondit Mlle Cléopâtre, nous parlons de la communication avec les humains. Nous avons beaucoup de chance de pouvoir nous adresser au vieux par télépathie. Quel ennui s'il fallait employer le langage par signes ! »

Mlle Cléo regarda l'auteur et lui fit remarquer: « Vous devriez être dehors, vous savez, vous n'êtes plus sorti depuis des semaines. Pourquoi ne pas vous installer dans votre fauteuil et descendre dans le parc ? C'est une journée calme,

aujourd'hui, et il n'y a pas beaucoup de monde dans les environs. »

L'écrivain regarda par la fenêtre. Le soleil brillait, une faible brise soufflait. Il jeta un coup d'œil sur sa machine à écrire et les feuilles de papier blanc, grommela une imprécation de circonstance à leur propos, puis sortit péniblement de son lit et se hissa à grand-peine dans son fauteuil roulant électrique.

Il est difficile de parcourir un corridor et d'entrer dans un ascenseur quand on a besoin de ses mains pour diriger un fauteuil roulant électrique, mais enfin, c'est une chose faisable. L'écrivain descendit de son neuvième étage. Arrivé au rez-de-chaussée, il décida de traverser le parc et d'aller s'installer au bord du fleuve.

Il descend la rampe là au bout de l'allée qui débouche sur le parking. Il traverse le parking et, par une autre petite rampe, remonte sur le trottoir. Le trottoir est désert, tout à fait désert. L'auteur actionne délicatement le levier de l'avant et le fauteuil se met en marche à l'allure d'un pas de promenade.

Soudain, le vrombissement d'un moteur de course déchire le silence. Une grosse voiture roulant en sens interdit freine in extremis. Enfin une voix rude s'écrie : « Halte ! »

Surpris, l'auteur regarde autour de lui. Un sergent et un inspecteur de police sautent d'une voiture de police dont le chauffeur se penche par la fenêtre de la portière.

Bonté divine ! pense l'écrivain. Qu'ai-je fait de mal ?

Les policiers se sont rués en avant et s'arrêtent devant le fauteuil roulant maintenant immobi-

lisé. Le sergent, mains aux hanches, fulmine. « C'est vous, l'auteur ? »

« Oui », répond l'interpellé.

Le sergent se tourne vers l'inspecteur et celui-ci déclare brusquement : « Vous ne devriez pas être seul. Vous avez l'air sur le point de dépasser. »

L'auteur, c'est compréhensible, est stupéfait par cette démonstration d'hostilité à son égard. « Nous mourrons tous, un jour ou l'autre, répond-il d'une voix douce. Mais je me porte très bien. Je suis dans un parc privé et je ne gêne personne. »

Le sergent prend un air encore plus menaçant et réplique, furieux : « Je me fiche de la façon dont vous vous portez. Je dis que vous ne pouvez pas sortir seul. On m'a dit là-haut, ajoute-t-il en montrant l'immeuble, que vous n'en avez plus pour longtemps à vivre. Je n'ai pas envie que vous mouriez en pleine rue quand je suis de service ! »

L'auteur était réellement abasourdi de se voir traité de la sorte et n'arrivait pas à comprendre. Sans doute était-il malade ; sinon, il n'aurait pas été dans ce fauteuil roulant ; mais son état ne nécessitait pas qu'on l'accompagne à chacune de ses sorties. Cela frisait le fantastique ! L'auteur entendait être indépendant. « Mais je suis dans une propriété privée », répondit-il.

Ce fut à l'inspecteur d'intervenir cette fois : « On s'en fiche, nous, que vous soyez ou non dans une propriété privée. Vous avez l'air mal en point. Nous, on s'en fiche, mais on ne veut pas d'ennuis avec les autres ! Maintenant, rentrez chez vous ! Je vous raccompagne. » Il saisit le guidon du fauteuil roulant et fit pivoter celui-ci avec une extrême brutalité. Le pauvre auteur faillit

basculer hors de son siège. « En route », commanda l'inspecteur en poussant le fauteuil.

Les voitures qui roulaient freinèrent et les passagers sourirent en voyant un homme aux prises avec la police — un homme en fauteuil roulant de surcroît ! — mais, naturellement, il s'agissait de touristes et quand les gens font du tourisme, ils sont à l'affût de la moindre sensation. Mais c'était toujours une cause d'étonnement pour l'auteur de voir que chaque fois qu'il sortait dans un fauteuil roulant électrique, il y avait toujours une bande de singes qui souriaient en passant dans de grosses voitures américaines et qui klaxonnaient comme s'il s'agissait d'un spectacle des plus comiques. L'écrivain se demandait en quoi un vieux bonhomme infirme qui essayait de vivre sans causer trop d'ennuis aux autres, était un sujet de plaisanterie.

Une violente secousse ébranla de nouveau le fauteuil roulant et un ordre lancé d'une voix rude : « En avant » obligea l'écrivain à remettre le moteur en marche, à retraverser le parking et la rampe jusqu'à la rue privée de son immeuble. Tout cela sous les yeux de l'inspecteur qui le foudroyait du regard. A l'entrée, au pied de l'ascenseur, l'inspecteur s'arrêta et dit : « Maintenant, si vous sortez encore seul, nous vous poursuivrons en justice ! » Là-dessus, il s'en alla rejoindre la voiture de police qui avait suivi, tout en grommelant : « Espèce de vieux fou, faire cela alors qu'il a certainement quatre-vingts ans ! »

C'est ainsi que le vieil écrivain reprit l'ascenseur, monta au neuvième étage et fit rouler son fauteuil jusqu'à son appartement. On venait de lui fermer une porte de plus. Maintenant, il lui était interdit de sortir seul. Il aurait dû être

comme un singe attaché à une chaîne ou un chien à une laisse. Mlle Cléopâtre sauta sur les genoux du vieillard, et s'écria : « Innommables imbéciles, que ces gens-là, n'est-ce pas ? »

Mais il y avait du travail à exécuter ; il y avait un livre à écrire, du courrier à rédiger. Aussi l'auteur joua-t-il à pile ou face pour savoir ce qu'il ferait en premier lieu. Ce furent les lettres qui gagnèrent. La première d'entre elles au sommet de la pile venait d'un jeune homme vivant au Brésil, un jeune homme d'un rare bon sens et qui posait des questions pertinentes, judicieuses. Voici la lettre qu'il écrivait, puis celle que l'auteur lui envoya en réponse à la sienne.

« Rio de Janeiro,

Cher Monsieur le Docteur T. Lobsang Rampa,

J'ai lu tous vos ouvrages car je m'intéresse beaucoup au phénomène de la vie dans l'au-delà et de la transmigration de l'âme. Mais, de même que chaque étudiant a des questions à poser, j'aimerais que vous répondiez aux questions que je vais formuler ici.

Je m'excuse de ne pas bien écrire (ni de parler) un anglais correct : je l'étudie encore à l'école et j'ai dû chercher beaucoup de mots dans le dictionnaire. Voici mes questions :

1. Si je meurs, je retrouverai beaucoup de personnes que j'ai connues. Je les verrai comme je les voyais sur Terre. Mais quelle sera mon apparence réelle, puisque j'ai déjà vu beaucoup de monde dans mon existence ? Comment une personne que j'ai connue auparavant dans un autre milieu me verra-t-elle ?

2. Pourquoi est-ce précisément maintenant qu'un ancien du Tibet comme vous est venu nous révéler la sagesse orientale ? Pourquoi maintenant ?

3. Comment pourrai-je voir le Rapport Akashique dans le monde astral ?

4. Quelle est l'attitude la meilleure pour méditer ? Je ne sais pas prendre la position du lotus et je ne sais pas m'asseoir le torse droit.

Si vous pensez qu'il ne faut pas répondre à certaines questions, n'y répondez pas. Je trouverai la réponse dans la méditation (du moins je l'espère) comme j'ai déjà trouvé la plupart des réponses, simplement en y pensant moi-même.

Vous êtes vraiment une lumière dans les ténèbres et je vous remercie pour tout.

Merci beaucoup, Dr Rampa.
Fabio SERRA »

Cher Fabio Serra,

Oh ! c'est magnifique ! Vos questions méritent de recevoir une réponse dans un livre que je suis en train d'écrire et qui sera intitulé « La treizième chandelle ».

Comme je me propose de les utiliser dans cet ouvrage, je vais les répéter ; puis, y répondre. Voici donc ces questions :

« Si je meurs, je retrouverai de nombreuses personnes que j'ai connues sur Terre. Je vais les voir comme je les ai vues sur Terre. Mais quelle est mon apparence véritable ? Comment une personne qui m'a connu auparavant me reconnaîtra-t-elle ? »

« Quand vous mourez, vous quittez cette Terre et vous allez dans un lieu que dans beaucoup de religions on appelle « purgatoire ». Le « purgatoire » est simplement un endroit où l'on se purifie. Supposez que vous avez travaillé dans votre jardin et que vous avez de la boue sur le visage et dans les cheveux (si vous avez des cheveux !). Puis, vous décidez de rentrer dîner et peut-être d'écouter la radio. Eh bien, que faites-vous avant toute chose ? Vous vous rendez en « purgatoire ». En d'autres termes, vous allez à la salle de bains pour vous laver mains et visage, ôter la boue et la poussière qui vous maculent.

« Beaucoup de religions font du « purgatoire » un tableau effrayant. Je préfère le considérer comme une « salle de bains » céleste où vous « lavez » votre astral pour vous présenter devant vos compagnons sans souillure. Voyez-vous, quand vous serez dans l'astral, vous montrerez votre aura, et si trop de « taches de boue » collent à votre aura, tous ceux qui vous regarderont les verront. Le purgatoire est un lieu dans l'astral où vous êtes accueilli par vos amis, jamais par vos ennemis. En effet, dès que vous arrivez de l'Autre Côté, vous ne pouvez rencontrer que ceux qui sont susceptibles de s'accorder avec vous. Quand vous quittez cette Terre, vous pensez à vous en fonction de l'apparence que vous aviez sur cette Terre, et c'est donc ainsi que vous apparaissez dans l'astral — tel que vous étiez sur cette Terre. Comme les gens que vous rencontrez là désirent être reconnus, ils vous apparaîtront, eux aussi, tels que vous les connaissiez sur Terre.

« Il arrive bien des fois qu'on ait la même impression sur Terre. Vous voyez une personne et vous êtes sûr que cette personne a un nævus

sur la joue gauche ; mais quelqu'un d'autre pourrait vous dire : « Oh ! Non, ce nævus lui a été enlevé il y a environ un an. » Vous voyez — disons-le en d'autres termes —, vous voyez uniquement ce que vous désirez voir, ce que vous vous attendez à voir. Ainsi, lorsque vous arriverez de l'Autre Côté, vous verrez les gens que vous désirez voir et vous les verrez tels que vous vous attendez à les voir. Je prends un exemple simple : vous avez eu comme ami un homme de couleur, c'est-à-dire une personne qui était un homme de couleur quand vous le connaissiez sur Terre. Supposons que, de l'Autre Côté, ce soit un Blanc. S'il s'approchait de vous, vous ne le reconnaîtriez pas, n'est-ce pas ? Aussi apparaîtrait-il comme un homme de couleur.

« Au fur et à mesure que vous vous élevez, votre apparence se transforme. Imaginez un sauvage dont le corps est couvert de poils et les dents souillées par les baies dont il se nourrit. Prenez ce sauvage, lavez-le, rasez-le, coupez-lui les cheveux et habillez-le du costume moderne de l'homme civilisé, il aura un tout autre aspect. Eh bien, une fois de l'Autre Côté, si vous progressez, vous vous apercevrez que votre apparence change — en mieux.

« La seconde partie de cette question ? Eh bien, naturellement, cette personne à propos de laquelle vous me consultez vous verra, quand vous serez de l'Autre Côté, tel que vous vous imaginez être. Elle vous verra tel que vous étiez sur Terre et vous la verrez telle qu'elle était sur Terre. Autrement (pour me répéter) vous ne la reconnaîtriez pas.

« Comment un ancien du Tibet, tel que moi, a décidé de communiquer à l'Occident la doctrine

bouddhiste ? Et pourquoi précisément à notre époque ? »

« Voilà une question claire et nette.

« Dans le passé, bien des gens ont visité les régions orientales de ce monde, les peuples d'Occident ont l'esprit préoccupé par la matière. Ils s'arrêtent aux choses présentes, vivent dans l'obsession de l'argent, des biens matériels, de la puissance et de la domination sur les autres. C'est là un aspect de la culture occidentale. Aussi, lorsque les Occidentaux vont en Orient, ils s'aperçoivent que les esprits les plus distingués de cette partie du monde s'abritent souvent dans des corps malades ou pauvres ou vêtus de haillons. Et les Occidentaux ne comprennent pas. Intrigués, ils prennent les préceptes anciens et comme ils ne connaissent ni la langue ni la culture des peuples de l'Orient, ils dénaturent ces préceptes anciens pour en faire ce qu'eux, Occidentaux, pensent qu'ils devraient signifier. Il en résulte que nombre de traducteurs, etc., rendent un mauvais service à l'humanité en proposant des déclarations trompeuses qui ne sont qu'une déformation de croyances religieuses authentiques.

« J'ai suivi une longue préparation avant d'entreprendre la tâche qu'on m'a confiée. J'étais apte à comprendre l'Occident alors que je résidais encore en Orient. J'étais doué pour écrire et pour exposer clairement mes idées à ceux qui sont dignes de connaître les réponses qu'ils désirent obtenir. J'ai souffert plus que n'importe qui ; mais cela m'a apporté une plus grande finesse psychologique, un plus grand choix d'expressions, une plus grande ouverture d'intelligence et cela m'a permis de me familiariser avec les mentalités occidentales. Ainsi j'ai réussi à adapter mon

langage de façon à pouvoir transmettre aux lecteurs occidentaux le véritable message ésotérique.

« Nous sommes à l'âge de Kali, l'âge de la rupture, l'âge du changement. L'humanité se trouve à la croisée des chemins ; elle doit choisir entre déclin et progrès, décider soit de s'élever, soit de s'abaisser au rang des chimpanzés. C'est ainsi qu'à notre époque, en cet âge de Kali, j'ai entrepris de révéler certaines vérités à l'homme et à la femme d'Occident et tenté de démontrer qu'il vaut mieux étudier et s'élever que de croupir dans l'inaction et de sombrer dans l'abîme du désespoir.

« Votre troisième interrogation porte sur le Rapport Akashique : comment le voir quand vous serez dans l'astral ? Voici ma réponse :

« Lorsque vous arriverez au plan astral après avoir quitté cette vie, vous irez dans la Salle des Souvenirs et vous verrez là les événements de votre vie passée et ceux de vos autres vies antérieures. Il faudra ensuite décider, probablement avec l'aide de conseillers, de la direction à prendre afin de continuer à progresser. Vous pouvez décider d'aider les morts arrivant de la Terre. Dans ce cas, et s'il est vraiment avantageux pour vous de voir le Rapport Akashique pour pouvoir aider plus efficacement les autres, vous aurez la faculté de voir ce Rapport. Mais je dois vous dire que personne ne peut le consulter par simple curiosité.

« Il existe de nos jours, en Occident, des gens qui font de la réclame assurant que, moyennant finance, ils feront le voyage dans l'astral (avec leur valise, je suppose), y consulteront le Rapport Akashique, et reviendront avec les renseignements désirés. Naturellement, cela est un mensonge éhonté ! Ils ne consultent pas le Rapport Akashique et je doute qu'ils parviennent avec

leur conscience dans l'astral. Les seuls esprits qu'ils consultent sont ceux qu'on met en bouteille¹. Aussi, je le répète, il est impossible d'accéder au Rapport Akashique d'une personne, à moins qu'il ne doive en résulter un avantage réel pour la personne en question.

« Votre quatrième interrogation est, une fois de plus, fort sensée, et m'intéresse tout particulièrement car de nombreuses personnes s'en inquiètent.

« Quelle est la meilleure attitude à adopter pour la méditation ? Je ne sais pas prendre la position du lotus et je ne sais pas m'asseoir le torse droit », m'expliquez-vous.

« Permettez-moi de vous dire une chose : pour respirer vous n'êtes pas obligé d'adopter une position spéciale, n'est-ce pas ? Si vous avez envie de lire un journal ou un livre, il n'y a pas lieu pour vous d'adopter une position particulière. Vous avez envie de lire, vous vous installez confortablement dans un fauteuil, ou bien vous vous allongez dans votre lit. Peu importe. Plus vous êtes à l'aise, plus vous avez d'agrément, mieux vous arrivez à assimiler ce que vous allez lire. Les mêmes règles s'appliquent à la méditation. La façon dont vous vous installez n'a pas la moindre importance. Asseyez-vous comme il vous convient. Couchez-vous si vous préférez. Et si vous avez envie de vous coucher roulé en boule, eh bien, pourquoi pas ? On se repose dans le seul but de se libérer de toute tension. Pour méditer avec succès, il faut que vous soyez libéré de toute tension, de toute distraction. Dès lors, toute attitude, quelle qu'elle soit, convient pour la méditation si elle vous met personnellement à l'aise.

1. *Spirits*: esprits, alcool. (N.d.T.)

« Et voilà ! Vous avez vos réponses. J'espère que vous en tirerez profit. »

Le vieil écrivain se renversa sur son lit, avec la satisfaction du travail bien fait : Quelle formidable quantité de malentendus et d'idées fausses tout de même ! pensa-t-il. Puis il tendit la main et prit une autre lettre. Celle-ci venait tout droit d'Iran. Une des questions qu'elle posait trouve sa place ici. La voici : « A quoi bon dormir dans la position du lotus ? En dehors de la mortification de la chair, quel bienfait en retire-t-on ? »

Il s'agit là d'un sujet souvent débattu. En réalité, que l'on s'asseye dans la position du lotus ou que l'on s'étende sur le dos, cela n'a pas la moindre importance. L'essentiel est d'être à l'aise ; car si l'on est installé dans une position inconfortable, on éprouvera des tensions et des contraintes qui distrairont du repos et de la méditation. Voyons cela d'un peu plus près, voulez-vous ?

En Occident, les gens s'asseyent sur des chaises. Quand ils vont au lit, ils reposent sur un machin mou pourvu de ressorts ou de quelque dispositif grâce auquel certaines parties de l'anatomie du dormeur peuvent s'affaïsser, si bien que lorsque (pour le dire familièrement) le derrière de l'intéressé fait exagérément saillie, le sommier mou, ou les ressorts mous, laissent le derrière en question s'enfoncer dans le matelas. Aussi le poids est réparti équitablement. Le point important, c'est que dans le monde occidental, les gens ont UN système qui leur convient, c'est LEUR système. Si un Occidental a envie de s'asseoir, il s'assied sur une sorte de plate-forme soutenue par quatre pieds et pourvue à l'arrière d'un dossier qui l'empêche de s'effondrer. Depuis sa naissance, l'Occidental est conditionné pour croire

que sa colonne vertébrale doit être soutenue par une prothèse quelconque. C'est ainsi que les muscles qui normalement devraient redresser sa colonne vertébrale se développent mal ou s'atrophient.

Il en va de même pour le reste du corps. L'Occidental est conditionné pour que ses jambes se tendent et se plient selon un certain angle à partir des genoux. Sinon, et dans n'importe quelle position, il se sent mal à l'aise.

Maintenant, considérons ce qui se passe en Orient, au Japon d'abord. Là, avant d'entrer dans une maison, on enlève ses chaussures, et pour s'asseoir, on s'assoit par terre. Or, la seule manière de s'asseoir confortablement sur le plancher, c'est de croiser les jambes : une variante de cette position est appelée la Position de Lotus.

Tout au long de ses années de croissance, le Japonais s'est aperçu que s'il empoigne ses chevilles et noue ses jambes entre elles il n'éprouve aucune gêne. Il s'appuie sur une solide tradition et comme il y a été conditionné dès l'enfance, il ne subit ni tension, ni inconfort, ni désagrément. Il se rend compte aussi que sa colonne vertébrale est naturellement droite. Or, cela est dû à cette posture du lotus.

Prenez un Japonais qui n'a jamais vu les dispositifs occidentaux et invitez le pauvre diable à prendre place sur une chaise. Il se sentira extrêmement mal à l'aise, aura mal dans son corps et, à la première occasion, il se glissera à même le sol pour s'asseoir dans sa position accoutumée.

Si l'on prend un Occidental et qu'on l'introduise dans la société japonaise où il devra s'asseoir jambes croisées sur le plancher, il sera au supplice. Ses articulations n'ont pas été

exercées en vue de cette position particulière si bien que, d'abord, il pense qu'il va se déchirer et ensuite, quand le moment est venu de se lever, il se rend compte qu'il ne le peut pas. C'est en effet un spectacle divertissant que celui d'un vieil Allemand bien gras qui s'est assis jambes croisées et essaie de se relever. Généralement, il bascule en avant, la tête la première, mais heureusement ses mains le sauvent, arrêtant sa chute. Après quoi, il s'efforce, en poussant de puissants gémissements, de plier les genoux sous lui ; et enfin, après avoir mêlé cris de douleur, soupirs et exclamations gutturales, il réussit à se redresser en même temps qu'il étire son dos et que son visage exprime la pire des souffrances.

En Extrême-Orient, s'asseoir jambes croisées est une chose ordinaire, quotidienne. Quant à la culture occidentale, elle attache de l'importance à l'argent et à la possession des biens matériels. L'Occidental pense davantage à « aujourd'hui » — se préoccupe davantage d'acquérir des biens sur cette Terre — et c'est ainsi que tout ce qui symbolise le rang social devient l'objet de désir et de recherche. Dans la lointaine Antiquité, rois, empereurs, pharaons, hauts dignitaires siégeaient sur des trônes. Ainsi les gens du commun s'approprièrent quelques morceaux de bois et fabriquèrent des répliques de trônes et des sièges. Or voilà que Mme Smith en vient à désirer une plus belle chaise que celle de Mme Brown, et la recouvre d'une jolie étoffe. Toutefois, Mme Jones veut quelque chose de mieux : elle est tellement décharnée qu'elle sent constamment ses os en s'asseyant ; aussi fait-elle rembourrer de laine l'étoffe tendue et voilà comment elle est la première à posséder une chaise capitonnée.

En Extrême-Orient, les gens ne s'occupaient pas tellement d'argent; ils ne se souciaient pas tellement de posséder des biens matériels. Ils s'efforçaient, par contre, d'accumuler des trésors pour le paradis ou pour l'équivalent local de cet état posthume. Et en fait, ils étaient très contents de s'asseoir par terre. C'est ainsi que, dès la naissance, ils ont été habitués à s'asseoir par terre. Leurs articulations sont plus souples, leurs muscles sont préparés à cet exercice.

En Inde, le sage s'assied sous un arbre dans la position du lotus. Il n'a pas d'autre solution, le pauvre malheureux, vu qu'il n'a pas de chaise et d'ailleurs il n'a probablement jamais entendu parler non plus de cannes-sièges.

Arrivent les Occidentaux. Ils voient un vieux bonhomme assis sous un arbre et le prennent pour un sage, car ils confondent son attitude avec l'état de sagesse. Ensuite, un stupide individu, qui est tombé par hasard sur une photographie de l'Inde ou quelque chose de ce genre, se met à écrire un livre sur le yoga. Il en a entendu parler par un ami ou a vu une émission à ce sujet à la télévision (l'auteur, soit dit en passant, n'a pas de poste de télévision, n'a jamais pratiqué le culte de la Boîte aux Idioties).

Les écrivains ont causé un tort incommensurable aux véritables doctrines métaphysiques. Des écrivains, qui n'avaient pas la moindre notion de ces choses, ont plagié les ouvrages d'autres auteurs en les modifiant quelque peu afin de ne pas commettre d'infraction à l'égard des droits d'auteur. D'autre part, beaucoup de publicistes tiennent rigueur à l'écrivain débutant qui connaît parfaitement son sujet par expérience. Ce sont ceux qui plagient sans savoir de quoi il s'agit,

qui doivent être considérés comme responsables de l'interprétation erronée couramment donnée aux termes « yoga » et autres. Beaucoup de ces auteurs pensent qu'il faut être malin et font précéder leur nom du mot SRI. Tout comme l'on ajoute le sigle Mr à son nom quand on réside dans les milieux occidentaux. Si ces auteurs, ces poseurs, avaient quelque notion de ces doctrines, ils ne recopieraient pas des termes qu'ils ne comprennent pas. Nombre d'interprètes et de traducteurs se sont mis en tête de traduire en anglais, en français ou en allemand des livres de l'Extrême-Orient. Mais c'est là une entreprise extrêmement audacieuse à moins que le traducteur n'ait une connaissance particulièrement correcte des deux langues et des concepts métaphysiques. C'est que, par exemple, beaucoup de concepts orientaux ne sont que cela, des concepts, des abstractions, et l'on ne peut les traduire en termes concrets que si l'on a vécu en contact avec les deux cultures — l'orientale et l'occidentale.

Revenons-en à la position du Lotus. Celle-ci est une façon de s'asseoir que l'Indien ou le Japonais ou le Tibétain trouvent commode et confortable. Ces Orientaux ne se sentiraient pas aussi à l'aise sur une chaise; aussi n'emploient-ils pas la chaise. De même, un Occidental n'arrive pas à s'accommoder aussi bien de la position du lotus parce que celle-ci ne lui est pas naturelle.

Les gens du cirque savent très bien que pour devenir un bon acrobate, il faut s'exercer, pour ainsi dire, dès la naissance. Il faut entraîner les membres à se plier plus fort qu'ils ne le font normalement, car l'Occidental moyen n'a qu'une gamme de mouvements très limitée. Par contre, l'Oriental est, comme on le dit habituellement,

désarticulé; plus exactement, il est mieux entraîné au mouvement des os. Pour un Occidental d'âge, disons, moyen, il est dangereux d'essayer d'exécuter n'importe lequel des exercices physiques qui sont absolument banals pour un Oriental. Il est extrêmement dangereux pour un Occidental d'essayer de s'asseoir en position du Lotus, car il surprend ses muscles et ses articulations.

La personne qui m'a posé cette question venant d'Iran m'a soumis également une autre question à propos du Ho Tai, le symbole du Bon Vivant.

Naturellement, le Ho Tai est un exemple parmi les mille Bouddhas. En Extrême-Orient, on recourt à des concepts au lieu d'employer des termes concrets. Les gens n'adorent pas des idoles, ils ne révèrent pas une image du Bouddha. Les images agissent comme stimulants à des pensées. Par exemple, un Ho Tai est un vieillard d'aspect agréable, à grosse bedaine, assis dans la position du Lotus. Maintenant, cela ne signifie nullement que vous devez, vous aussi, adopter cette position. Cela veut simplement dire que ce charmant vieillard à la grosse bedaine... n'avait pas de chaise; et si on lui en avait fourni une, il ne s'y serait pas installé, car il ne se serait pas senti à l'aise sur une chaise. Voilà pourquoi il est représenté dans l'attitude qui lui convenait le mieux, vu l'entraînement subi par son anatomie, c'est-à-dire les jambes croisées dans la position du Lotus.

Le Ho Tai est donc une simple figure parmi de nombreuses autres, statues, peintures ou représentations des différentes phases de l'humanité. On peut dire que l'état de Bouddha est accessible à tous, que vous soyez roi, paysan, riche ou pauvre. Vous pouvez atteindre l'état du Bouddha

quelle que soit votre situation sociale et matérielle. La seule chose à considérer est celle-ci : Comment vivez-vous ? Vivez-vous conformément à la Voie Moyenne, règle en vertu de laquelle vous vous conduisez comme vous voudriez que les autres se conduisent envers vous ? Si oui, vous êtes sur la voie qui mène à l'état de Bouddha.

Cette affaire du Bouddha est souvent mal comprise, tout comme le yoga, le yogin, le Lotus, etc. Le Bouddha était Gautama. Son nom était Gautama. Peut-être serait-il utile de se référer à des termes chrétiens. Jésus était l'homme. D'après une autre conception, Jésus était LE Christ. On peut être comme le Christ, mais vous ne voudriez pas être comme Jésus, n'est-ce pas ? De même, Bouddha est un état, un rang, une position, un aboutissement. C'est, en fait, un état d'évolution, et ses images différentes que les ignorants appellent « idoles » sont de simples représentations, des avertissements qui indiquent qu'il est sans importance que vous soyez une personne austère (le Bouddha serein) ou joviale (le Ho Tai). Vous pouvez atteindre l'état de Bouddha pourvu que vous viviez selon la foi véritable qui est la Voie Moyenne et que vous traitiez vos semblables comme vous voudriez qu'ils vous traitent.

Le vieil écrivain se renversa sur son lit, épuisé par l'effort que le travail lui avait imposé. Son état de santé avait régulièrement empiré. La preuve : l'incident avec la Police à la suite duquel, une fois de plus, une porte vers la liberté sur Terre lui avait été fermée. Et maintenant, il était fatigué d'écrire.

Il ouvrit le bon vieux récepteur à ondes courtes Eddystone et pendant quelques minutes écouta les nouvelles du monde entier : d'Inde, de Chine,

du Japon et de Russie. On eût dit que partout dans l'univers, l'homme n'avait que des vilénies à rapporter sur le compte de ses congénères. « Ah! Mademoiselle Cléopâtre! soupira l'écrivain, du moins n'avons-nous pas la télévision. Ce qui nous dispense d'assister à l'horreur et à la violence des scènes occidentales. Je me demande pourquoi la télévision ne peut pas nous donner de bonnes informations au lieu de ces spectacles de sexualité, de sadisme et de corruption.

Mlle Cléopâtre prit un petit air entendu. Elle baissa les yeux, puis avec délicatesse commença à se laver, bien qu'elle fût déjà plus propre que n'importe quel être humain. « Vieux, dit-elle, d'un ton plutôt timide, n'avez-vous pas oublié quelque chose? »

Le vieil auteur se plongea dans un monde confus de pensées, se demandant ce qu'il pouvait bien avoir oublié. Pourquoi Mlle Cléopâtre était-elle si timide? « Non, dit-il enfin, non, je ne crois pas avoir oublié quoi que ce soit, mais si tu penses que oui, dis-le-moi et nous verrons s'il est possible de réparer cet oubli. »

Mlle Cléopâtre se leva, s'avança le long de l'écrivain et s'assit sur sa poitrine, sa position favorite pour lui parler à l'oreille. « Vieux, vous avez précédemment dans ce chapitre fait allusion aux animaux qui parlent, vous avez évoqué les chimpanzés. Mais vous m'avez appris, auparavant, qu'il ne fallait jamais citer un extrait de livre sans donner le titre complet de l'ouvrage et le nom de son auteur. »

Le pauvre auteur faillit rougir, sauf que rougir est une vertu bien au-dessus de ses forces. Puis, il se pencha vers la petite chatte et dit: « Oui,

Cléo, tu as parfaitement raison. Je vais remédier à cette négligence. »

L'auteur avait signalé les deux chercheurs — mari et femme — qui enseignaient à un chimpanzé le langage par signes, en les citant sous le nom de Gardner. Or, cette information était extraite des pages 170 et 171 du livre intitulé « Body language » (Le langage du corps) par Julius Fast, publié chez M. Evans et Cie Incorp., New York.

Mlle Cléo se dressa, bâilla, fit demi-tour et se mit à agiter délicatement le bout de sa queue en repassant le long du corps de l'Auteur ; puis elle se coucha en travers des chevilles de son maître. Il était évident que la petite chatte était hautement satisfaite d'avoir joué son rôle, car on avait reconnu ce qu'il fallait reconnaître. S'étant donc acquittée de sa tâche, Mlle Cléo se pelotonna confortablement et s'endormit. De temps en temps, ses moustaches frémissaient et se contractaient du plaisir que lui donnaient ses rêves purs et innocents.

Assise sous les rochers pleins d'ombre, la vieille femme sanglotait, déplorant sa détresse. Sans arrêt, elle se balançait et se jetait sur le sol dur. Ses yeux étaient rouges, ses paupières gonflées et ses joues profondément ridées étaient rayées de poussière là où les larmes avaient tracé leurs sillons. La clarté du soleil, venue, semblait-il, d'un autre monde, projetait en travers de l'entrée de la caverne où s'abritait la vieille, de fortes ombres noires, barreaux d'ombre derrière lesquels semblait s'abriter son âme.

Au-delà de l'ouverture de la grotte, la rivière Yalu ruisselait sans trêve, descendant des hauteurs du Tibet, traversant l'Inde où elle formait le Gange sacré, puis se perdait dans la vaste mer, chaque goutte de ses eaux roulant comme une âme dans l'éternité. Les masses tumultueuses de la rivière grondaient et rebondissaient, contenues par les parois rocheuses, dévalaient, encaissées dans d'étroits couloirs, et se replongeaient dans de profonds bassins avant de déborder et de se précipiter en avant.

Entre la paroi de la montagne et la turbulente rivière, serpentait un sentier aplani, durci et

nivelé par le piétinement des hommes au cours des siècles. A la vue de ce sol d'un brun rougeâtre, un observateur occidental aurait pensé aux barres de chocolat, car la terre était brune et lisse. Les gros blocs de rocher, éparpillés de part et d'autre de la piste, étaient, eux aussi, d'un brun roux, de cette couleur qui vient aux roches, copieusement chargées de minerai. Dans un trou d'eau alimenté par une faible cascade qui dévalait le long de la paroi rocheuse, on voyait scintiller de minuscules pépites d'or, de l'or sorti du cœur de la montagne.

L'homme de grande taille et le petit garçon chevauchaient tranquillement sur le sentier tortueux qui serpentait le long de la paroi rocheuse. Les poneys étaient fatigués car ils avaient cheminé toute la journée depuis l'humble lamaserie d'où, à cette heure tardive, les rayons du soleil brillaient au loin vers l'ouest. L'homme, vêtu de la robe safran du lama, regardait autour de lui, cherchant un endroit propice pour camper.

L'entrée d'une grotte apparut, masquée par les fleurs d'un massif de rhododendrons. Le lama fit un geste et se laissa glisser à bas de sa monture. Le poney qui suivait s'arrêta derrière son compagnon et le jeune acolyte, surpris, fut désarçonné. Le lama décrocha son sac et se dirigea à grands pas vers la caverne.

La vieille femme gémissait, en proie au paroxysme de la souffrance, et se balançait d'avant en arrière et d'arrière en avant. « De quoi souffrez-vous, vieille maman ? » demanda doucement le lama. La vieille femme poussa un cri de terreur et, d'un bond, se mit debout, puis retomba, le front au sol, à la vue du lama. Celui-ci se pencha et aida la vieille à se relever : « Vieille

maman, dit-il, asseyez-vous près de moi et dites-moi ce qui vous tourmente à ce point. Peut-être pourrai-je vous venir en aide. »

Le jeune acolyte arriva, portant son ballot maladroitement devant lui. Il ne vit pas une arête de la roche, trébucha et s'étala par terre. La vieille femme éclata d'un rire soudain. Le lama fit signe au garçon de les laisser. « Nous allons camper ailleurs, surveille les poneys. » Puis, se tournant à nouveau vers la vieille femme, il ajouta : « Maintenant, expliquez-moi la cause de votre chagrin. »

La vieille joignit les mains et implora : « Oh ! saint lama, écoutez mon récit et venez-moi en aide. Vous seul pouvez me dire ce que je dois faire. »

Le lama s'assit auprès d'elle et fit un signe de tête d'encouragement en disant : « Oui, vieille maman, peut-être pourrai-je vous aider. Mais il faut d'abord me dire toutes vos difficultés. Vous n'êtes pas de notre pays, n'est-ce pas ? Venez-vous du pays du thé ? »

La vieille opina du chef et répondit : « Oui, nous avons quitté l'Assam pour nous installer au Tibet. Autrefois, nous travaillions dans une plantation de thé, mais nous ne nous plaisions pas là-bas. Des gens venus d'Occident nous traitaient mal. Nous devions cueillir une énorme quantité de thé et toujours les patrons nous disaient qu'il y avait trop de tiges dans notre cueillette. C'est pourquoi nous sommes venus ici et nous gagnions de quoi vivre au bord de la route. »

Le lama la regarda, pensif. « Que s'est-il passé ? s'enquit-il. De quoi souffrez-vous maintenant ? »

La vieille joignit et desserra les mains, indécise.

Enfin, elle se décida à parler : « Mon mari et mes deux fils vivaient ici avec moi. Nous nous débrouillions très bien en aidant les marchands à passer la rivière à gué un peu plus en aval. En effet, nous savons où sont les pierres qui permettent de franchir le cours d'eau. Et nous avons disposé ces pierres si bien que nous savons parfaitement quel est pour les marchands le meilleur endroit pour traverser sans tomber dans la rivière et être emporté au-delà de la gorge. Mais, hier, mes deux fils et mon mari ont gravi la paroi de la falaise. Il nous fallait des œufs et les oiseaux poussaient bien. » La vieille femme se tut et fondit de nouveau en larmes. Pour la calmer, le lama la saisit par les épaules, et lui pressa doucement d'une main la base du cou. Immédiatement, ses sanglots cessèrent et elle se rassit pour continuer son récit.

« Ils avaient trouvé une bonne quantité d'œufs qu'ils portaient dans un petit sac en cuir. Et voilà, je ne sais pas comment cela s'est produit... Mon mari a glissé, un rocher a cédé sous son poids et le malheureux est tombé du haut de la paroi rocheuse. » La vieille femme s'arrêta de nouveau pour sangloter, puis secouant la tête comme pour en chasser de mauvais souvenirs, elle reprit : « Mon mari a culbuté et est venu heurter de la tête les roches d'en bas. Pauvre homme ! ajouta-t-elle. Sa tête, ç'avait toujours été son point faible. Il y a eu un horrible craquement et comme un bruit d'éclaboussement, exactement comme cela — plaf ! Puis un bruit comme si l'on marchait sur un vieux fagot de baguettes. »

Le lama fit un signe de tête pour manifester sa compassion et eut un geste pour encourager la femme à poursuivre son histoire.

« Là-haut sur la falaise, mes fils étaient en grande difficulté. L'un d'eux, en essayant d'arracher le sac d'œufs de la main de son père, a trébuché. Le second a tenté de saisir soit le sac d'œufs, soit son frère — je ne sais lequel des deux — et il est tombé lui aussi, car il y a eu, à ce moment-là, un petit glissement de rocher. Les deux garçons sont tombés et se sont abattus sur le roc là en bas, plouf ! plouf ! exactement comme cela ! » Un rire hystérique échappa à la vieille et le lama eut du mal à la calmer. Enfin, elle se ressaisit.

« Le bruit de leurs corps ! Je ne pourrai jamais en chasser le souvenir. Il y a d'abord eu ce plouf ! pâteux, puis un craquement horrible... C'est ainsi que j'ai perdu mon mari, mes deux fils et les œufs qui étaient tous cassés. Maintenant, je ne sais que faire. La vie est si difficile ici ! »

Elle se tut, renifla, sanglota bruyamment et reprit : « Un marchand qui passait m'a aidée à les redresser un peu, mais c'était difficile, ils étaient comme des masses flasques, on aurait pu les rouler comme de vieux vêtements. Sans doute n'y avait-il pas un seul os intact dans tout leur corps... Soudain, alors que le marchand et moi-même étions là devant eux, voilà qu'une horde de vautours s'est abattue sur les cadavres. Nous avons été saisis d'horreur en voyant de quelle manière ils se mettaient à l'œuvre. Bientôt, beaucoup plus vite qu'on ne l'aurait cru possible, il ne restait plus que les os de mon mari et de mes deux fils, ils avaient été déchiquetés d'une façon incroyable. »

Le lama caressa la nuque de la pauvre qui s'abandonnait de nouveau à une crise d'hystérie, et y exerça une légère pression. La malheureuse se redressa et ses joues se colorèrent à nouveau.

« Vous m'en avez dit assez, déclara le lama. Ne vous chagrinez plus. »

« Non, saint lama, répondit-elle, je voudrais chasser tout cela de mon esprit. Daignez m'entendre jusqu'au bout. »

« Très bien, alors. Dites-moi ce que vous désirez me dire et je vous écouterai », assura le lama.

« Le marchand et moi-même, nous sommes restés là, je ne sais combien de temps, remplis d'horreur et de crainte, tandis que les oiseaux nettoyaient les os réduits en morceaux. Ensuite... Eh bien, nous ne pouvions pas laisser les os éparpillés sur le sentier, n'est-ce pas ? Nous les avons donc rassemblés dans un panier et nous les avons jetés dans la rivière. Le courant les a emportés au-delà du défilé. Maintenant, je n'ai plus de mari, je n'ai plus de fils, je n'ai plus rien. Vous, Tibétains, vous croyez aux Champs des Saints ; nous, nous croyons au Nirvana. Mais je suis dans une grande détresse, je suis terrifiée, je voudrais quitter ce monde, je suis terrifiée. »

Le lama soupira, puis murmura un peu comme s'il se parlait à lui-même : « Oui, chacun désire arriver dans les Champs Célestes, mais personne ne désire mourir. Si seulement les gens pouvaient se rappeler que, bien que traversant la vallée de l'Ombre de la Mort, ils ne subiront aucun mal s'ils ne craignent pas le mal. » Puis, se tournant vers la vieille femme, il lui demanda : « Mais, vieille maman, vous n'allez pas encore quitter cette Terre. Qu'est-ce donc que vous craignez à ce point ? »

« De vivre ! s'écria-t-elle brusquement. De vivre ! Pourquoi continuer à vivre ? Il n'y a plus d'homme pour veiller sur moi. Comment vivre, comment me procurer de la nourriture ? Qu'est-ce

qu'une femme seule peut faire dans ce pays, une femme vieille par-dessus le marché, une femme vieille que les hommes ne désirent plus ? Que puis-je faire ? J'espère mourir, mais j'ai peur de mourir. Je n'ai plus personne, je n'ai plus rien. Et quand je mourrai — eh bien, quoi alors ? Ma religion — qui est différente de la vôtre — m'enseigne que dans une autre vie — si vraiment il y a une autre vie — je serai réunie avec ma famille, nous serons de nouveau tous ensemble. Mais comment cela se peut-il, puisque si je continue à vivre pendant de nombreuses années, ma famille aura vécu, loin de moi, et vieilli également. Je suis dans une grande détresse ; j'ai peur et je ne sais pas de quoi j'ai peur. J'ai peur de vivre et j'ai peur de mourir, j'ai peur de ce que je vais rencontrer de l'autre côté de la mort. C'est de ne pas savoir, voilà ce dont j'ai peur. » Cédant à un mouvement impulsif, elle saisit la main du grand lama. « Pouvez-vous me dire ce que je trouverai au-delà de la mort ? demanda-t-elle d'une voix timide. Pouvez-vous me dire pourquoi je ne me jetterai pas du haut du défilé, pour mourir comme mon mari est mort, comme mes fils sont morts ? Pouvez-vous m'expliquer pourquoi je ne dois pas faire cela afin d'être unie à eux ? Nous étions pauvres, nous étions de petites gens, mais nous étions, à notre manière, heureux ensemble. Nous n'avions jamais assez à manger mais nous nous débrouillions. Et maintenant, je suis une vieille femme seule — et je n'ai plus rien. Pourquoi, ô saint lama, m'est-il interdit de mettre un terme à ma détresse ? Pourquoi n'irais-je pas rejoindre ma famille ? Pouvez-vous m'expliquer, ô saint lama ? » La vieille femme tourna vers l'initié des yeux suppliants.

Celui-ci la regarda, plein de compassion, et dit : « Oui, vieille maman, il est possible que mon enseignement vous soit de quelque secours. Mais, d'abord, avez-vous eu à manger ou à boire aujourd'hui ? Qu'en est-il ? »

La pauvrese secoua la tête en silence. Ses yeux étaient noyés de larmes et injectés de sang ; et ses lèvres tremblaient sous le coup d'une émotion contenue. « Nous allons prendre un peu de thé et de tsampa, dit le lama. Ensuite, lorsque vous vous sentirez réconfortée, nous poursuivrons notre conversation. Je vous parlerai de la vérité que je connais. » Il se leva et s'avança vers l'entrée de la petite grotte d'où il appela l'acolyte. « Ramasse du bois et allume un feu, ordonna-t-il. Nous allons prendre du thé et du tsampa, répétait-il, puis toi et moi, nous aurons à parler à la vieille maman qui pleure son mari et ses fils. Il nous faudra faire notre devoir et essayer de lui apporter le soutien de la vraie Religion. »

Le jeune garçon se mit à errer parmi les grands rochers. Le bois ne manquait pas, et le garçon se prit à souhaiter qu'il en fût de même dans la Vallée de Lhassa, à des milliers de mètres plus haut. Il vagabonda en choisissant le bois le plus sec et rassembla une bonne pile susceptible de satisfaire son maître.

Un peu plus haut, sur la crête d'une roche très pointue, il aperçut quelque chose qui suscita en lui un vif intérêt. Il grimpa avec précaution à environ cinquante mètres de hauteur et tendit la main pour s'emparer de l'étrange objet qui avait éveillé son attention : cela brillait et des fils noirs y étaient attachés. Saisissant l'objet, il recula, horrifié, perdit l'équilibre et dégringola le long de la paroi rocheuse. Il tenait dans sa main le

crâne d'une victime. Glissant le long de la roche, il atterrit dans un rhododendron qui amortit sa chute. Il avait brisé de nombreuses branches, ce qui lui fit grand plaisir, car son travail en était diminué d'autant. Il retourna dans sa main crispée l'objet qu'il n'avait pas lâché malgré sa chute. Des cheveux noirs, un lambeau de peau et le sommet osseux d'un crâne. Laisant tomber le bois qu'il avait ramassé, il galopa jusqu'à la rivière et lança l'horrible chose au loin.

Pour la forme, il plongea ses mains dans l'eau afin de les rincer puis les secoua pour les sécher tout en courant ramasser son bois.

Lourdemment chargé, il regagna les environs de la grotte et là, déposa en une pile bien ordonnée le petit bois et un petit tas d'amadou. Faisant jaillir des étincelles d'un silex et d'un morceau de fer, il essaya de mettre le feu à l'amadou qui s'était humecté dans ses mains encore mouillées.

A l'entrée de la grotte, le lama et la vieille femme observaient le manège du jeune acolyte. Le lama souriait en voyant sa maladresse; mais la vieille femme, dont l'estomac gargouillait de faim, se mit à répéter « tchek, tchek, tchek » et, oubliant ses chagrins, elle courut à la petite pile de bois. Elle était redevenue la parfaite ménagère qui allait apprendre à ce jeune homme comment on allume un feu. Elle préleva de l'amadou sec dans sa maigre provision et fit jaillir toute une gerbe d'étincelles brillantes. Puis, elle s'agenouilla et souffla fort, et fort, et encore plus fort jusqu'au moment où l'amadou rougeoyant prit feu brusquement et les flammes se tendirent avec avidité pour embraser les brindilles entassées au-dessus. La femme, rayonnante de fierté, courut à la grotte chercher un pot déjà rempli d'eau.

Le jeune acolyte la regardait d'un air morose, se demandant pourquoi les femmes interviennent toujours dans les choses que les hommes font d'une façon magnifique. Pourquoi les femmes se mêlent-elles toujours de tout, cueillant les fruits du pénible travail des hommes, s'appropriant tout le mérite, tout le bon karma ? Irrité, le jeune garçon chassa une pierre à coups de pied, puis il se fraya de nouveau un chemin parmi les rochers pour rassembler une nouvelle charge de bois sec. Je ne sais comment cette vieille femme économisera le bois à brûler, pensa-t-il. Je ferais mieux d'en stocker une bonne quantité, cette fois-ci.

Là-haut, au pied d'un énorme roc qui surplombait le sentier, le garçon découvrit soudain une coupe et une petite boîte. Il trouva aussi un lambeau d'étoffe. En l'examinant, il soupçonna d'abord qu'il s'agissait d'un piège. Puis, à la réflexion, il se souvint qu'un vol avait été commis à la lamaserie.

Oh oui ! pensa-t-il, un des moyens que les gens ont de s'enrichir en volant des objets et en les faisant passer en fraude en Inde pour y être vendus comme souvenirs aux Occidentaux. Il bourra le devant de sa robe en y entassant la coupe, la boîte porte-bonheur et les lambeaux d'étoffe. Puis, ouvrant tout grands les bras, il saisit le gros fagot de bois et redescendit en direction de la grotte d'un pas mal assuré, car il lui était impossible de voir où il mettait les pieds.

La vieille femme s'occupait toujours du feu et, comme le pauvre garçon s'en doutait, elle empilait le bois comme si elle avait à sa disposition tout un régiment de moines et non un seul petit garçon pour lui procurer du combustible. Le

garçon laissa tomber sa charge de bois près de la femme, non sans espérer la voir trébucher et tomber dans le feu, de façon à ne plus devoir travailler aussi fort.

Puis, se détournant, il se dirigea vers le lama et lui montra la coupe, la boîte porte-bonheur et les lambeaux d'étoffe. « C'est à moi, c'est à moi, tout cela, cela appartenait à mon mari », cria la vieille femme qui sauta sur ses pieds aussi vite que si elle faisait de la lévitation. Bondissant en avant, elle arracha les objets des mains du garçon et les contempla avidement. « La seule chose que j'aie maintenant au monde, pour me souvenir de lui. » Disant cela, elle enfouit les objets dans son corsage, puis elle retourna vers le feu, les yeux ruisselants de larmes.

Le jeune acolyte regarda le lama d'un air sombre et murmura : « Espérons qu'elle ne va pas jeter cette saleté dans le tsampa. Je n'ai jamais aimé le tsampa gâché. »

Le lama se détourna et entra dans la grotte afin de dissimuler son hilarité.

Bientôt, le lama, le petit acolyte et la vieille femme se trouvèrent assis dans des pièces séparées pour manger le tsampa et boire le thé. En effet, ceux qui au Tibet sont dans les Ordres sacrés préfèrent, en général, manger seuls ou en compagnie de leurs intimes. La nourriture, très peu abondante, fut bientôt avalée et nos trois personnages nettoyèrent leurs bols avec du sable fin, les rincèrent dans la rivière et les remirent dans leurs vêtements. « Venez, vieille maman, dit le lama. Asseyons-nous près du feu et voyons comment résoudre vos problèmes. » Il ramena ses compagnons devant le feu et jeta une poignée de baguettes sur le petit foyer qui crachotait. Le

jeune acolyte regardait à la ronde, consterné en voyant avec quelle rapidité le bois se consumait. Le lama leva les yeux en souriant. « Oui, tu ferais mieux d'aller ramasser une charge ou deux de bois, il nous faut du feu ici. Allons, vas-y. »

Le garçon s'exécuta, à la recherche de tout ce qui pourrait brûler. Le lama et la vieille femme commencèrent à parler.

« Vieille maman, dit le lama, ma religion et la vôtre ont des formes différentes, mais toutes les religions conduisent à la même Maison. Peu importe ce que nous croyons, peu importe comment nous croyons, pourvu que nous ayons réellement la foi. Une vraie religion, grâce à la discipline mentale et spirituelle qu'elle impose à ses fidèles, apporte le seul salut valable pour notre peuple et pour le vôtre ! » Il se tut, observa son interlocutrice et reprit : « Ainsi, vous avez pensé à vous tuer, n'est-ce pas ? Ce n'est pas une réponse, sachez-le. Si vous commettez un suicide, vous ajoutez simplement à vos problèmes, vous ne les résolvez pas. » La vieille femme leva les yeux vers le lama, car celui-ci était très grand et elle était toute petite. Elle regarda le lama, les mains jointes. « Oh oui, dites, parlez-moi. Je suis ignorante. Je ne comprends rien, je ne sais rien. Oui, j'ai pensé à me jeter du haut de la falaise pour être précipitée contre les rochers, là, en bas, comme mon mari et mes fils. »

« Le suicide n'est pas une réponse, dit le lama. Nous sommes venus sur cette Terre dans le but d'apprendre, dans le but d'épurer notre âme immortelle. Nous sommes venus sur cette Terre pour surmonter des obstacles, les épreuves de la pauvreté, ou les tentations qui assaillent les riches ; car, ne croyons pas que l'argent et les

biens matériels libèrent l'homme de tout souci. Les riches aussi meurent, les riches aussi tombent malades, les riches aussi souffrent de soucis et de persécutions. Ils se heurtent également à des problèmes que les pauvres ne connaissent pas. Nous arrivons sur cette Terre et nous choisissons notre état suivant la tâche qui nous incombe. Dès lors, si nous commettons un suicide, si nous nous tuons, nous sommes un bol brisé ; or, si vous brisez votre bol, vieille maman, comment allez-vous manger ? Si vous brisez votre silex et votre briquet, comment provoquer une étincelle pour allumer la mèche du briquet ? Comment survivre dans ce cas-là ? »

La femme fit un signe de tête comme pour marquer son complet accord et le lama continua :

« Nous arrivons sur cette Terre en sachant d'avance quels seront nos problèmes, en sachant quelles épreuves nous aurons à subir. Si nous nous suicidons, nous manquons aux engagements que nous avons nous-mêmes contractés en vue de notre progrès personnel. »

« Mais, lama, dit la vieille femme au comble de l'exaspération, nous pouvons savoir — de l'autre côté — les engagements que nous prenons, mais pourquoi ne les connaissons-nous pas quand nous sommes sur cette Terre ? Si nous ne savons pas pourquoi nous sommes ici, pourquoi nous reprocher de ne pas faire ce que nous sommes censés faire ? »

Le lama sourit avant de répondre. « En voilà une question ordinaire ! Tout le monde la pose. Nous ignorons quelle tâche nous attend sur cette Terre ; car, si nous le savions, nous consacrerions toute notre énergie à l'accomplir, sans nous occuper du dérangement que nous causerions à autrui.

Or, il nous faut accomplir notre tâche sans oublier de venir en aide aux autres. Il faut à tout moment appliquer la règle : « Agis comme tu voudrais que l'on agisse envers toi. » Et si dans notre hâte égoïste à achever une tâche donnée, nous empiétons sur les droits d'autrui, nous nous créons simplement des tâches supplémentaires que nous devons accomplir. C'est pourquoi il vaut mieux que la majorité des gens ignorent la tâche qui leur incombe aussi longtemps qu'ils sont sur Terre ! »

La conversation fut interrompue par un cri du jeune serviteur. « Regardez ! Regardez ! s'écria-t-il, regardez ce que j'ai trouvé. » Il tenait dans les mains une statuette en or. Le poids en était considérable et il devait la porter avec précaution de peur qu'elle ne lui tombe sur les pieds.

Le lama se leva en jetant un regard sur la vieille femme dont le visage virait au verdâtre. Bouche bée, les yeux écarquillés, elle semblait la proie d'une véritable terreur. Le lama s'empara de la statue. Puis, la retournant, il en examina la base et y aperçut une marque. « Ah ! s'écria-t-il, c'est une des statuettes volées là-haut dans la petite lamaserie. Des voleurs y ont pénétré par effraction et voilà un des objets qu'ils ont dérobés. » Le lama se retourna vers la vieille qui bégayait de frayeur. « Je vois, vieille maman, dit-il, que vous ne saviez rien à ce sujet. Je vois que vous soupçonniez votre mari et vos deux fils de se livrer à des mauvaises actions. Je vois que, malgré vos soupçons, vous n'étiez certaine de rien et que vous n'avez pris aucune part à ce vol. Aussi, n'avez aucune crainte. Vous ne serez en aucune façon punie pour le péché d'un autre. »

Le lama s'adressa à son élève. « Il devrait y

avoir une plus grande quantité d'or. Il devrait y avoir aussi des pierres précieuses. Retournons à l'endroit où tu as découvert cette statue; nous regarderons de tous côtés pour voir si nous ne trouvons pas les autres objets qui ont disparu. »

La vieille femme réussit enfin à prononcer quelques paroles: « Oh, grand et saint lama, je savais que mon mari et mes deux fils faisaient quelque chose au pied de ce rocher, dit-elle en indiquant l'endroit en question. Je ne savais pas à quoi ils étaient occupés. Je ne le leur ai pas demandé. C'est tout près du lieu où ils sont tombés. »

Le lama opina de la tête et, en compagnie du jeune garçon, se dirigea vers l'endroit en question. « Mais, dit le jeune acolyte, c'est exactement là que j'ai fait ma trouvaille. La statue émergeait légèrement du sable; c'est comme ça que je l'ai vue. » Lama et acolyte s'agenouillèrent et, s'aidant de pierres plates, se mirent à creuser le sol sableux. Bientôt, ils heurtèrent quelque chose de dur. Et les voilà qui, fouillant délicatement la terre avec leurs doigts, dégagent un volumineux sac en cuir qui contenait, à leur grande joie, des pierres précieuses et des petites pépites d'or. Ils continuèrent à fouiller le sol de leurs mains, pour voir si rien ne leur a échappé. Le lama se déclara enfin satisfait d'avoir recouvré la totalité des objets volés. Les deux chercheurs se relevèrent et retournèrent au coin du feu où la femme attendait, assise.

« Demain, dit le lama, vous rapporterez ces objets à la lamaserie. Je vous chargerai d'un message écrit à remettre à l'Abbé et celui-ci vous donnera une somme d'argent en récompense de la

restitution de ces trésors. Dans ma note, je dirai clairement que vous n'étiez nullement coupable dans cette affaire. Grâce à l'argent que vous recevrez, vous aurez de quoi faire le voyage de retour dans votre ancien pays d'Assam où vous retrouverez peut-être des parents ou des amis avec qui vous pourrez vivre. Maintenant, discutons vos autres problèmes, car les choses de l'esprit doivent avoir le pas sur les choses de la chair. »

« Saint lama, intervint l'acolyte, ne pourrions-nous pas refaire du thé pendant que vous parlez ? J'ai très soif après toute cette agitation. J'aimerais boire du thé. »

Le lama se mit à rire et ordonna au garçon d'aller chercher de l'eau à la rivière. Oui, ils allaient boire du thé frais.

« Vieille maman, demanda-t-il alors, quel est cet autre sujet qui vous tracasse ? Vous m'avez parlé de l'éventualité d'être unie à votre famille ? »

La vieille femme renifla quelque peu, de chagrin et de crainte. « Saint lama, j'ai perdu mon mari et mes fils. Même s'ils ont commis un vol dans le temple, ils restent mon mari et mes fils. Je voudrais savoir si je les retrouverai dans une autre vie. »

« Mais bien sûr, répondit le lama. La source de nombre de malentendus, c'est l'incapacité de l'homme à comprendre que sur Terre, les choses ne sont pas toujours immuables. Les gens n'aiment pas le changement. Or, c'est une loi différente qui régit l'« Autre Côté ». Ici, sur cette Terre, vous aviez votre mari, puis vous avez eu votre fils. Plus tard, vous avez eu un second bébé. Les enfants ont grandi, sont devenus des petits garçons ; puis ils sont devenus des jeunes gens.

Ils n'étaient plus des enfants, ils avaient grandi. Voilà ce qu'il y avait sur Terre parce que vous êtes venue sur Terre et vos enfants, eux, sont venus sur Terre pour que vous soyez tous ensemble. Mais votre fils sur cette Terre ne peut pas être votre fils dans l'autre vie. On vient sur Terre pour vivre une existence, jouer un certain rôle, accomplir une certaine tâche. Ici, vous êtes venue comme femme ; mais de l'Autre Côté, il est possible que vous soyez un homme et que votre mari soit la femme. »

La vieille femme regardait le lama d'un air hébété. Visiblement, le raisonnement du lama dépassait sa compréhension. Il s'en aperçut et reprit :

« En Assam, quand vous étiez jeune fille, vous avez probablement vu jouer, au théâtre, des pièces concernant la fertilité du sol, à propos de Mère Nature. Les acteurs étaient des gens que vous connaissiez, et pourtant quand ils entraient en scène pour jouer leur rôle, ils assumaient une autre identité, ils étaient grimés, costumés pour ressembler à d'autres personnes, à des dieux et des déesses et il vous était impossible de les prendre pour ce qu'ils étaient dans la réalité. Sur la petite estrade, ils exécutaient leur pièce, prenaient des poses, mimaient des attitudes, puis quittaient la scène, pour reparaître peu après, parmi vous, tels que vous les connaissiez. Désormais, ils n'étaient plus ni dieux, ni déesses, ni démons. Ils n'étaient plus que des hommes et des femmes qui vous étaient parfaitement connus, vos amis, vos voisins, vos parents. Il en va de même ici sur cette terre. Vous y jouez un rôle, vous êtes une actrice. Votre mari, vos fils étaient des acteurs. La pièce finie, à la fin de la vie,

vous repartirez et vous redeviendrez ce que vous étiez avant votre arrivée sur ce théâtre qu'est la Terre. Les gens de l'Autre Côté sont les gens que vous aimez car vous ne pouvez y rencontrer que ceux qui désirent vous rencontrer et ceux que vous désirez rencontrer. Vous ne pouvez y rencontrer que ceux que vous aimez. Vos fils, vous ne les verrez pas petits bébés ; vous les verrez tels qu'ils sont en réalité. Néanmoins, vous serez en famille car les gens y viennent en groupes et qu'est-ce qu'un groupe sinon une famille ? »

La fin de la semaine est arrivée comme arrivent toujours les fins de semaine. Le vieil écrivain pousse un soupir de soulagement à la pensée qu'il n'y aura pas de courrier aujourd'hui, car le samedi est le jour où, à Montréal, il n'y a pas de distribution postale. Donc, tandis que les postiers grassement payés se reposent dans leurs petites maisons de campagne ou bien sont en train de pêcher à bord de leurs bateaux, le vieil écrivain s'étend dans son lit et considère d'un air grincheux toutes les questions auxquelles il doit encore répondre. En voici une qui revient de temps en temps :

« Pour moi, la chose la plus importante est de savoir où je vais. Quand un homme naît dans l'au-delà, c'est quelque chose de semblable, affirmez-vous, à l'action d'une mère qui donne le jour à un enfant ; mais la Corde d'Argent reste toujours attachée. Vous déclarez que le Sur-moi représente les neuf dixièmes du subconscient de l'homme, ou, pour ainsi dire, l'homme derrière les décors, en coulisse. Très bien, s'il en est ainsi, venons-en à l'homme. Il commence par être limité à un dixième de son être, et par conséquent, il

va et vient dans les ténèbres pendant la plus grande partie de son existence. L'homme meurt (il a exécuté sa tâche pour le Sur-moi), la Corde d'Argent se rompt, et il est réduit à lui-même. QU'EST-CE QUE LE SUR-MOI LUI DONNE EN RÉCOMPENSE DE SES EFFORTS ? »

Bon, très bien, venons-en à cela. Oui, c'est une question à laquelle on peut répondre. Mais il faut vous rappeler que le Sur-moi, c'est VOUS en réalité. Il est, pour parler en termes terrestres, aveugle, sourd et statique, mais bien sûr uniquement en ce bas monde. Le Sur-moi désire savoir à quoi la vie ressemble sur cette Terre, il désire éprouver au plus vite les sensations, car, dans le monde de l'au-delà où le Sur-moi vit normalement, les choses évoluent à la vitesse d'un millier d'années, ou à une allure semblable, au lieu de progresser d'un jour comme sur Terre. Voilà pourquoi dans une hymne chrétienne, il y a ce passage qui compare un millénaire à un clin d'œil. Néanmoins, on peut comparer le Sur-moi au cerveau d'un homme. Le Sur-moi oblige un être humain à accomplir certaines tâches, à subir certaines épreuves et toutes les sensations ainsi éprouvées sont relayées au « cerveau » Sur-moi qui, par procuration, jouit ou souffre de ces sensations.

Nous rencontrons des difficultés pour saisir ces nuances, sachez-le, car sur cette Terre, nous vivons dans un monde à trois dimensions, et dans notre langage nous retrouvons cette représentation en trois dimensions. Alors, comment assimiler des concepts qui exigent peut-être neuf dimensions ?

Vous demandez quelle sorte de récompense le Sur-moi accorde à l'homme pour toutes les expériences qu'il a effectuées ; mais, en retour, on

peut vous poser une bonne question. La voici : quelle récompense donnez-vous à vos doigts pour avoir tourné un bouton et vous avoir ouvert une porte ? Quelle rémunération accordez-vous à vos pieds pour vous avoir transporté dans une autre pièce de la maison ou dans votre voiture, ou pour vous avoir fait monter plusieurs étages ? Comment rétribuez-vous vos yeux pour avoir envoyé à votre cerveau ces belles images ? Rappelez-vous : si « vous » êtes le cerveau et si vous dépendez de vos mains, de vos pieds, de votre nez et de vos yeux, tous ces organes de leur côté dépendent de vous pour exister. Supposez que vous n'existiez pas, ces mains, ces pieds, ce nez, ces yeux n'existeraient pas davantage. Il s'agit, en fait, d'un effort de complète coopération. Quand vos doigts allument une cigarette, ils ne jouissent pas de la fumée. Peut-être qu'une autre partie de votre être, de « vous », y trouve un agrément, mais, de toute façon, quand vos doigts allument une cigarette, aucun autre de vos organes ne récompense ces doigts en leur disant des mots aimables ou en leur faisant des cadeaux coûteux en guise de remerciement. D'ailleurs, si « vous » désiriez récompenser ces doigts, comment vous y prendriez-vous ? Que pourriez-vous donner aux doigts qui leur plaise et les rémunère adéquatement ? Et si le réel « vous » est le cerveau, comment le cerveau, qui dépend de ces doigts, va-t-il agir pour récompenser ces doigts ? Faites-vous en sorte que la main gauche offre un cadeau à la main droite et qu'ensuite la main droite offre, en retour, un cadeau à la main gauche ? Ne perdez jamais de vue que les doigts dépendent du cerveau qui les dirige, et que les doigts dépendent de « vous ». Dès lors, il n'y a pas de récompense

car, de même que les doigts et les orteils font partie de l'ensemble du corps, ainsi VOUS, vous êtes simplement une partie de l'organisme entier qui constitue les extensions du Sur-moi. Ici, sur Terre, vous êtes un simple prolongement comparable à ceci : vous passez un bras par la fenêtre et vous sentez des choses qui sont dans la chambre, une chambre qui est hors de portée de votre vue. Vous travaillez pour vous-même. Tout ce que vous faites profite à votre Sur-moi et, par là, vous profite à vous-même puisque vous êtes la même chose ou une partie de cette chose.

Le même questionneur propose un autre problème. Le voici :

« Si l'homme en question doit être réincarné, retourne-t-il au même Sur-moi ou en reçoit-il un nouveau ? Est-il en permanence une sorte de partie du Sur-moi ? L'homme est-il soudain doté des autres neuf dixièmes de la conscience ? »

Voici la réponse. Bien, votre question est, en fait, celle-ci : est-ce le même corps ou esprit qui vient du Sur-moi ? Supposons que vous vous fassiez une coupure à la main. Vous ne recevez pas, pour autant, une main nouvelle, n'est-ce pas ? La main, ou plutôt la coupure, guérit parce qu'elle fait partie de votre personne, parce que votre cerveau lui impose la guérison ; celle-ci se produit par la jonction des deux lèvres de la blessure. Les gens sont des entités complètes ; et c'est ainsi que votre Sur-moi peut envoyer des prolongements de son être sur Terre ; et ces prolongements — humains — sont une chose qui peut se comparer aux tentacules d'une pieuvre. Coupez un de ces tentacules et il recommencera à croître. Sapristi, sapristi ! Que de confusion à propos de ce Sur-moi ! Mais la question aura été quelque peu

élucidée dans une partie précédente de ce livre. S'il est possible de jeter quelque lumière supplémentaire sur ce point, supposons qu'il existe une grande entité dotée de pouvoirs qui pour l'instant nous échappent. Cette entité possède la faculté de penser et, par là, de créer des prolongements d'elle-même partout où elle le désire — on les appelle des pseudopodes. De même, notre Surmoi, tout en restant à une seule place, possède la faculté d'envoyer des extensions de son être principal, extensions qui lui restent attachées. A l'extrémité de ces extensions, il y a un nœud de conscience, conscience susceptible d'avoir connaissance des choses par le toucher, par la vue, ou par l'ouïe, nœuds de conscience qui reçoivent simplement les sensations sur des fréquences différentes.

Toute chose est vibration. Il n'existe rien sinon la vibration. Si nous pensons qu'un objet est immobile, en fait, il vibre à une allure particulière. Si une chose se meut, c'est qu'elle vibre à une vitesse supérieure. Même morte, une chose continue de vibrer et se fragmente effectivement quand le corps se décompose en vibrations différentes.

Nous percevons une chose, qu'elle soit immobile ou en mouvement. Nous la touchons et nous la percevons parce qu'une certaine vibration l'anime, vibration qui peut être reçue et interprétée par un de nos nœuds accordés à ce type de fréquence ; en d'autres termes, nous sommes sensibilisés au sens du toucher.

Un autre objet vibre beaucoup plus rapidement. Nous ne pouvons pas le sentir avec les doigts, mais nos oreilles perçoivent la vibration que nous appelons son. L'objet vibre dans cette

gamme de fréquences qu'un nœud capable de recevoir des fréquences plus élevées peut capter comme un son aigu, un son intermédiaire, ou un son grave. Outre ces fréquences, il en existe une gamme beaucoup plus élevée que nous ne pouvons ni toucher ni entendre. Or des nœuds plus sensibles encore que ceux évoqués jusqu'ici, des nœuds appelés yeux peuvent percevoir ces fréquences ou vibrations et les résoudre, dans le cerveau, en un type bien déterminé. Ainsi, grâce à cette transformation, nous obtenons une image de la chose perçue.

Il en va à peu près de même en radio. Nous pouvons capter la bande des OM qui est une vibration ou fréquence passablement grossière ou bien nous pouvons passer dans les bandes d'ondes courtes dont les fréquences sont beaucoup plus rapides et qu'un récepteur d'OM ne reçoit pas. Et nous pouvons aussi descendre (à moins que ce ne soit monter ?) aux fréquences de la FM, aux fréquences FUH avec lesquelles nous captions les images de télévision. Le récepteur de radio pour la télévision ne captera pas les OM ou les ondes courtes, tout comme le récepteur d'OM ou à ondes courtes ne captera pas les images de la télévision. Voilà un exemple pris dans la vie de tous les jours et qui nous apprend comment nous pouvons produire des extensions capables de recevoir des vibrations de fréquence spéciale. De façon similaire, le Sur-moi produit des nœuds-pseudopodes humains qui captent les informations qui intéressent le Sur-moi.

Voici une pensée affreuse pour vous. Quelque chose à vous mettre les nerfs en pelote avant d'aller dormir. Nous avons vu comment les hommes élaborent des récepteurs pour capter les

OM, la FM ou les ondes courtes. Supposons que votre Sur-moi considère cette Terre comme étant simplement des OM. Il peut donc produire des pseudopodes à fréquences supérieures, n'est-ce pas ? C'est ainsi que nous avons parfois des cauchemars quand le pauvre vieux Sur-moi subit les interférences de lignes croisées, si bien que vous captez des impressions qui vous présentent des monstres aux yeux exorbités, etc. Car ce genre de choses existe, sachez-le.

L'écrivain saisit une autre lettre et frissonna. Il n'y avait pas de miroir à sa portée, mais s'il y en avait eu un, on aurait pu y voir que l'auteur avait pâli, affreusement pâli. Et pourquoi ? Quelle sorte de question était-ce ?

« J'ai un problème et le voici : si une marionnette peut revêtir à sa guise un corps mâle ou un corps femelle, en fonction de ce qu'elle désire apprendre, pourquoi considère-t-on comme acquis le fait que l'entité qui fut le dalaï-lama s'incarnera toujours dans un homme ? Pourtant, cette entité devrait certainement se modifier pour être à même d'apprendre d'un point de vue plus vaste que le seul point de vue masculin. Pourquoi la femme ne pourrait-elle aspirer au poste le plus élevé du lamaïsme ? Au Tibet où, si je ne me trompe, hommes et femmes sont égaux (ou, du moins, l'étaient avant l'arrivée des Chinois), pourquoi avoir établi cette discrimination ? »

Une fois de plus, on peut en partie répondre à une question par une autre question : au cours de l'histoire universelle, a-t-on jamais considéré une femme comme le Dieu Suprême ? Pouvez-vous, chers lecteurs, citer un seul cas où une femme ait été LE Dieu Suprême ? Oui, sans doute, il y a eu des déesses, mais elles ont toujours été « infé-

rieures », subordonnées aux dieux. Le dalaï-lama a, selon la croyance tibétaine, été un dieu sur terre ; par contre, un dieu sur terre qui serait une déesse sur terre ne suffirait pas.

Il est venu sous la forme d'un homme, parce que les choses qu'il devait accomplir exigeaient qu'il vînt sous une forme masculine. Mais comment savez-vous que le Sur-moi du dalaï-lama n'a pas de marionnettes féminines en train d'apprendre ? En fait, il a eu de ces marionnettes. En fait, de nombreuses choses ont été apprises par des intermédiaires féminins.

Le présent auteur perd patience quand il évoque la presse imbécile et mensongère, et le soi-disant « Mouvement de Libération des Femmes ». L'auteur du présent ouvrage croit fermement que les femmes ont une tâche très importante dans la vie : élever la population future. Si les femmes voulaient seulement cesser de singer les hommes — car elles s'efforcent vraiment de singer les hommes, elles essaient de porter des pantalons, mais elles oublient qu'elles n'ont pas la silhouette qu'il faut —, donc, si les femmes renonçaient à ces fantaisies, le monde s'en porterait mieux. L'auteur croit que les femmes sont responsables de la plupart des ennuis qui existent dans le monde, parce qu'elles veulent sortir et être « libres », comme elles disent à tort. Au lieu d'accepter leurs responsabilités de mères. Elles veulent être les égales de l'homme, mais ne le sont-elles pas ? Qu'est-ce qui est le plus important, un chien ou un cheval ? Ce sont des créatures différentes, voilà tout. Hommes et femmes sont des créatures différentes. L'homme n'a jamais donné la vie sans l'aide d'une femme, si l'on peut dire. Mais une femme peut donner la

vie sans l'aide d'un homme, par parthénogénèse. Aussi, puisque le « Mouvement de Libération des Femmes » veut se faire de la publicité, pourquoi ne se vante-t-il pas de ce que je viens d'expliquer ?

Peut-il exister une preuve de plus grande égalité ou même de supériorité que le fait que les femmes ont la tâche de pourvoir à la race future et de l'élever ? La coopération masculine en la matière ne dure que quelques minutes ; mais une femme — eh bien, elle devrait élever les enfants jusqu'à ce qu'ils soient capables de faire seuls leur chemin dans la vie. Et tant vaudra la manière dont elle les élève, tant vaudra l'exemple qu'elle leur donne, et tant vaudra la race future. Or, de nos jours, les femmes veulent partir à l'usine où elles ont l'occasion de parler de scandales, veulent fumer du haschisch... Tous les prétextes sont bons pour refuser la responsabilité que la Nature leur a confiée. La Libération des Femmes ? Je pense qu'il faudrait appliquer aux responsables du Mouvement de Libération des Femmes un traitement particulier : leur donner une bonne fessée ! une solide !

Me voici amené à la question suivante : pourquoi les femmes n'aspirent jamais à la dignité la plus haute du lamaïsme ? Parce que les femmes sont absurdes. Parce que les femmes ne savent pas avoir des idées claires. Parce que les femmes donnent libre cours à leurs émotions et oublient de raisonner. Si les femmes voulaient seulement cesser d'agir d'une manière inconséquente et si elles acceptaient de faire face à leurs responsabilités, alors le monde entier, l'univers entier serait plus habitable.

Les femmes ont la tâche la plus importante de toutes : rester à la maison, entretenir le foyer et

donner l'exemple à suivre aux générations futures. Les femmes ne sont-elles pas assez grandes pour accomplir leur tâche ?

Une autre question : « Quel est l'encens qui s'avère être le meilleur à l'usage ? »

Voilà une question à laquelle il est impossible de répondre, car cela relève du même type de questions que : quel vêtement faut-il porter ? Ou bien, quelle est la meilleure nourriture à manger ? Impossible de définir la notion de meilleur, à moins de savoir quel est le but visé. Pour que ma réponse ne soit pas entièrement négative, disons brièvement ceci : Essayez différentes espèces, diverses marques d'encens et décidez quelle est la meilleure sorte pour VOUS quand vous êtes détendu, paisible, ou quand vous êtes en colère ou quand vous désirez méditer. Décidez ce qui VOUS convient le mieux dans ces diverses circonstances et faites une bonne provision des types désirés !

Il faut toujours se procurer de l'encens en grosses baguettes. Quand celles-ci sont minces, elles ne sont pratiquement d'aucun usage. C'est comme quand on entend une note de musique. Si cette note est ténue, flûtée, cela vous irrite, cela vous exaspère. Mais si vous entendez une bonne voix, une voix qui a du corps, cela peut être apaisant, calmant ou stimulant. Donc, ne vous laissez jamais tromper à propos d'une mince baguette d'encens. Si vous utilisez cela, vous gaspillez de l'argent. Les baguettes sont mieux que les poudres ou les cônes. Quant à savoir où se procurer de l'encens, eh bien, c'est une autre histoire. Mais, je vous en prie, soyez sûr qu'il n'existe pas quelque chose comme l'« encens Rampa ». Lob-sang Rampa n'entretient aucun fournisseur en

particulier, aucune marque d'encens en particulier. Bien des gens ont publié des réclames criardes à propos de « Rampa ceci », « Rampa cela ». Mais Lobsang Rampa n'a aucune espèce d'intérêts financiers dans quoi que ce soit.

Parfois, je reçois des lettres qui me demandent où l'on peut obtenir un certain livre ou d'autres objets, on me donne un nom et une adresse. Mais il s'agit de fournisseurs qui n'ont absolument aucun lien avec Lobsang Rampa. D'autres firmes font de la publicité en affirmant qu'elles sont « Le Troisième Œil », ceci, ou bien « Quelque chose cela ». Mais, une fois encore, je dois insister, à propos de ces réclames : Lobsang Rampa n'en recommande aucune, il n'en favorise aucune, et il n'est pas nécessairement en relation avec aucune des firmes en question.

« Oh ! oh ! » s'écrie le vieil écrivain :

Mlle Cléo s'était levée, dressait les oreilles, et ses moustaches pointant toutes droites vers l'extérieur, la petite chatte offrait l'image parfaite de la vigilance et de l'interrogation. Le vieil auteur lui sourit et dit : « Cléo, écoute ceci. Nous avons ici une lettre envoyée par un journaliste. Il s'agit d'un reporter du journal Untel, Untel... publié dans la ville de... Ce correspondant est fâché, Cléo, parce qu'il a lu un livre de Rampa qui fait allusion à la lâcheté des journalistes. Il pense que la presse agit sous l'inspiration de Dieu, que les journaux ont le droit d'écrire tout ce qu'ils veulent à propos des gens, parce qu'ils accomplissent une tâche sacrée. Une tâche sacrée, tu entends cela, Cléo ? répéta le vieil auteur. Ce journaliste demande que Lobsang Rampa fasse une déclaration précise concernant

la façon dont la presse fait du mal. « La presse, affirme l'intéressé, ne fait que du bien. »

La presse pourrait, en effet, réaliser un bien immense. La télévision aussi. Mais l'une et l'autre flattent bassement les émotions les plus viles de l'humanité: sadisme, sensualité, superstition et péchés de la même espèce. La plainte la plus grave qu'on puisse formuler contre la presse, c'est qu'elle publie des informations sans prendre la peine de les vérifier. Le journaliste perçoit une rumeur et, immédiatement, le journal la publie comme étant un fait acquis. Si la rumeur est favorable, le journal la déforme en vue de publier du sensationnel et parce que le sadisme se vend mieux que n'importe quelle bonne nouvelle.

Les journaux invoquent leur liberté — la liberté de la presse — mais la liberté de l'individu, qu'en font-ils ? Si le journal doit être libre de publier ce qu'il veut, alors les gens dont il est question dans la presse devraient se voir attribuer dans les colonnes des journaux une place équivalente afin de pouvoir réfuter les mensonges dont la presse s'est faite l'écho. Au lieu de cela, qu'on essaie de répondre à des relations mensongères, et la presse extrait telle ou telle phrase de son contexte et publie des informations d'autant plus condamnables qu'elles paraissent émaner de la personne qui tente de se disculper. En fait, la réfutation du plaignant n'est plus alors qu'un fatras d'assertions prises au hasard, ou peut-être pas du tout au hasard; peut-être les extraits sont-ils choisis et présentés avec la fourberie diabolique qui paraît être l'apanage des reporters de presse.

Bien des gens, attaqués par la presse, ne sont

pas en état de se défendre. Charlie Chaplin, par exemple, a été attaqué encore et encore par la presse de la manière la plus ignoble. Le prince Philip en est un autre exemple : lui aussi a été victime de pareilles agressions, sans avoir le moyen de se défendre. La liberté de la presse ? Je veux bien ! Mais que fait-on de la liberté d'expression des gens que les journaux attaquent ?

La presse est cause de guerres et de haines raciales. Elle ne publie que le sensationnel, ne s'intéresse qu'à ce qui est propre à susciter des troubles. Sans la presse, il n'y aurait probablement pas eu de guerre au Viêt-nam. Il n'y aurait pas eu de guerre en Corée. Si la presse n'avivait pas les haines de race, il n'y aurait pas tant de conflits entre les hommes de couleur différente, et maintenant... le gouvernement des États-Unis connaît de graves ennuis à cause de la presse. Celle-ci, contrairement aux désirs du gouvernement, publie à la légère des choses qu'on devrait laisser reposer là où elles sont.

Chaque personne a des secrets qui pourraient cependant paraître un peu curieux aux yeux d'un étranger qui ignore les faits exacts et les circonstances réelles. Il semble qu'il en va de même pour ces papiers du Pentagone que la presse diffuse aujourd'hui comme des documents sensationnels. Cette publication provoque des remous au Canada, en Angleterre, en France et dans maints autres pays — tout cela parce que les gens de la presse cherchent à obtenir quelques cents de plus pour leurs journaux.

De l'avis du présent auteur, la presse est la puissance la plus malfaisante qui ait jamais existé au monde. Il estime que les informations

devraient être vérifiées, contrôlées et censurées, sinon, la presse contrôlera un jour le monde entier et le mènera au communisme.

Le vieil écrivain était couché et il sourit à Mlle Cléopâtre en disant : « Eh bien, Cléo, je me demande si cet affreux gaillard, le reporter de presse au... journal de... prendra cela à cœur. Je l'espère. Ce serait pour lui une étape vers le salut que de quitter cet emploi et de prendre ailleurs une situation convenable. »

Mais laissons là le journalisme et occupons-nous de quelques autres questions. Leur flot ne s'arrête jamais, n'est-ce pas ? Il semble, en tout cas, que les gens ont grandement besoin de s'adresser à une source qui fournit une réponse, même partielle, à leurs interrogations.

Voici, venues d'Angleterre, quelques questions auxquelles je vais répondre.

« Est-ce mal d'« endormir » un animal qui souffre et qui est atteint d'une maladie incurable ? »

Un bouddhiste ne doit pas ôter la vie. Cependant il existe des choses plus importantes que les religions établies, qu'il s'agisse du bouddhisme, du christianisme, du judaïsme, de l'hindouisme, ou de n'importe quel autre culte. Ces choses, on pourrait les nommer d'un terme qui les résume : le devoir envers le Sur-moi. Le présent auteur, pour sa part, est d'avis qu'on fait une bonne action envers l'animal en le sacrifiant sans douleur au cas où, d'après l'état actuel de la science vétérinaire, il est atteint d'une maladie incurable.

Si un animal souffre d'un mal de ce genre, et si la science vétérinaire est impuissante à soulager ses douleurs, alors il vaut mieux demander à un vétérinaire de sacrifier la bête par le procédé qui lui inflige le moins de douleur possible et qui

la fasse mourir aussi rapidement que possible. Ce geste est un acte de pitié. Le présent auteur a beaucoup, beaucoup d'expérience en ce qui concerne la souffrance, car il en a subi plus que la part qui lui revenait. Il aurait accueilli avec joie une force supérieure à la sienne et capable de le soulager de la douleur, pour toujours.

Pourtant le suicide pose un problème différent. Se suicider, c'est commettre une mauvaise action et ceux qui envisagent cette éventualité souffrent, certainement, d'un déséquilibre mental provoqué par le chagrin, la douleur ou d'autres émotions qui affectent leur jugement. L'euthanasie ne serait pas un suicide parce qu'elle s'inspirerait du jugement porté par des personnes d'esprit mûr qui ne seraient pas directement intéressées par cet acte et qui, de ce fait, ne seraient pas la proie d'émotions douloureuses, compassion ou chagrin. De l'avis du présent auteur, le suicide est indiscutablement un mal et l'on ne devrait jamais s'y résigner.

Si un animal est malade, il faut le délivrer de sa détresse. Si un homme est atteint d'une maladie incurable, et s'il a un âge avancé au point d'être une charge pour autrui, alors il faut envisager une forme d'euthanasie en discutant avec ceux qui ne sont pas personnellement affectés par une décision de ce genre.

La question suivante, en rapport avec celle qui vient d'être traitée, est formulée comme suit : « Est-il possible qu'un animal revienne de l'au-delà durant une vie d'homme ? »

Bien sûr, si c'est pour le bien de l'animal ! Ainsi donc — et je dis ceci à titre d'exemple purement hypothétique qu'il ne faut donc pas prendre trop au sérieux — si un animal a été délivré de sa

détresse sans avoir accompli sa tâche, il est possible que ce même animal choisisse de revenir dans la même famille comme jeune chaton ou jeune chien et vive alors la période de temps dont il a été privé parce qu'on l'a « endormi » pour le soulager de sa douleur. Cela se produit sans aucun doute. Mais, naturellement, si un animal est de l'Autre Côté de la vie et si son « propriétaire » sait faire le voyage astral, alors tous deux peuvent se rencontrer s'ils le désirent.

Question suivante: « Est-ce que la forme astrale a une aura ou est-ce seulement un élément physique ? »

Le physique, forme essentielle ici-bas sur terre, possède un corps éthérique et une aura. Ce ne sont que des reflets de la forme vitale qui caractérise l'homme. Beaucoup de gens ne réussissent pas à voir l'aura — la plupart des gens ne le peuvent pas — parce qu'ils y sont habitués. Comme les gens qui ne peuvent pas voir l'air dans lequel ils vivent. Tout ce qu'ils parviennent à voir, c'est le brouillard enfumé, et l'on peut en voir beaucoup à notre époque!

Dans le monde astral, l'aura est beaucoup plus brillante autour des figures astrales. Plus grand est le degré d'évolution d'une forme astrale, plus brillante est l'aura, plus scintillante son ondulation. Dès lors, voici la réponse demandée:

Oui, une aura enveloppe sans doute les formes astrales.

Toutefois, de même que sur Terre, des gens sont incapables de voir l'aura, de même dans l'astral inférieur certains ne peuvent pas voir l'aura astrale. C'est une situation qui s'améliore à mesure que progresse l'évolution des « non-voyants ».

Cette personne, habitant l'Angleterre, pose des questions intelligentes ! Ce sont les questions d'une Anglaise intelligente. (Vous comprenez cela, cher lecteur ? Je fais l'éloge d'une femme !) « Pourrait-il être permis, demande la correspondante, d'utiliser les renseignements trouvés dans le Rapport Akashique pour rédiger l'histoire véridique des civilisations anciennes et la biographie véridique de personnages célèbres ? »

Non, car l'on ne vous croirait pas. L'histoire ancienne ne ressemble qu'accidentellement à l'histoire telle qu'on l'a écrite. L'histoire est écrite ou réécrite ou corrigée suivant les caprices des dictateurs, etc. En veut-on un exemple moderne ? L'histoire de l'Allemagne nazie a été quelque peu remaniée pour que Hitler apparaisse très différent de ce qu'il était en réalité. L'histoire de la Russie a été modifiée pour satisfaire les dictateurs communistes. Donc, tout se ramène à ceci : si vous écriviez la vérité en vous fondant sur le Rapport Akashique, on ne vous croirait pas, parce que votre version des faits différencierait trop de la version officielle du pays en question.

Dans le domaine des biographies, etc., eh bien, si quelqu'un écrit la vérité, on ne réussit pas souvent à la faire publier ; et si elle est publiée, il en résulte, après coup, un terrible scandale parce qu'un journaliste rapporte une vague rumeur, puis souffle violemment sur la flamme jusqu'à ce qu'elle devienne une fournaise grondante qui consume la vérité. Si vous désirez la vérité réelle, il faudra attendre votre séjour dans l'astral.

Je le dis, mademoiselle C., vous m'avez adressé de bonnes questions. Je vais tirer profit d'une autre de ces questions. Vous demandez : « Est-ce que l'avortement est toujours une faute ? »

Je dis : non. Il vaut mieux subir un avortement que de mettre au monde, dans un monde déjà surpeuplé, un pauvre petit malheureux qui ne sera pas désiré et qui, peut-être, devra affronter bien des difficultés, alors qu'il n'a commis aucune faute. Après tout, pourquoi devrait-il être puni à cause de quelques instants de négligence de la part de ses parents ? Si l'avortement est précoce, l'entité n'a pas encore pris possession du corps.

Au lecteur qui se plaignait de la trop grande abondance de « Je », il est certain qu'au point où j'en suis arrivé dans ce livre, je puis cesser d'être un vieil auteur, pour être plutôt un vieil homme, car je vous assure que je ne suis pas une « vieille femme ».

Quoi qu'il en soit, je cherche toujours dans mes livres à établir un contact personnel avec mes lecteurs car nous sommes tous des amis, n'est-ce pas ? Nous ne sommes pas des canards farcis montés sur des piédestaux. Montez sur un piédestal, vous en tomberez.

Voici une autre de nos questions sur l'âme :

« Si l'âme quitte une personne qui est devenue semblable à un végétal, à un chou, la science médicale devrait-elle recourir à des moyens purement mécaniques pour la garder en vie ? »

Mon opinion personnelle est : « Non. » Lorsqu'une personne est malade au point que l'entité ne l'habite plus et que la vie de cette personne ne tient que par des moyens mécaniques, alors, c'est une erreur et une sottise de prolonger cette vie. Il conviendrait de renoncer aux moyens techniques et de laisser mourir le corps. C'est la méthode qui manifeste la plus grande bienveillance. On entend si souvent parler, à notre époque, de malades incurables qui aspirent à mourir

et dont on prolonge la vie en leur enfonçant dans le corps de grands tubes et en les reliant à toutes sortes d'appareils diaboliques... Eh bien, ce n'est pas cela, vivre. Pourquoi ne pas laisser ces mourants « rentrer à la maison » au lieu de les condamner à une mort vivante ?

L'explosion démographique fait peser une menace croissante sur les bêtes sauvages et sur les régions inhabitées du globe — ces animaux, ces endroits survivront-ils ou bien l'homme détruira-t-il pour toujours son environnement ?

Nombre d'animaux, d'oiseaux et de poissons mourront et leurs espèces seront exterminées pour toujours. L'humanité n'a aucune considération pour les populations des pays sauvages. Une préoccupation unique l'anime : se remplir les poches. Il existe un projet de déboisement dans la province de Québec. Des millions d'hectares de forêt seront détruits afin de fournir en matière première l'industrie papetière qui permet la fabrication de journaux, de cuir artificiel et de divers objets que, pour une raison ou pour une autre, l'homme estime aujourd'hui indispensables à son existence.

Les arbres abattus, il n'y aura plus, dans la région en question, ni insectes ni oiseaux ; plus d'endroits pour construire nids et abris, plus de nourriture. Les animaux, manquant d'abris et de nourriture, mourront.

L'homme se suicide et détruit rapidement la Terre. Les arbres disparus, les courants thermiques se modifieront. La température des arbres fait monter l'air et tomber la pluie ; sans les arbres, il y aura changement de climat. Dans la région de Québec où l'on abat des millions d'arbres, c'est probablement un désert qui naîtra.

Les racines des arbres s'étendent dans le sol et le fixent en une masse solide. Une fois les arbres abattus et leurs racines arrachées, il n'y aura plus rien pour agglomérer le sol, si bien que les vents s'élèveront et emporteront dans l'air la légère poussière du sol, transformant le pays en une zone déserte rappelant la région désolée d'Amérique qu'on appelle la cuvette de poussière (dust bowl).

L'humanité détruit le monde à cause de son insatiable cupidité. Si les gens voulaient simplement adopter un genre de vie plus conforme à la nature, et s'ils renonçaient à tous ces produits de synthèse, ils connaîtraient un bonheur plus grand. Dans l'état actuel des choses, par suite des progrès de l'humanité, l'air, l'eau et le sol sont de plus en plus pollués. Bientôt, on en arrivera au point de non-retour, de saturation: la Terre deviendra stérile et inhabitable. Nombre de personnes haut placées dans ce monde travaillent d'arrache-pied pour tenter d'arrêter cette destruction insensée des régions sauvages où la vie peut encore s'épanouir, pour permettre à la Nature de restaurer l'écologie et de retrouver le point d'équilibre qui convient à la perpétuation et à l'évolution de l'espèce humaine.

Mais qu'est-ce que c'est ? Une grande enveloppe brune contenant un journal plié et une lettre. Le vieil écrivain regarda le journal et le mit rapidement de côté: c'était écrit en français, langage que l'écrivain ne lisait pas. La lettre, rédigée en anglais, expliquait que l'article de presse était écrit par un individu qui affirmait que Lobsang Rampa était malade, avait pris sa retraite et que lui (l'auteur de l'article) le remplaçait. L'auteur

de la lettre désirait savoir qui était ce successeur de Lobsang Rampa, s'il existait bel et bien.

Nombre de gens ont prétendu être Lobsang Rampa. Mais parlons d'abord de cet article de journal. Non, je n'ai pas de successeur. Non, je n'ai ni disciples, ni élèves. Je n'ai personne qui soit mon « héritier ». Quand je mourrai et quitterai cette Terre, j'aurai fait tout ce que j'ai essayé de réaliser ; et si quelqu'un se présente comme mon successeur, mon héritier, mon représentant, il est tout simplement un imposteur. Permettez-moi de le répéter et cette fois en lettres capitales : JE N'AI PAS DE SUCCESSEUR. IL N'Y A PERSONNE A QUI J'AIE DÉLÉGUÉ UNE « AUTORITÉ » QUELCONQUE.

Une des choses les plus terribles dont un écrivain est accablé lorsqu'il jouit d'une certaine notoriété, c'est de savoir que des personnes s'approprient son identité. Par exemple, j'ai reçu une lettre d'une hôtesse de l'air me disant combien elle était heureuse de m'avoir rencontré au cours d'un récent voyage en avion ; mais, ajoutait-elle, « je me demande où est la collection de livres dédicacés que vous m'avez promise ». Je suis obligé de garder le lit ou de me déplacer en fauteuil roulant. Tous mes vols se font dans l'astral, sans hôtesse de l'air. Il y a eu nombre de cas où des gens se sont fait passer pour moi. Parfois, ils se sont montrés désagréables envers leurs interlocuteurs et ceux-ci m'ont écrit pour se plaindre de mon attitude. Triste, n'est-ce pas ? Il est possible que cette sorte d'abus cesserait si chacun avait une carte d'identité ; car on m'a présenté des factures et toutes sortes de choses dont je n'étais pas responsable. Vous voilà donc avertis. D'ailleurs vous devriez savoir à quoi je ressemble maintenant ; encore que je pense parfois que mes

portraits sur la couverture de mes livres sont peints par un aveugle travaillant dans l'obscurité la plus complète.

« Maintenant, Lobsang Rampa, j'aimerais connaître votre opinion au sujet du pouvoir des guérisseurs. Au vingtième siècle, est-il sage d'y recourir ? Je veux dire : les médecins sont si intelligents aujourd'hui, ils savent faire à peu près tout. Dès lors, a-t-on encore besoin de nous ? Prenez le commun des mortels, à notre époque. Il ignore de quoi vous parlez si vous lui dites que vous êtes capable de guérir rapidement un mal de tête, sans qu'il doive ingérer un tas de comprimés. L'intéressé vous répondra que vous êtes tout juste bon à enfermer dans un asile psychiatrique. Voilà pourquoi je voudrais connaître votre avis. Est-il sage d'utiliser ses talents de guérisseur ? »

Non, il est absolument imprudent d'utiliser n'importe quel prétendu talent de guérisseur, à moins de posséder de solides connaissances médicales. Il se peut qu'un patient soit atteint d'une maladie redoutable et que par hypnotisme on arrive à en dissimuler les symptômes. Mais déguiser les signes du mal, ce n'est pas le guérir, et si l'intéressé se sent malade ou si son état s'aggrave et qu'il va consulter un médecin, eh bien — les symptômes ont été dissimulés — alors, que peut faire le malheureux docteur ? Si les indices de la maladie n'avaient pas été masqués, le médecin aurait peut-être réussi à diagnostiquer ce dont le malade souffrait exactement et à le guérir.

Si l'on ne possède pas de sérieuses connaissances médicales, et si l'on ne travaille pas en collaboration avec un praticien diplômé, il ne faut pas se risquer à ces interventions de guérisseur, car

celles-ci peuvent être fatales. Il en va de même pour les prières. Quand un groupe de personnes se réunissent pour prier dans une intention particulière, il importe de connaître exactement les conditions et les circonstances de l'affaire en cause ; sinon, c'est la loi de l'effort inverse qui risque de se déclencher et les choses seraient pires qu'elles ne l'étaient auparavant. Aussi, le meilleur mot d'ordre à appliquer en l'occurrence c'est : « Ne pas se mêler de cela ! »

« Ma chère, ma chère, tout un groupe de questions sur le même genre de sujets. » Très bien, voyons une seconde question, voulez-vous ? La voici : « Prenons le cas de deux personnes qui souffrent du même type de maladie, comment se fait-il que l'une peut être guérie instantanément tandis qu'aucune amélioration n'est apportée à l'autre ? »

La réponse est, comme je l'ai indiqué ci-dessus, que le premier de ces patients est tellement sensible à l'hypnose que les symptômes de son mal se trouvent dissimulés, ce qui vous porte à croire à une guérison instantanée ; tandis que chez la seconde personne moins accessible aux suggestions hypnotiques, on ne remarque aucun changement dans son état. Notez que je parle de « suggestions hypnotiques », car les guérisons, la thérapeutique fondée sur la prière, tout cela est, essentiellement, de caractère hypnotique.

Question : « Pourquoi ai-je chaud aux mains quand je guéris d'autres gens, et pourquoi mes mains sont-elles froides comme la glace quand je m'impose à moi-même la guérison ? »

Réponse : Quand vous guérissez, ou essayez de guérir, un sujet, vous évoquez en lui, par suggestion hypnotique, l'idée que son état s'améliore,

mais vous lui donnez en même temps l'excès de prana dont vous disposez ; de la sorte, le passage de ce prana échauffe vos mains. Par contre, il vous est naturellement impossible de vous donner votre propre prana, car vous le possédez déjà. De ce fait, vous suscitez en réalité la loi de l'effort inverse et épuisez votre propre énergie — c'est pour cela que vos mains se refroidissent.

Ce prétendu pouvoir de guérir est essentiellement hypnotique. Il suffit de faire admettre une suggestion acceptable à une personne susceptible de se laisser influencer. Mais le pouvoir de guérir implique aussi qu'on possède une grande quantité d'énergie éthérique que nous appelons prana. Si vous avez cette énergie et si vous êtes versé en ces sortes de choses, vous pouvez réussir à transmettre cette énergie à un autre. L'exemple suivant peut illustrer ce processus d'échange : un matin où il fait froid, on trouve sa voiture en panne parce que la batterie est déchargée. Le moteur refuse de se mettre en marche. Que voit-on alors ? Une autre voiture s'approche de celle qui est en panne, son conducteur en descend et branche sa batterie sur celle de la voiture immobilisée. L'énergie passe alors en grande quantité d'une batterie dans l'autre et la voiture qui ne démarrait pas se met immédiatement en marche. Cela vous donnera, sans doute, une idée de la façon dont s'effectue ce transfert d'énergie.

De toute évidence nos réponses nous assurent une notoriété internationale. Nous avons reçu jusqu'ici des questions envoyées d'Afrique, d'Inde, d'Iran, d'Angleterre ; mais, cette fois, prenons-en une qui vient de moins loin, une du Québec. Elle concerne les enfants attardés : « Quel but un enfant peut-il avoir dans la vie quand il est arriéré, infirme ou aveugle de naissance ? Je sais que jamais rien d'inutile n'arrive, mais je ne vois pas de raison justifiant la présence de tous les enfants en retard dans leur développement mental que nous avons dans notre société. Je vais avoir l'air cruel, mais comment ces pauvres âmes pourraient-elles apprendre quoi que ce soit ? Ne vaut-il pas mieux, pour leur bien à eux, qu'ils meurent ? »

Réponse. Certains de ces enfants attardés sont nés dans cet état parce qu'avant de venir sur Terre, ils ont choisi ce type de vie afin d'acquérir ce type d'expérience. Après tout, comment pourriez-vous vous initier aux sensations d'un enfant arriéré si vous n'avez jamais été un arriéré ? Et si vous n'avez jamais été arriéré et guéri de cette infirmité, comment pouvez-vous venir en aide aux enfants arriérés ?

Certains cas d'enfants arriérés pourraient être considérablement améliorés. Leur arriération peut provenir de négligence à la naissance ou simplement d'une mauvaise éducation ou encore du fait qu'ils sont nés de parents âgés. Mais la plupart de ceux de cette dernière classe ont une « relation médiocre » avec le Sur-moi et, de ce fait, les messages qui leur sont destinés ne sont pas convenablement transmis. Naturellement, il y a, dans le monde, bien des gens qu'on devrait renvoyer « à la maison » tout comme on renvoie des animaux « à la maison » quand ils souffrent de maladies incurables ; mais c'est là une attitude qu'on ne peut pas observer à l'égard des êtres humains parce que l'opinion publique s'y oppose. En théorie, le meilleur parti à prendre serait de faire mourir un arriéré mental — en théorie. En fait, cependant, il serait impossible de distinguer entre ceux qui seraient incurables du point de vue de l'enseignement et ceux qui, effectivement, n'apprennent que l'amertume. Un autre point se pose ici : une personne incurable aujourd'hui et, de ce fait, candidate à l'euthanasie, pourrait être guérie demain ou la semaine prochaine grâce aux progrès de la science.

Voici une belle question, cette fois, une, j'en suis sûr, que vous aimerez. La voici : « Dans quelle mesure faut-il pardonner ? La Bible dit : « Œil pour œil, dent pour dent », mais cela est inhumain, Jésus, homme, a dit de pardonner soixante-dix fois sept fois ; chose impossible dans la vie contemporaine. Jusqu'à quel point faut-il faire preuve de tolérance ? »

Eh bien, voici une réponse qui risque de faire rougir certaines vieilles personnes de l'un et de l'autre sexe ; mais j'ai une règle plutôt sévère

à ce sujet. Je sais tout ce qu'il faut savoir à propos de « tendre l'autre joue », mais, en fait, nous n'avons que quatre joues, deux devant et deux derrière. Quand toutes les quatre ont été souffletées, le moment est venu de répondre par des gifles, de frapper — beaucoup plus fort — et de cesser une fois pour toutes ces absurdités ; car rester toujours doux, humble et supporter toutes les insultes dont on est accablé, c'est simplement démontrer qu'on est un pleurnicheur et un faible qui ne mérite aucune estime. Nous devrions prendre ceci en considération : sommes-nous des hommes ou des souris ? Si nous sommes des souris, faisons couic autant que le cœur nous en dit, mais sauvons-nous dans les boiseries ! Si vous êtes un homme, alors, vous êtes insensé de tolérer que des gens dépassent certaines bornes.

« Dr Rampa, commençait cette lettre, vous avez l'occasion de regarder dans le Rapport Akashique, vous savez donc ce qui se passe. Dites-moi, quelle est la vérité à propos de l'affaire Shakespeare ? Shakespeare a-t-il écrit ses livres ? »

Oui, le Rapport Akashique est accessible à ceux qui savent comment en faire mauvais usage et à ceux qui savent ne pas en faire mauvais usage. Le Rapport Akashique est accessible, dis-je, à des fins particulières. En principe, cela n'a vraiment aucune importance de savoir qui était Shakespeare ou pourquoi un mystère l'entoure — mais voici quelques faits bien établis.

Celui qui allait être plus tard connu sous le nom de Shakespeare, fils de pauvres fermiers, avait une très grande qualité. Il avait une « fréquence » totalement compatible avec une entité qui devait venir sur Terre pour effectuer une tâche spéciale. C'est ainsi que le garçon qui allait

être connu sous le nom de Shakespeare fut veillé très attentivement, veillé comme le jardinier soigneux surveille la floraison d'une plante rare et précieuse. Au moment approprié, des dispositions furent prises pour que l'entité qui habitait alors le corps du futur Shakespeare, l'écrivain, soit libérée de ce qui était devenu pour elle une servitude exaspérante. Cette entité ne désirait pas vivre une vie de pauvreté, une vie d'épreuves. Il fut aisé de lui faire quitter Shakespeare, c'est-à-dire de la faire renoncer à l'autorité qu'elle exerçait sur lui — et de l'envoyer ailleurs.

L'entité chargée de la tâche particulière dont nous avons parlé au début, avait longtemps cherché un sujet qui lui convînt. En effet, c'est un gaspillage considérable pour de pareilles entités supérieures que de devoir descendre sur Terre, renaître et risquer de perdre beaucoup de leur savoir au cours de l'expérience traumatisante qu'est la naissance. Aussi, l'entité a cherché un hôte adulte à sa convenance et, quand les temps ont été mûrs, le corps a été immédiatement évacué par l'une et instantanément réoccupé par l'autre.

Il y avait, donc, maintenant, une intelligence géante dans le corps du pauvre paysan, une intelligence géante qui éprouvait une difficulté considérable à s'adapter à l'espace restreint, aux circonvolutions limitées du cerveau. C'est ainsi que pendant quelque temps, il y eut une période de stase durant laquelle aucune œuvre créatrice ne fut réalisée. Puis, l'entité géante qui dirigeait le corps du paysan partit pour Londres, en vue d'explorer le corps nouveau, de s'habituer à lui et de triompher de ses gaucheries.

Le temps passa et l'entité se familiarisa de plus en plus avec le corps et le cerveau; alors, elle

commença son œuvre, composant des classiques immortels. Pourtant ces écrits ne pouvant évidemment pas être l'œuvre d'un auteur dont le corps trahissait une éducation fruste, peu à peu des doutes se sont élevés. On s'est déclaré sceptique et l'on a émis des conjectures insensées à propos de la personnalité de Shakespeare, à propos de l'identité de celui qui aurait composé les œuvres de Shakespeare.

La réponse à la question posée ? L'entité qui a adopté le corps de Shakespeare a écrit ses œuvres parce que telle était sa tâche : celle-ci accomplie, elle est partie, laissant derrière elle ce qui pour beaucoup est une énigme, un problème sans solution. Pourtant, si les gens voulaient écouter ceux qui ont eu des expériences similaires, ils seraient à même, eux aussi, de consulter le Rapport Akashique et d'appréhender quelques-unes des véritables merveilles au sein desquelles nous vivons.

Voici une autre question qui peut présenter quelque intérêt. Elle est énoncée comme suit : « Quand vous dites qu'il faut de la patience pour accomplir le voyage astral, voulez-vous dire des semaines, des mois, des années ? Ou bien, la période nécessaire varie-t-elle considérablement d'après la personne qui exécute ce voyage, le temps durant lequel elle l'a pratiqué et les aptitudes individuelles latentes ? »

En fait, chacun de nous effectue le voyage astral. La plupart des gens ne s'en rendent pas compte. Ils ne retiennent de leur expérience qu'un vague souvenir au petit matin qu'ils attribuent à un rêve ou à leur imagination.

Le voyage astral, ou plutôt l'initiation au voyage astral, ressemble beaucoup à l'apprentis-

sage d'un enfant qui commence à rouler à bicyclette. En réalité, cela paraît tout à fait impossible de pouvoir jamais apprendre à rouler sur deux roues, et que dire des vélos à une roue ? Pourtant, les gens en sont capables. Des acrobates apprennent à marcher sur une corde raide, et peu importe le temps mis pour exécuter cet exercice avec brio. C'est simplement un truc à saisir. Si vous vous sentez capable de rouler à monocycle, eh bien, vous pouvez rouler à monocycle. Si vous vous sentez assez souple pour marcher sur une corde raide ou faire de la voltige, croyez-moi, vous pouvez le faire. Il en est de même pour le voyage astral. Dresser une liste d'exercices pour s'initier au voyage astral, c'est une chose impossible. Sauriez-vous expliquer à quelqu'un comment on apprend à rouler à bicyclette, ou comment on apprend à faire du patin à roulettes ? En dehors du sage conseil de s'attacher un coussin au derrière ? Et encore, comment apprendre à quelqu'un à respirer ? La respiration est une chose naturelle, nous respirons simplement, et c'est tout. Nous ne sommes pas toujours conscients de ce processus, n'est-ce pas ? Nous ne nous en rendons compte que lorsque nous éprouvons quelque difficulté à respirer. Nous ne sommes donc pas davantage conscients du voyage astral, du moins, c'est le cas de la plupart d'entre nous ; mais ce voyage est aussi facile que de respirer, aussi facile que de rouler à bicyclette.

L'essentiel est de décider de voyager dans l'astral *consciemment*. L'accent est mis ici sur le mot « consciemment ». Malheureusement, le mot « *imagination* » a mauvaise réputation. Les gens se figurent qu'imaginer c'est concevoir l'irréel. Peut-être vaudrait-il mieux employer, à la place,

le mot « visualiser ». Ainsi donc, pour partir en voyage astral, il faudrait vous mettre au lit — seul, naturellement, et dans une chambre isolée. Adoptez n'importe quelle position, pourvu que vous y soyez à l'aise. Si vous pouvez vous dresser sur la tête, c'est parfait également, à condition que cette position vous paraisse confortable. Mais, si vous désirez vous étendre sur le dos, sur le côté, sur le ventre, c'est tout aussi bien. L'essentiel est de vous sentir à l'aise.

Ainsi, couché, assurez-vous que votre respiration est complète, c'est-à-dire lente, profonde, égale, naturelle. Restez allongé comme cela pendant quelques instants, la lumière éteinte, en rassemblant vos pensées. Puis, représentez-vous que vous êtes un corps dans un corps, représentez-vous que vous êtes dans un corps qui se retire de votre corps extérieur, à peu près de la même manière que vous retirez votre main du gant qui l'enveloppait.

Faites-vous une représentation mentale de votre corps tel que vous êtes étendu dans le lit. Avez-vous un pyjama ? Si oui, visualisez-le, jusqu'aux rayures ou aux fleurs du tissu, ou au modèle. Avez-vous une chemise de nuit ? Représentez-vous avec précision telle qu'elle est. Est-elle ornée de beaux petits nœuds et de dentelles autour du cou ? Eh bien, veillez à vous représenter ces détails. Ou bien êtes-vous l'une de ces intrépides créatures qui dorment comme des bananes épluchées ? Dans ce cas, représentez-vous comme vous êtes. Puis continuez à promener votre regard intérieur en imaginant (pardon ! en visualisant) que votre forme astrale est absolument identique à votre forme extérieure. Représentez-vous ce corps astral s'échappant de

votre corps charnel et s'élevant jusqu'à environ un centimètre ou deux au-dessus du corps de chair. Maintenez-le à cette place et concentrez-vous sur cette image mentale. Si vous êtes une fille, vous aurez des cheveux longs ; mais ce sera une erreur, car aujourd'hui les garçons aussi portent les cheveux longs. Peu importe, d'ailleurs. Si vous avez les cheveux longs, représentez-les-vous tombant dans le dos. Le corps astral est-il en contact avec le visage du corps charnel ? Alors, éloignez-le de quelques centimètres. Visualisez ce corps comme une création vigoureuse. Regardez-le de haut en bas, d'un bout à l'autre, par-dessus et par-dessous de façon à en avoir une image complète, une image globale. Puis, abandonnez-vous à votre satisfaction. Vous êtes sorti de votre corps. Voyez-vous le corps astral oscillant légèrement de haut en bas ? Attention ! soyez prudent, s'il se balance trop violemment, vous aurez l'impression terrible de tomber, et alors vous rentrerez dans votre corps de chair avec un horrible boum ! qui vous secouera, et vous vous retrouverez tout bonnement dans votre lit.

Contentez-vous pour le moment de penser à votre corps, votre corps astral qui flotte un tout petit peu au-dessus de votre corps de chair. Puis, progressivement, représentez-vous le corps astral qui glisse dans votre corps de chair, exactement comme vous glisseriez votre main dans un gant.

Faites cela pendant une nuit ou deux jusqu'à ce que vous puissiez retenir fermement la visualisation. Quand vous en serez là, vous pourrez avancer plus loin.

Vous avez quitté votre corps. Vous flottez exactement au-dessus de votre corps charnel. Réfléchissez ! Où désirez-vous aller ?

Voudriez-vous aller voir le Dr Armand Legge qui vous a fait un si mauvais rapport médical ? Très bien, vous savez à quoi il ressemble ? Pensez à lui, pensez que vous voyagez, pensez que vous le voyez. Si vous arrivez à faire cela, vous pouvez aussi lui chatouiller la nuque. Il se sentira épouvantablement mal à l'aise ! Mais peut-être est-ce un peu méchant de votre part de vous permettre ce genre de farce.

Désirez-vous penser à votre amie ? Eh bien, vous pouvez aller la voir, si vous y tenez. Toutefois, rappelez-vous qu'il ne faut pas avoir de mauvaises pensées à propos de ceux que vous allez voir. Avant de prendre ce risque, en effet, attendez d'avoir une longue pratique ; autrement, vous vous retrouverez dans votre corps après avoir essuyé un vigoureux soufflet. Qu'arrive-t-il en pareille occurrence ? Ceci : vous sortez de votre corps, vous pensez à une amie ou à une personne que vous aimeriez avoir pour amie. Vous savez que c'est l'heure de son bain et vous désirez savoir si elle a des grains de beauté sur son costume de naissance. Vous arrivez auprès d'elle, mais son aura détecte votre présence et alerte son subconscient. Elle se sent mal à l'aise. Elle jette un coup d'œil par-dessus son épaule, se demande si le propriétaire n'est pas en train de l'épier par le trou de la serrure. Elle ne vous verra pas, mais son aura devinera votre présence, son subconscient surgira et vous donnera un tel coup que vous oublierez tout ce que vous avez vu et vous serez renvoyé brutalement dans votre corps, ayant éprouvé un choc plus grand que tout ce que vous croyiez possible. C'est uniquement avec des pensées pures que vous pouvez vous introduire de pareille manière dans l'intimité

d'une personne. Aussi voici ce que j'ai à dire à ceux qui m'écrivent avec l'intention de risquer un coup d'œil sur leurs amies au mauvais moment ; eh bien, je leur dis : « Dans votre intérêt, n'en faites rien. Vous seriez très durement traité. »

Pratiquez la visualisation que je vous ai décrite. C'est réellement facile. Quand vous êtes à même de visualiser une chose, vous êtes à même de la faire. Au bout de combien de temps ? Cela dépend de vous, de la rapidité avec laquelle vous prenez conscience de la vérité. Or, cette vérité, la voici : vous FAITES réellement le voyage astral. Mais, sous l'empire des conceptions de notre civilisation, etc., vous ne vous en rendez pas toujours compte ; vous ne vous en souvenez pas toujours. Et si vous vous en souvenez, vous l'attribuez à un excès d'imagination, à un rêve ou un désir enfin réalisé. Sitôt que vous admettez la réalité du voyage astral, vous pouvez sincèrement visualiser ce voyage. Croyez-moi, il vous est vraiment possible de le réaliser, ce voyage, car c'est beaucoup plus simple que de vous lever de votre chaise, beaucoup plus simple que de prendre un livre. Le voyage astral est une chose essentielle, un droit acquis à la naissance de tout être vivant qu'il soit cheval, singe, humain ou chat — chacun effectue son voyage astral. Mais après combien de temps l'exécute-t-on consciemment ? Cela dépend de chacun de vous.

Plus curieux et plus curieux encore. La question suivante se présente ainsi : « Vous dites que dans l'astral, tout miroite ; mais pour moi, toutes choses miroitent toujours. Est-ce parce que je porte des lunettes ? »

Quand vous êtes dans l'astral, toute chose miroite parce que tout y est plein de vie, plein

de vitalité. Si vous y voyagez convenablement, vous pouvez voir autour de vous des petites taches de lumière. Tout ce que vous voyez semble inondé par un rayon de soleil. Vous êtes certainement entré dans quelque gare de chemin de fer poussiéreuse et vous y avez vu un trait de lumière se risquer à travers une fenêtre obscure. Dans ce trait de lumière solaire vous avez observé de minuscules atomes dansants. Eh bien, dans l'astral, c'est la même chose. Vous baignez dans une lumière perpétuelle, et tout miroite avec la vitalité de la vie. C'est exactement le contraire de ce qu'on perçoit quand on est dans le brouillard. Soit dit en passant, avoir mauvaise vue ne présente aucune importance dans l'au-delà. Aucune importance non plus si vous êtes aveugle. Dans l'astral, vous retrouvez tous vos sens. Vous pouvez entendre et voir, vous pouvez sentir et vous avez un odorat parfait. A chaque fois, cent pour cent d'efficacité. Aussi, pourquoi ne pas essayer le voyage astral ? Il est facile, naturel, et en définitive ne représente absolument aucun danger. Vous ne courez nul danger d'être lésé et aussi longtemps que vous n'avez pas peur, rien ne peut vous arriver. Si vous avez peur, eh bien, c'est simplement de l'énergie que vous gaspillez. Rien à dire à ce propos, sinon cela : si vous avez peur, la seule chose qui se produit, c'est que vous gâchez inutilement votre énergie et... vous ralentissez vos vibrations à tel point qu'il vous devient difficile de séjourner dans l'astral. Il en va de vous comme d'un aéroplane qui perd sa vitesse de route et qui tombe. Vous ne désirez pas tomber, n'est-ce pas ? Très bien, alors, n'ayez pas peur. Il n'y a rien à craindre.

Voilà donc comment les interrogations se

posent, s'enchaînent à l'infini ; ajoutez ensemble deux et deux. La vieille machine à écrire continue son clic-clac et les pages en sortent sur un rythme précipité — enfin, pas vraiment, car chaque assertion est méditée avec soin, mais avec un peu de pratique, on dactylographie plus vite ! Les pages sortent en tout cas, ce qui veut dire qu'il y a de plus en plus de pages et de moins en moins de place pour les questions suivantes. Aussi, bornons-nous à répondre dans ce chapitre à une seule question — la dernière. La voici, c'est une bonne question :

« Vous dites que, sur Terre, nous ne sommes conscients qu'à concurrence d'un dixième. Mais d'après ce qu'on lit dans vos livres, il apparaît nettement que nous sommes moins conscients que des êtres qui habitent d'autres planètes. Les Jardiniers de la Terre, pour ne citer qu'un exemple, sont conscients à cent pour cent : ou bien ils doivent être plus puissants que les gens de la Terre, ou bien est-ce que dans leur troisième état dimensionnel, ils pourraient être conscients à plus d'un pour cent ? Leur intelligence et leur savoir technique semblent tellement supérieurs aux nôtres, et pas seulement leur intelligence, mais aussi leur compassion et leur compréhension. Voulez-vous bien nous expliquer cela, s'il vous plaît ? »

Bien sûr, il n'y a là rien d'étonnant. Nous habitons l'une des plus misérables petites taches de poussière de l'univers. Voyez-vous, il existe plus de planètes, plus de mondes qu'il n'y a de grains de sable sur toutes les plages de la Terre, et, pour faire bonne mesure, vous pouvez encore y ajouter le sable des fonds marins, car le nombre des univers dépasse la compréhension humaine. Si vous

avez sous l'ongle un peu de boue et que vous l'examinez au microscope, vous distinguez des milliers d'atomes de boue. Alors pensez à toute la matière qui recouvre la surface de votre corps ; sous quelque aspect que cette « matière » vous apparaisse, elle est cependant formée de la même molécule de base, une molécule de carbone. S'il en est ainsi pour une tache de boue sous un ongle, comment vous imaginerez-vous le nombre de molécules — le nombre de mondes — qui constituent un corps humain ? Quand vous aurez votre avis sur ce point, que direz-vous de tous les autres corps humains, des corps des animaux, des corps présents dans d'autres univers, etc. ?

En ce monde, nous sommes conscients à dix pour cent, mais dans d'autres, les gens peuvent jouir d'une plus grande conscience. Mais, s'ils n'étaient même conscients que dans la proportion d'un vingtième, ils pourraient cependant être beaucoup plus intelligents que les Terriens.

Les Jardiniers de la Terre ne sont pas simplement des êtres tridimensionnels vivant quelque part dans l'espace et prêts à abattre astronaute ou cosmonaute qui ferait irruption chez eux. Ils existent dans une dimension différente et, naturellement, leurs aptitudes techniques et intellectuelles sont tellement supérieures à celles des hommes que, comparés à eux, les humains feraient figure de microbes particulièrement mal fichus installés sur un tas d'ordures particulièrement repoussant.

La grosse difficulté réside dans le fait que, sur Terre, nous devons vivre selon des termes tridimensionnels et nous tirer d'affaire avec eux. Alors, comment décrire des choses qui se produisent peut-être en neuf dimensions ou davantage ?

Donc, pour répondre à la question : oui, sur cette Terre nous ne sommes conscients qu'à un dixième. Et, oui, nous sommes moins conscients que des êtres qui habitent des planètes supérieures, même si, par hasard, ceux-là aussi n'étaient conscients qu'à un dixième.

Oui, les Jardiniers de la Terre sont beaucoup plus conscients et ils sont beaucoup plus conscients aussi dans les dimensions beaucoup plus nombreuses. Ils se sont levés de l'état où nous sommes maintenant, et pourtant, au-dessus d'eux, se trouvent des êtres plus élevés devant lesquels les Jardiniers de la Terre sont exactement tels que nous, humains, apparaissions aux Jardiniers de la Terre. Mais appliquons la loi de justice en vertu de laquelle nous devrions faire aux autres ce que nous voudrions que les autres fassent pour nous ; et, alors, nous pourrions nous élever au rang des Jardiniers de la Terre et, de là, nous élever encore. La meilleure façon d'expliquer cela est d'adopter le mot d'ordre de la R.A.F., « Par les épreuves jusqu'aux étoiles ».

CHOIX DE PENSÉES EXTRAITES
des œuvres de
LOBSANG RAMPA

Mieux vaut allumer une chandelle que maudire l'obscurité.

Agissez envers autrui comme vous voudriez que les autres agissent envers vous.

Plus vous connaissez de choses, plus vous avez à en apprendre.

Ne répondez jamais aux critiques ; si vous le faites, vous affaiblissez votre cause.

La voie droite est à la portée de tous, mais l'humanité cherche trop loin.

Le succès couronne un travail acharné et une préparation minutieuse.

Il faut une centaine d'hommes pour faire un camp ; une femme suffit pour faire un foyer.

Le temps est la chose la plus précieuse que l'homme puisse gaspiller.

Faire du tort aux autres, c'est se faire du tort.

Si vous ne gravissez pas la montagne, vous ne pourrez pas contempler la plaine.

Rappelez-vous: la tortue n'avance qu'en tendant le cou hors de sa carapace.

La pierre précieuse ne peut pas être polie sans frottement, et l'homme ne s'accomplit pas sans subir d'épreuves.

Il faut que l'homme garde longtemps la bouche ouverte avant qu'une perdrix rôtie ne vienne y tomber.

Si vous ne croyez pas aux autres, comment pouvez-vous espérer que les autres croient en vous ?

Divisez l'ennemi et vous réussirez à le dominer; restez unis et vous vaincrez des ennemis désunis. L'ennemi, ça peut être l'indécision, l'incertitude.

Les humains — hommes et femmes — doivent s'efforcer de vivre ensemble en pratiquant la tolérance, la patience et l'altruisme.

Si nous gardons des pensées pures, nous excluons des pensées impures, nous fortifions ce en quoi nous retournons quand nous quittons le corps charnel.

On peut, dans ses prières, demander d'être à même d'aider les autres, car en aidant les autres, on apprend à se connaître soi-même; en instruisant les autres, on s'instruit sur soi-même; en sauvant les autres, on se sauve soi-même. Il faut

donner avant de pouvoir recevoir, il faut se donner, donner sa sympathie, sa pitié. Aussi longtemps qu'on n'arrive pas à donner de soi-même, on n'est pas en état de recevoir quoi que ce soit des autres. On ne peut pas attendre de pitié d'autrui sans en avoir d'abord témoigné aux autres. Impossible d'obtenir que les autres vous comprennent avant d'avoir vous-même témoigné de la compréhension à l'égard des autres.

Rendez le bien pour le mal et ne craignez personne car, en rendant le bien pour le mal, en faisant le bien en tout temps, on s'élève et on ne s'abaisse jamais.

Tout est pur à ceux qui sont purs.

Quelle que soit l'idée que vous ayez de vous-même, vous êtes ce que vous croyez. Quoi que vous croyiez pouvoir accomplir, vous pouvez l'accomplir.

Soyez serein et sachez que je suis en vous.

Quand nous sommes de l'autre côté de la mort, nous vivons dans l'harmonie.

Si vous vous dites sans cesse que vous allez réussir, vous réussirez. Mais vous ne réussirez que si vous persistez dans votre assurance de succès et si vous ne laissez pas le doute (la confiance négative) s'introduire dans vos affaires.

Il faut en toute circonstance garder son sang-froid, ne pas se départir d'une attitude sereine.

L'essence extraite de tout ce que nous apprenons sur terre, voilà ce qui fait de nous ce que nous serons dans la vie future.

Demandez-vous ceci : Est-ce qu'une quelconque de ces affaires, une quelconque de ces préoccupations aura encore quelque importance dans cinquante ou cent ans ?

Plus vous faites de bien aux autres, plus vous pouvez en retirer de profit.

Si vous pensez à la paix, vous aurez la paix.

Il faut être en paix avec soi-même si l'on veut se perfectionner.

Gardez votre sang-froid et ayez confiance en vous, vous réussirez en tout.

Nous devrions pardonner à ceux qui nous ont offensés et nous devrions chercher à obtenir le pardon de ceux que nous avons, nous-mêmes, offensés. Il faudrait toujours nous rappeler que le moyen le plus efficace d'avoir un bon karma, c'est de faire aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fassent à nous-mêmes.

Aux yeux de Dieu, tous les hommes sont égaux ; et aux yeux de Dieu, toutes les créatures sont égales, qu'elles soient des chats, des chevaux, etc.

Nous devrions toujours manifester beaucoup d'intérêt, beaucoup de sollicitude, beaucoup de compréhension envers ceux qui sont malades, affligés ou désolés, car c'est peut-être cela la tâche

qui nous incombe: leur témoigner cette sollicitude et cette compréhension.

Une personne malade peut avoir évolué beaucoup plus que vous qui êtes bien portant: en lui accordant votre aide, il est possible que vous vous rendiez à vous-même un immense service.

Si l'on s'afflige outre mesure pour les morts, on leur cause du chagrin, on les fait descendre de force sur Terre.

De même que nous devrions agir comme nous voudrions qu'on agisse envers nous, ainsi, nous devrions accorder aux autres pleine liberté d'avoir la foi et de pratiquer le culte qu'ils pensent leur convenir.

Nous aurons demain la personnalité que nos pensées auront formée aujourd'hui.

Si votre attitude trahit les effets de la tension, c'est que vous n'avez pas vu les choses dans la perspective qui convenait.

Si vous travaillez avec trop d'acharnement, ce dur travail auquel vous vous livrez absorbe vos pensées à tel point que vous n'avez pas le temps de réfléchir aux résultats que vous espériez atteindre.

Il est bon de se rappeler que dans tout conflit entre l'imagination et la volonté, c'est l'imagination qui l'emporte toujours.

Si vous éduquez votre imagination et si vous en

êtes le maître, vous pouvez atteindre tous les résultats que vous désirez.

La seule chose dont il faille avoir peur, c'est d'avoir peur.

Si vous restez maître de votre imagination, tout en accroissant votre confiance en vos aptitudes, vous pouvez réussir en tout.

« Impossible », cela n'existe pas.

Vous êtes tel que vos pensées vous forment.

L'échec signifie que vous n'avez pas été suffisamment ferme dans votre résolution de faire ceci ou de ne pas faire cela.

Le mendiant d'aujourd'hui pourrait être le prince de demain, et le prince d'aujourd'hui pourrait être le mendiant de demain.

N'imposez jamais aux autres vos opinions personnelles.

Ceux qui parlent le moins entendent le plus.

L'esprit est comme une éponge qui s'imprègne de savoir.

La paix est l'absence de conflit intérieur ou extérieur.

Ce monde-ci, cette vie-ci est un lieu d'épreuves où notre Esprit se purifie par la souffrance que nous

subissons en apprenant à réprimer la grossièreté de notre corps charnel.

Il peut y avoir un mauvais homme dans une lamaserie aussi bien qu'un saint en prison.

Nous venons en ce monde pour permettre à notre esprit d'évoluer. L'épreuve est éducatrice, la souffrance nous instruit, la bonté et la considération ne nous apprennent rien.

La crainte corrode l'âme.

La vie suit une route pénible et rocailleuse, pleine de pièges et de traquenards; mais, si l'on persévère, on finit par atteindre le sommet.

La plus grande force qui existe en ce monde, c'est l'imagination.

Ne jamais désespérer, ne jamais renoncer; car le droit prévaudra.

Il n'existe pas d'homme cultivé qui n'ait été soumis à une discipline.

C'est un triste fait que nous n'apprenons qu'en peinant et en souffrant.

Il faut que les parents s'aiment pour que naisse le meilleur type d'enfant.

Presque tous les couples peuvent vivre ensemble et être heureux, à condition d'apprendre à se faire mutuellement des concessions.

Ne vous disputez pas, ne différez pas d'avis entre vous, car l'enfant imite l'attitude de ses parents. L'enfant de parents peu aimables devient lui-même peu aimable.

Le maître arrive toujours quand l'élève est prêt.

Le minerai de fer peut se croire stupidement torturé dans le fourneau; mais quand la feuille du plus bel acier trempé regarde en arrière, elle révise son jugement.

Qui écoute le plus apprend le plus.

Race, croyances, couleur de la peau, tout cela n'a pas d'importance: tous les hommes ont le sang rouge quand ils saignent.

L'imagination est la plus grande force sur Terre.

Il n'est pas bon de trop s'appesantir sur le passé quand on a tout un avenir devant soi.

Lorsqu'on est en colère, mieux vaut se reposer que de s'asseoir comme un Bouddha et de prier.

C'est une triste chose que de voir les gens condamner ce qu'ils ne comprennent pas.

Il existe une loi occulte bien précise, en vertu de laquelle on ne peut rien recevoir à moins qu'on ne soit prêt à donner.

« Que la lumière soit », cela veut dire élever l'âme humaine, la soustraire à l'obscurité afin qu'elle puisse percevoir la grandeur de Dieu.

Mourir à la Terre, c'est naître au Monde Astral.

Tout dépend de votre attitude, de votre disposition d'esprit, car vous êtes tel que vous pensez être.

Cette Terre n'est qu'un grain de poussière qui n'existe que durant un clin d'œil dans ce qui est le temps réel.

Chacun doit être une île en soi-même.

Le suicide ne se justifie jamais.

Votre corps n'est qu'un véhicule, un moyen par lequel votre Sur-moi peut acquérir quelque expérience sur Terre.

Si quelqu'un a des pensées positives, alors des choses positives lui arriveront.

Il n'y a sur Terre ni ailleurs aucune puissance capable d'annuler les paroles qu'on a prononcées et de faire qu'elles n'aient pas été dites.